[frontispice]

+ Fac Simile lettre in [illegible] p. 243

La pagination est fautive (p. 208 suivie p. 186). Il ne manque pourtant rien (voir table). L'éditeur a dû ajouter [illegible] [illegible] séparément.

PQ
2207
.C27
A6
1837
c.3
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiressouven03chaz

Ces Mémoires sont très anecdotiques

MÉMOIRES

SOUVENIRS

ŒUVRES ET PORTRAITS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
Rue de la Monnaie, 11.

Lith de Benard & Frey

Ile de Bezens sur l'Adour,

près Bayonne

MÉMOIRES

SOUVENIRS

ŒUVRES ET PORTRAITS

PAR

ALISSAN DE CHAZET.

—

TOME TROISIÈME.

—

PARIS

CHEZ POSTEL, ÉDITEUR.

RUE DE LA MONNAIE, 22.

ALLARDIN,
QUAI DE L'HORLOGE, 5[illegible]

DENTU,
AU PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE

JUST TEXIER,
QUAI DES AUGUSTINS, 3[illegible]

DELLOYE,
PLACE DE LA BOURSE, [illegible]

1837

Comment dois-je intituler les pages que j'offre au public? Sont-ce des Mémoires? Sont-ce des souvenirs? Ce sont des Mémoires, puisque j'y parle un peu de moi; ce sont des souvenirs, puisque j'y parle beaucoup des autres. J'adopte donc les deux titres. Je me suis attaché à ne pas répéter ce qui était trop connu, et à ne rien dire que de vrai. Mes récits embrassent une période de quarante-six ans, et sont divisés en huit époques : la Révolution de 1789, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la première Restauration, les Cent-Jours, la seconde Restauration et la Révolution de juillet. Quoique j'écrive de souvenir,

je suis sûr de l'exactitude des faits, et, sans avoir la moindre prétention au titre d'historien, j'espère offrir aux annalistes quelques documens pour l'histoire.

10 avril 1837.

MÉMOIRES

SOUVENIRS ET ANECDOTES

SUR LA RÉVOLUTION DE 1789, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE, LA PREMIÈRE RESTAURATION, LES CENT-JOURS, LA SECONDE RESTAURATION ET LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

—

LA RÉVOLUTION DE 1789.

L'ORATEUR DE COLLÉGE.

1790. — J'étais alors au collége de Juilly, chez les oratoriens, et ces messieurs, dont quelques-uns avaient embrassé avec ardeur les principes de la Révolution, décidèrent qu'il fallait envoyer un don patriotique à l'Assemblée nationale qui recevait les boucles d'argent, la vaisselle plate, en un mot tout ce qui pouvait se convertir en écus. On arrêta en outre qu'un élève prononcerait un discours à la

barre ; et comme j'avais un organe assez net, et que c'était presque toujours moi qui faisais pendant les repas la lecture à haute voix, on me désigna, et je partis pour Paris avec le régent de seconde. J'étais encore trop enfant pour comprendre l'importance du rôle qui m'était confié ; je ne voyais dans cette mission qu'un prétexte pour interrompre mes études, pour embrasser ma famille et pour m'amuser quelque temps. J'appris pendant le voyage le discours qu'on m'avait fait, et je le savais imperturbablement en arrivant chez mon père, auquel je le récitai d'un air triomphant. Ma surprise fut grande quand je l'entendis s'écrier qu'il trouvait fort mauvais que l'on m'eût choisi pour venir débiter une pareille platitude. Il ajouta que ce n'était pas là ce qu'il voulait que j'apprisse au collége ; il exigea qu'on m'y ramenât le lendemain, et déchira avec beaucoup d'humeur ma superbe harangue admirablement copiée sur du vélin superfin. Il m'expliqua ensuite que ces députés, auxquels on voulait me faire adresser des flagorneries, avaient usurpé jusqu'à leur titre, et que l'Assemblée soi-disant *constituante* n'avait point été convoquée pour donner à la France une *constitution*. A compter de ce jour, j'ai eu pour les révolutions et pour les révolutionnaires une aversion qui ne finira qu'avec ma vie. C'est une obligation de plus que j'ai à mon père, homme d'un grand sens et d'un esprit supérieur.

LE JARDIN SANS ARBRES.

1790. — Le duc d'Orléans, depuis Philippe Egalité, qui faisait argent de tout, ayant vendu les beaux arbres du Palais-Royal, on lui décocha l'épigramme suivante :

Le prince des gagne-deniers,
Abattant des arbres antiques,
Nous réserve sous ses portiques,
A travers de petits sentiers,
L'air *épuré* de ses boutiques
Et l'ombrage de ses lauriers.

LE VOYAGE DE VARENNES.

1791. — Le 20 juin, M. de R..., aide-de-camp de M. de La Fayette, et mon allié, entra dans ma chambre à sept heures du matin, et me dit : *Les oiseaux sont dénichés.* — C'est ainsi qu'il m'apprit le départ de la famille royale, en m'annonçant qu'il avait la mission de la ramener aux Tuileries. — De la ramener! m'écriai-je; j'espère que vous trouverez quelque raison pour ne pas partir!... La physionomie de Paris en ce moment était des plus curieuses : l'Assemblée avait rendu un décret, pour que les marchands eussent à effacer tous les emblèmes de la royauté; un restaurateur très-peu patriote fit alors une excellente plaisanterie ; son enseigne était au *Tigre royal*,

et il mit sur-le-champ en caractères beaucoup plus gros : *Au Tigre national.*

—

LE RETOUR DE VARENNES.

1791. — Les journaux et les mémoires du temps n'ont retracé que trop fidèlement, pour l'honneur du nom français, les outrages prodigués au roi et à la famille royale pendant le cruel voyage de Varennes à Paris; j'aime mieux citer un mot plein d'âme et de délicatesse adressé à Marie-Antoinette par un homme qui sentait que l'infortune d'un souverain digne d'être aimé ajoute quelque chose de doux et de sacré au respect qu'il inspire. La reine, la veille de son arrivée à Paris, s'arrêta à la Ferté-sous-Jouarre pour y passer la nuit; on la conduisit chez un riche propriétaire. En descendant de voiture, elle dit à la première personne qu'elle rencontra dans la cour : « Monsieur, » apprenez-moi, je vous prie, quel est le maître de la » maison. — Madame, lui répondit M. Regnard, en » versant des larmes, avant l'arrivée de Votre Ma- » jesté, c'était moi. »

—

ON PEUT MOURIR DE JOIE.

1791. — Le marquis de Luçon avait reçu, en 1787, d'un des princes du sang, un de ces outrages qu'on pardonne rarement, et se tint constamment éloigné

de la cour jusqu'à l'époque de la Révolution ; alors seulement il oublia qu'il avait été offensé, pour se souvenir qu'il était Français ; il se rapprocha de son roi malheureux, et lui protesta, les larmes aux yeux, qu'il était prêt à verser pour sa cause jusqu'à la dernière goutte de son sang. Appelé à Coblentz comme tous les gentilshommes, il n'hésita pas à s'y rendre. Là, il s'entretenait tous les jours, avec ses compagnons d'infortune, du sort affreux de Louis XVI, et s'occupait sans cesse des moyens à prendre pour l'arracher à l'esclavage. Enfin, le 22 juin 1791, on apprend l'évasion du roi ; l'ivresse des émigrés est extrême ; le marquis de Luçon, plus impressionnable que les autres, est dans une joie qui tient du délire : il parcourt les rues de Coblentz en criant : *Le roi est sauvé! le roi est sauvé!* Il a une attaque de nerfs accompagnée d'un rire inextinguible, et meurt dans les convulsions, sans que l'on puisse ni le calmer, ni obtenir de lui d'autres paroles que celles-ci : *Le roi est sauvé!* Ce malheureux expira, convaincu que Louis XVI avait échappé à ses geôliers. Vingt-quatre heures après, il aurait appris son arrestation, et, au lieu de mourir de joie, il serait peut-être mort de douleur.

ÉPITAPHE DE MIRABEAU.

1791. — L'enterrement de Mirabeau a été magnifique ; il y a eu plusieurs oraisons funèbres patrioti-

ques, des discours sur sa tombe, etc., etc., etc. ; on a inséré dans les journaux des vers en son honneur. M. de Vérac, ancien ambassadeur, homme de cœur, d'esprit et de talent, lui a fait cette épitaphe inédite qui ne manque ni d'énergie, ni d'originalité :

Arrête, voyageur, et contemple eu ce lieu
Le plus grand ennemi de la France et de Rome,
Qui, sorti des enfers avec les droits de l'homme,
Y rentra pour prouver quels sont les droits d'un Dieu.

—

VOUS MOQUEZ-VOUS DE LA NATION?

1791. — On a fait circuler ces couplets attribués à Pariseau (1). Comme ils n'ont jamais été imprimés, on sera bien aise de les trouver ici.

AIR : *Du Prévôt des ci-devant marchands.*

Messieurs d' la Révolution,
Vous moquez-vous d' la nation?
Qu'es' que c'te liberté si chère
Que vos gens nous prônent sans fin?
Pour vous la liberté d' mal faire,
Pour nous cel' de mourir de faim.

---

(1) Pariseau, qui travaillait avec Després et le vicomte de Ségur à la *Feuille du Jour*, a péri sur l'échafaud révolutionnaire en 1793.

Messieurs d' la Fédération,
Vous moquez-vous d' la nation ?
Nous prenez-vous pour des jocrisses
De nous fair' jurer bêtement
D'être fidèl' à vos caprices,
Quand vous n' l'êt' pas à vot' serment?

Messieurs d' la Régénération,
Vous moquez-vous d' la nation?
J'avions un œil tant soit peu louche,
Et vous nous avez éborgnés ;
J'étions morveux, faut qu'on nous mouche,
Mais n' faut pas nous arracher l' nez.

Messieurs d' la Restauration,
Vous moquez-vous d' la nation ?
De ses mandats chacun s'écarte,
Et vous vous faites bien payer
Pour nous donner un roi de carte
Et des finances de papier.

—

GÉNÉALOGIE DE L'AGIOTAGE.

1791. — Au moment où les assignats perdaient tous les jours davantage, un plaisant, rappelant la célèbre déconfiture de Law, dont les billets portaient son nom, fit courir la généalogie suivante, où toutes les nuances du système d'agiotage sont marquées :

Belzébuth engendra Law,
Law engendra la Banque,

La Banque engendra billet,
Billet engendra Mississipi,
Mississipi engendra système,
Système engendra agio,
Agio engendra souscription,
Souscription engendra action,
Action engendra escompte,
Escompte engendra argent fort,
Argent fort engendra compte ouvert,
Compte ouvert engendra registre,
Registre engendra monnaie idéale,
Monnaie idéale engendra zéro,
Zéro engendra nihil (rien), auquel pouvoir d'engendrer fut ôté.

—

UN SERMENT REFUSÉ.

1792. — Chez un honnête homme, le cri de la conscience ne peut jamais s'étouffer; on a beau représenter à celui qui a ses convictions qu'il s'expose à la misère s'il n'adopte pas les couleurs du parti opposé au sien, il préférera la pauvreté au déshonneur. On vient d'avoir une nouvelle preuve de cette indépendance de caractère par la belle réponse d'un curé du Languedoc, qu'un officier municipal sollicitait de prêter serment. « Pensez-y donc, monsieur le curé, » si vous ne le prêtez pas, comment pourrez-vous vi» vre? — Mais, monsieur, si je le prête, comment » pourrai-je mourir? »

LES DEUX BAILLY.

1792. — Au moment où M. Bailly, qui depuis a noblement expié par une mort héroïque son fol amour pour les théories, venait de faire à l'Assemblée l'éloge de la Révolution française, on lui adressa sous enveloppe une citation de son meilleur ouvrage :

« *Ne souhaitons jamais de révolution*, plaignons » nos pères de celles qu'ils ont éprouvées ; le bien, » dans la nature physique et morale, ne descend » sur nous que lentement, peu à peu, j'ai presque » dit goutte à goutte ; mais tout ce qui est subit, » instantané, *tout ce qui est révolution*, *est une* » *source de maux*. Les déluges d'eau, de feu et » d'hommes, ne s'étendent sur la terre que pour la » ravager. »

(Bailly, *Lettres de l'Atlantide de Platon*, onzième Lettre, page 21).

—

LOUIS XVI ET PÉTION.

1792. — Le 21 juin 1792 fut la répétition *en costumes* des scènes tragiques du 10 août. Des brigands armés envahirent les Tuileries, et forcèrent le malheureux Louis XVI de mettre le *bonnet rouge*. On osa même diriger une pique contre sa poitrine ; c'est dans ce moment qu'il dit à M. Acloque, grenadier de

la garde nationale : « Tenez, mettez la main sur mon » cœur et voyez s'il bat plus fort. »

Deux ou trois sans-culottes couchèrent en joue madame Elisabeth, qu'ils prenaient pour la reine; quelqu'un les ayant avertis de leur méprise, cette princesse lui dit : « Que ne le leur laissiez-vous croire ! »

Le lendemain de cette horrible journée, on vint annoncer que les troubles de la veille recommençaient, et le jeune dauphin (depuis Louis XVII) dit à la reine : « Maman, aujourd'hui, est-ce encore hier ? »

Pétion, maire de Paris, ayant osé se présenter au Château, dit au roi : « Je sais, Sire, que la conduite » de la municipalité a été calomniée, et cependant » cette conduite sera connue de vous. » Le roi l'interrompant, lui répondit : « Il faut qu'elle le soit de la » France entière; je n'accuse personne en particu- » lier, mais j'ai tout vu. »

Pétion répliqua : « Elle le sera, et, sans les me- » sures prudentes que la municipalité a prises, il au- » rait pu arriver des événemens beaucoup plus fâ- » cheux, non pas pour votre personne, car vous sa- » vez qu'elle sera toujours respectée, mais...

» — Taisez-vous, dit Louis XVI en s'animant. » Est-ce me respecter, monsieur, que d'entrer chez » moi armé, de briser les portes et de forcer ma » garde; ce qui est arrivé hier est un vrai scandale » pour tout le monde ?

» — Je connais l'étendue des devoirs que m'impose » ma responsabilité.

» — Vous êtes chargé, répliqua le roi, de veiller » à la tranquillité de Paris; allez remplir vos fonc- » tions... Adieu... »

—

PROCÈS DE LOUIS XVI.

1792. — Dans la séance où la Convention agita la question de savoir si Louis XVI était *jugeable*, Saint-Just porta la parole pour démontrer que non-seulement on pouvait le juger, mais qu'on avait le *droit légal* de le condamner sans jugement (si le *Moniteur* n'était pas là, on ne pourrait pas le croire). Voici un fragment de son discours :

« César fut immolé en plein sénat, sans autre for- » malité que vingt-deux coups de poignard, et au- » jourd'hui on veut faire avec respect le procès d'un » homme assassin d'un peuple!..... Juger un roi » comme un citoyen! ce mot étonnera la froide pos- » térité; juger, c'est appliquer la loi, une loi est un » rapport de justice... Quel rapport il y a-t-il donc » entre l'humanité et les rois?... *On ne peut pas ré-* » *gner innocemment.* Tout roi est un rebelle et un » usurpateur... Dès que le monstre n'a pu continuer » à régner, il doit mourir... Il n'était pas citoyen avant » son crime, et depuis son crime, il l'est encore » moins. Hâtez-vous de punir un tyran, car il n'est

» pas de citoyen qui n'ait sur lui le droit que Brutus » avait sur César. »

—

LES TROIS LETTRES.

1792. — Lorsque Louis XVI eut fait connaître qu'il choisissait pour ses conseils Target et Tronchet, le premier écrivit au président de la Convention la lettre suivante :

« Agé de *près de soixante ans*, fatigué de maux de » nerfs, il ne m'est pas possible de me charger de la » défense de Louis XVI, et je refuse cette mission » *par conscience;* un homme libre et républicain ne » pouvant pas consentir à accepter des fonctions dont » il se sent entièrement incapable.

» *Signé*, TARGET. »

Tronchet accepta, mais mal; voici sa lettre :

« CITOYEN PRÉSIDENT,

» Si je ne consultais *que l'opinion générale*, je » répondrais à Louis XVI par un refus ; mais je crois » le public trop juste pour ne pas voir en moi *un* » *homme passif qui se soumet à la loi*, et j'accepte.

» *Signé*, TRONCHET. »

Sans attendre le choix de Louis XVI, l'immortel Malesherbes écrivit au président de la Convention :

« J'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui

» *fut mon maître*, dans le temps où cette place » était ambitionnée par tout le monde; je lui dois le » même service, lorsque c'est une fonction que bien » des gens trouvent dangereuse.

» *Signé*, LAMOIGNON-MALESHERBES. »

Cette lettre excita l'admiration universelle, et des couronnes de laurier furent deposées à la porte du noble défenseur. M. Désèze se joignit à lui avec le plus courageux empressement, et il est juste de dire que la froide indifférence et le zèle équivoque de Tronchet se changèrent en un dévouement sans bornes, dès qu'il eut causé avec son auguste client.

Les formalités les plus humiliantes accompagnaient l'entrée au Temple des avocats de Louis XVI. Les membres de la Commune avaient osé prendre, avec l'agrément de la Convention, un arrêté portant *que les conseils de Louis XVI seraient scrupuleusement fouillés jusqu'aux endroits les plus secrets, et qu'après s'être déshabillés, ils se revêtiraient de nouveaux habits, sous la surveillance des commissaires.*

Peut-on sans le plus affreux dégoût penser que MM. de Lamoignon de Malesherbes, Tronchet et Desèze, étaient sommés tous les jours par des misérables de se déshabiller en leur présence, se voyaient fouillés par eux jusque dans les endroits les plus secrets, et contraints de mettre les habits qu'on leur présentait; se trouvant assimilés par cela même aux

condamnés qui sont forcés de prendre des vêtemens particuliers ?

Est-il possible qu'un pareil temps ait existé ?

—

LOUIS XVI ET VOLTAIRE.

Louis XVI disait au Temple à M. de Malesherbes : « Ceux qui veulent ma mort ont toujours le nom de » Voltaire à la bouche ; aucun d'eux ne sait, j'en suis » sûr, que ce philosophe rendait, plus que personne, » justice à mes intentions. »

Louis XVI avait raison. Voici ce que Voltaire écrivait à M. d'Argenson en 1778 :

« Le feu roi Louis XV ne voulait que le bien ; mais » il s'y prenait mal. Son successeur semble inspiré » par Marc-Aurèle : il veut le bien et il le fait. S'il » continue, il verra son apothéose avant l'âge où les » badauds sont majeurs. Je suis fâché de mourir après » avoir vu les prémices du beau règne dont vous » allez jouir. »

—

MASSACRE DES PRISONS. — TRAIT DE DÉVOUEMENT HÉROÏQUE.

1792. — 2 *et* 3 *septembre*. — Tout le monde a lu les épouvantables récits de ces journées sanglantes, où une populace en délire avait créé un tribunal de sang, et s'était instituée à la fois juge-souverain et

exécuteur des hautes-œuvres. Quelques traits admirables sont venus consoler, au milieu de ces saturnales du crime, l'humanité indignement outragée. Celui que je vais rapporter n'est pas connu, et mérite de l'être.

Madame de Mackau, sous-gouvernante des enfans de France, avait été conduite en prison le lendemain du 10 août. Un receveur-général des finances, qui lui appartenait par une étroite alliance, avait fait des efforts inutiles pour découvrir le lieu où elle était enfermée. Bientôt il apprend que l'on égorge les prisonniers. Un secret pressentiment, que l'on peut appeler l'instinct du cœur, lui fait penser que madame de Mackau est à l'Abbaye; il y vole, donne au geôlier quatre mille francs et obtient la permission de passer sa tête par les barreaux d'une grille, à travers laquelle on voyait les prisonniers réservés au massacre. Il aperçoit dans le fond celle qu'il voulait arracher à la mort : il rentre chez lui en toute hâte, se fait apporter des habits de ramoneur, et retourne à l'Abbaye. Soutenu par son idée fixe, ce noble prolétaire a l'inconcevable courage de rester neuf heures de suite les pieds dans le sang. Mêlé aux égorgeurs et aux oisifs (car il y en avait qui se délectaient à contempler ces abominations), s'endurcissant contre tout ce qui déchirait son cœur, se gardant bien de s'abandonner à un mouvement de sensibilité qui, en le trahissant, l'aurait empêché d'exécuter son

plan, cet ami courageux entendait les malheureux prisonniers s'entretenir sur la manière de souffrir le moins possible; ils convenaient entre eux d'abréger leur supplice en livrant leur tête sans la couvrir de leurs mains. Il voit périr successivement la jeune et belle princesse de Lamballe, M. Thierry de Ville-d'Avray et une foule d'autres victimes; enfin le moment arrive où le généreux ramoneur est obligé de rassembler toutes ses forces et sa présence d'esprit; il voit madame de Mackau s'approcher des juges-bourreaux : alors il fend la foule, il dit qu'il la connaît, que c'est une bonne patriote, qu'elle aime le peuple, qu'elle est charitable; enfin il baragouine son éloge dans un langage si trivial et si énergique, que les juges n'hésitent pas à l'absoudre aux cris de *vive la république!* Le ramoneur répète ce cri d'une voix retentissante; il emmène madame de Mackau qui ne sait à qui elle doit la vie. Elle ne reconnaît son libérateur qu'au moment où, à quelque distance, il la fait monter dans une voiture qui l'attendait; il grimpe derrière et la conduit à Vitry chez madame la comtesse de Soucy, sa belle-sœur.

L'auteur de ce trait héroïque est M. Alissan de Chazet, mon père; il avait alors soixante-six ans. Ce n'est pas par lui que je l'ai su, il ne m'en a jamais parlé; je l'ai appris de la personne même qu'il a sauvée. Je frémis encore quand je songe aux dangers qu'il a courus.

DISTRACTION.

1792. — Le comte de Langeron, Français d'origine, général au service de Russie, était l'homme le plus distrait que l'on ait jamais connu. Quelque temps après la prise d'Ismaël, les sentinelles avaient eu la consigne de crier à vingt pas à tout le monde, même à leurs officiers : *Qui marche?* (c'est le qui-vive russe.) M. de Langeron, toujours levé de grand matin, avait l'habitude de se promener sur les remparts en sifflant; le factionnaire, le voyant arriver, cria comme il en avait l'ordre : *Qui marche?* M. de Langeron ne répondit pas; alors on lui dit : « Qui » êtes-vous? » Il réfléchit un moment pour trouver son nom, et comme il ne put en venir à bout, qu'il n'avait qu'une redingote et que rien n'indiquait son grade, on le conduisit au corps-de-garde; à peine y était-il arrivé, que Suwarow, l'apercevant, lui dit : « Bonjour donc, général Langeron! — C'est vrai, » dit celui-ci au factionnaire avec le plus grand sang- » froid, je suis le général Langeron! » Pousser la distraction jusqu'à oublier son nom m'aurait paru une chose incroyable, si le fait ne m'avait pas été raconté par un témoin oculaire.

—

COURAGE ET FAIBLESSE.

1793. — Madame Roland, qui avait montré une

grande exagération d'opinions, ne fut pas épargnée par les décemvirs. Traduite au tribunal révolutionnaire, elle prononça elle-même sa défense, véritable philippique contre le règne de la Terreur. Elle fut conduite au supplice le même jour qu'un administrateur du Trésor, qui mourut en femme, tandis que madame Roland mourut en homme. Elle cherchait à ranimer son courage par ses exhortations et ses discours philosophiques; ayant remarqué que tous ses efforts étaient inutiles, elle lui dit : « Permettez que » je vous cède mon tour; passez le premier, vous » n'auriez pas la force de me voir mourir. » Son compagnon d'infortune ne croyait pas pouvoir accepter sa proposition; elle insista, et lui dit : « Comment! » vous faites des façons, ce n'est pas bien; vous êtes » trop galant pour ne pas accorder à une femme sa » dernière prière; laissez-moi vous faire les honneurs » de l'échafaud. » Il consentit enfin; elle l'encouragea du geste et de l'œil, et mourut sans proférer une plainte, et en jetant des regards de dédain sur les oisifs qui étaient venus épier son ame à ses derniers momens.

—

MIRABEAU DÉPANTHÉONISÉ.

1793. — Le jour de l'enterrement de Mirabeau, Mallet du Pan, rédacteur de la partie politique du *Mercure*, ne pouvant concevoir que l'on déployât un

luxe aussi extravagant pour les funérailles d'un homme qui n'avait aucune conviction, et dont le talent était vénal, avait dit, avec un grand sang-froid, un mot digne de Tacite : *L'histoire l'exhumera.*

La prophétie ne tarda pas à se réaliser. Deux ans et demi après, le 25 novembre 1793, Chénier monta à la tribune de la Convention, et s'exprima ainsi : « Malheur à l'homme qui, dégradé par la corruption, » a prouvé lui-même que les talens sans vertu sont » un fléau ! Vous parler du génie sans moralité, c'est » assez vous désigner, ou plutôt c'est vous nommer » Mirabeau. Je viens en effet vous entretenir de cet » homme qui oublia sa gloire pour sa fortune, et » n'employa ses moyens de tribune qu'à grossir le » parti de la monarchie; il n'est point de jury qui ne » déclare Mirabeau coupable ; jamais il ne posséda la » partie la plus essentielle de l'orateur, l'intégrité.

» Votre comité d'instruction publique vous pro- » pose donc d'exclure Mirabeau du Panthéon fran- » çais, afin d'inspirer une terreur salutaire aux hom- » mes vils dont la conscience est à prix. »

Les conclusions de Chénier furent adoptées. Un décret ordonna que le corps d'*Honoré* Riquetti Mirabeau serait retiré du Panthéon français.

Son buste fut renversé, foulé aux pieds et mis en pièces.

Ainsi se vérifia le mot sublime de Mallet du Pan : Mirabeau fut *exhumé* par l'histoire.

LE FIACRE ET SES CHEVAUX.

1793. — L'hiver de 1793 fut très-rude. M. de Lamoignon-Malesherbes, malgré son grand âge, allait tous les jours au Temple; et comme, à cette époque, c'était un moyen de plus de se compromettre que d'avoir un équipage, l'ancien ministre de Louis XVI allait tout simplement en fiacre. Il avait un marché fait avec un cocher qui venait tous les jours le prendre. Les conférences qui commençaient à midi se prolongeaient quelquefois jusqu'à six heures : un jour que la séance avait duré depuis le matin jusqu'au soir, M. de Malesherbes, en donnant un *pour-boire* à son cocher, lui adressa des paroles d'intérêt : « Je suis bien fâché, mon brave homme, lui » dit-il, que vous ayez attendu si long-temps. — Ne » faites pas attention, not' bourgeois. — C'est que, » par un froid de dix-huit degrés, c'est un peu dur. — » Ah bah ! pour une pareille cause, on souffrirait ben » aut' chose. — Oui, vous c'est fort bien, mais vos » chevaux. — Mes chevaux, monsieur! mes chevaux » pensent comme moi. »

—

DÉFINITION ANGLAISE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1793. — Un des plus grands publicistes de l'Angleterre, *Edmond Burke*, définit ainsi la *soi-disant* constitution de l'assemblée *soi-disant* constituante.

The nameless thing they have set up in the place of the monarchy. — Cette chose sans nom qu'ils ont mise à la place de la monarchie. Voilà un Anglais bien Français.

—

LE REMORDS.

1793. — Un des hommes qui allèrent d'abord le plus loin en extravagances et en folies révolutionnaires, qui osa écrire à Louis XVI : « Sire, je n'aime » pas les rois, » qui conspira avec Danton et Pétion pour amener la grande lutte où le trône succomba; Manuel, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne put résister au spectacle que donna le roi martyr à la France et au monde, pendant ce mémorable procès qui se termina par sa mort. Frappé de son attitude calme et de la noblesse de ses réponses, Manuel éprouva des remords salutaires, et le 19 janvier il envoya sa démission de député et présenta à ses anciens collègues le tableau le plus rembruni de l'avenir de la France. Neuf mois après, il fut appelé comme témoin dans le procès de la reine; on espérait de lui quelques dénonciations atroces, quelques calomnies faites pour porter coup : Fouquier-Tinville fut bien surpris lorsqu'il l'entendit faire un éloge complet du courage de Marie-Antoinette, et déplorer amèrement ses malheurs. Manuel savait que ce langage était son arrêt de mort; on ne le lui fit pas attendre long-

temps. Il mourut avec calme ; il fit, dans sa défense, une espèce d'amende honorable à la société ; il demanda même, pour prouver que son repentir lui survivait, que ces mots fussent gravés sur sa tombe :

CI-GIT LE COUPABLE AUTEUR
DE LA JOURNÉE DU 10 AOUT.

—

LE CAPITAINE CANON.

1793. — Bonaparte avait commencé le siége de Toulon sous les ordres du général Cartaux. Voici le portrait qu'il a fait depuis de son chef : « Patriote » comme un jacobin, ignorant comme un capu» cin, ce militaire, d'abord peintre en émail, ne con» naissait pas même les premiers principes de l'art » dans lequel il débutait à quarante ans. Ses plans » d'attaque étaient absurdes, et pour les développer » il n'avait qu'un mot qu'il répétait sans cesse : Je » *marche sur trois colonnes.*

» Il m'appelait toujours capitaine *Canon*, et il me » dit : Je vois que tu t'y connais mieux que moi ; fais » comme tu l'entends, mais tu me réponds de tout *sur* » *ta tête.* »

—

LA TERREUR.

1793. — Rivarol a retracé avec énergie cette épouvantable année. « D'autres que moi, dit-il, peindront

» ce règne de la Terreur, où, pour l'éternelle humilia-
» tion des ambitieux sans génie, on vit le plus obscur
» satellite de la philosophie moderne s'élever au pou-
» voir absolu par un sentier que les philosophes lui
» avaient ouvert de leurs mains et jonché de leurs tê-
» tes; époque où sur une surface de trente mille lieues
» carrées, six cent mille Français se trouvèrent tout-
» à-coup sans asile et sans issue, où chaque loi ajoutait
» à la lâcheté plus encore qu'au désespoir; où l'on ne
» savait plus que gémir, payer et mourir... L'agonie
» de ce peuple a duré quatorze mois, et il n'a pas tenu
» aux ennemis de l'humanité que le dernier Français
» ne se soit enfin trouvé en présence du dernier bour-
» reau. »

—

MADAME ÉLISABETH.

1794. — La mort d'une princesse, dont on ne prononce le nom qu'avec respect, est venue couronner cette série de forfaits qu'un génie infernal a inspirés aux révolutionnaires contre la race royale. La France la révère comme une sainte, mais la France ne sait pas qu'elle joignait à une ame angélique une énergie rare et une vigueur de volonté qu'on ne trouve guère dans une femme.

Que madame Elisabeth ait donné jusqu'à l'époque de la révolution l'exemple de toutes les vertus privées, qu'elle se soit fait admirer comme chrétienne,

comme sujette, comme sœur, comme amie, cela se conçoit; son éducation, sa conduite, son ame, expliquent toutes ses perfections ; mais que passant tout-à-coup d'un calme profond à une agitation extrême, elle se soit mise sur-le-champ, et pour ainsi dire par inspiration, au niveau de ces grands événemens, qu'elle ait toujours annoncé ce qui arriverait, toujours signalé ce qu'il fallait craindre, toujours dit ce qu'on aurait dû faire, voilà ce qu'on a peine à imaginer, voilà ce qui confond la pensée, voilà pourtant ce qu'il faut croire quand on a les preuves sous les yeux.

Louis XVI ayant été au mois de février 1790 à l'Assemblée nationale, y prononça un discours dans le sens des idées nouvelles. Voici ce que disait madame Elisabeth de cette séance mémorable à son amie d'enfance, à sa confidente, madame de Bombelles.

« Depuis que mon frère a fait cette démarche qui » le met, dit-on, à la tête de la révolution, et qui, » selon moi, lui ôte *le peu de couronne qu'il avait* » *encore*, l'Assemblée n'a pas imaginé de faire quel- » que chose pour lui ; les folies se suivent et le bien » n'en résultera certes pas : si nous avions profité du » moment, nous aurions fait beaucoup de bien, mais » il fallait avoir de la fermeté, il fallait affronter les » dangers; nous en serions sortis vainqueurs ; plus » on retardera, plus il y aura de sang de répandu,

» voilà mon principe; *si j'étais roi, il serait mon* » *guide.* »

Dans une autre lettre, elle parlait de ces velléités de courage suivies d'actes de faiblesse, et elle exprimait cette belle et noble pensée :

« Il en est du gouvernement comme de l'éducation; » il ne faut dire *je veux* que lorsqu'on est sûr d'avoir » raison; mais, lorsqu'on l'a dit, on ne doit jamais » revenir sur ce qu'on a prescrit. »

Conduite de malheur en malheur et de crime en crime dans la prison du Temple, la femme forte devint un ange de douceur et de résignation. Tous les jours elle adressait au ciel la prière suivante :

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu? Je » l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arri- » vera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et » ordonné de toute éternité, cela me suffit; j'adore » vos desseins éternels et impénétrables; je m'y sou- » mets de tout mon cœur pour l'amour de vous; je » veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice » de tout et j'unis ce sacrifice à celui de mon divin » sauveur; je vous demande en son nom, et par ses » mérites infinis, la patience dans mes peines et la » parfaite soumission qui vous est due pour tout ce » que vous voulez et permettez. »

Telle était cette princesse qui réunissait les qualités qui font les reines aux vertus qui font les saintes; sa figure, admirablement belle, réfléchissait son ame:

elle est morte à trente ans, calme comme l'innocence et regardant le ciel d'où elle était descendue pour y remonter trop tôt.

—

MORT DE ROBERSPIERRE. — SON CARACTÈRE.

1794. — Roberspierre n'existe plus; on a fait son épitaphe en style énergiquement laconique :

Passant, ne pleure point mon sort;
Si je vivais, tu serais mort.

Toutes les circonstances de sa vie publique sont trop connues pour qu'il me semble nécessaire de les rappeler; j'aime mieux donner sur sa première jeunesse et sur le commencement de sa carrière quelques détails entièrement inconnus.

Roberspierre, né dans l'Artois de parens pauvres, a fait ses études à Paris, grâce aux bontés de monseigneur de Conzié, évêque d'Arras; il était ce qu'on appelle excellent humaniste, et il remporta en seconde et en rhétorique plusieurs premiers prix à l'Université; il en était tellement orgueilleux qu'un de ses camarades lui adressa le distique suivant :

Pour avoir eu des prix à l'Université,
On n'est pas pour cela dans l'univers cité.

Revenu à Arras, il se fit bientôt remarquer par un caractère faux, haineux et envieux. Il attaquait impitoyablement les réputations les mieux établies et

ne ménageait même pas monseigneur de Conzié son bienfaiteur. Il passait en revue les personnes les plus considérables de la ville, et leur trouvait à toutes des défauts et des vices. Un jour qu'il se promenait avec le jeune de la T... (de qui je tiens ces détails qu'on peut regarder comme authentiques) : « Il faut convenir, lui dit-il, que notre ville est bien pauvre en » talens et surtout en hommes de génie. — Alors il demanda à son interlocuteur s'il savait ce que c'était que le génie; celui-ci le définit à sa manière. « Ce » n'est pas cela, lui répondit Roberspierre, ce n'est » pas cela ; *la réunion d'un esprit fin et brillant, et* » *d'un jugement solide, voilà le génie;* et, dans toute » la province, personne n'en a... excepté moi.

Comme il faut être juste envers tout le monde, même envers Roberspierre, on doit convenir que l'amour de l'argent n'a jamais été le mobile de ses actions ; il était au contraire d'un désintéressement fort rare : pendant plusieurs années il donna des consultations gratuites, et ne voulut pas recevoir d'honoraires de ses cliens, même quand il leur avait fait gagner leur procès ; et cependant il n'avait aucun patrimoine, et se trouvait dans un tel dénuement, qu'il était obligé d'emprunter des habits.

Il plaida en 1784 une cause fort singulière, et qui fit beaucoup de bruit. L'usage des paratonnerres était connu en France depuis peu ; un chanoine d'Arras en fit établir un sur sa maison ; les voisins s'en effrayè-

rent : « Il détourne la foudre de chez lui, disaient-ils, » c'est à merveille; mais il l'attirera sur nos habita- » tions ; il nous est impossible de le souffrir. —De là, procès entre les parties; Roberspierre plaida pour le propriétaire du paratonnerre, et, quoiqu'il eût pour antagoniste le plus fameux avocat d'Arras, il gagna sa cause, et couvrit tellement de ridicule son confrère M. Liborel, que celui-ci renonça pour toujours au barreau.

Nommé en 1789 député aux Etats-Généraux, il vint prendre congé de M. de la T.... « Je suis bien » aise, lui dit ce dernier, que l'on vous ait choisi; » vous avez fait de bonnes études et vous pourrez en » tirer parti : c'est aussi un grand avantage pour vous » de bien connaître Montesquieu. — Monsieur, lui » répondit Roberspierre, en l'interrompant d'un air » grave et en portant la main sur son front, sachez » que lorsqu'on a une tête, ce n'est pas pour se ré- » gler sur celle des autres. »

M. de la T... dit le même jour à plusieurs de ses amis : « Roberspierre est fou. »

C'est sous le règne de la Convention qu'il donna un libre cours à ses sentimens de haine et de fureur contre ceux de ses compatriotes dont il avait conservé un souvenir défavorable. Inflexible dans ses rancunes, il avait institué pour ministre de ses vengeances le plus féroce des proconsuls, Joseph Lebon, qui faisait peser son joug de fer sur le département du Pas-

de-Calais ; malheur à tout homme qui avait osé une fois dans sa vie contredire Roberspierre ! Il se rappela que dix ans auparavant un avocat avait été assez téméraire pour plaider contre lui dans l'affaire du paratonnerre ; aussitôt il fut enjoint à Joseph Lebon d'envoyer au tribunal révolutionnaire M. Liborel : on découvrit qu'il était à Saint-Omer ; il fut en deux jours arrêté, jugé et guillotiné. Ce qu'il y eut de plus monstrueux, s'il peut y avoir des degrés à une telle infamie, c'est qu'il y eut méprise. Ce fut un parent de l'avocat que l'on immola ; le Liborel, dont on exigeait le supplice, s'était mis prudemment à l'abri : il fut depuis membre de la Cour de cassation, et vivait encore au moment de la Révolution de juillet. La hache du bourreau frappa un de ses parens !

Tel fut Roberspierre ; absolu dans ses volontés, jaloux de toutes les réputations, inexorable dans ses haines, il n'avait pour contrebalancer ses vices et ses crimes qu'une seule qualité : un grand désintéressement ; il n'aimait pas l'or, il n'aimait que le sang.

DESPRÉS ET ANDRÉ CHÉNIER.

1794. — Six jours avant la mort de Roberspierre, le 3 thermidor, Després, homme d'un grand mérite, qui a fait des pièces charmantes, et qui avait autant de loyauté dans les sentimens que de finesse dans l'esprit, était dans la maison de détention de Saint-

Lazare avec beaucoup d'autres victimes; il faisait une partie de trictrac lorsqu'on l'avertit qu'on venait le chercher; c'était lui annoncer la mort; il se leva avec beaucoup de calme et suivit le concierge : pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ, l'huissier, après avoir examiné sa liste, remarqua que le condamné qu'il avait ordre d'emmener s'appelait *Desprets*. « Alors ce n'est pas moi, » dit tranquillement Després; il remonta dans sa chambre, et, sans témoigner la moindre émotion, appelant le dé qu'il avait amené et dont il s'était souvenu, il dit froidement : « Six, quatre ! » et continua sa partie.

André Chénier habitait la même prison; un de ses amis était parvenu à l'informer qu'en sautant du haut d'un mur qui se trouvait au bout d'une petite cour, et qui n'avait que douze pieds d'élévation, il serait dans la campagne, et pourrait se mettre à l'abri avant qu'on eût le temps d'apprendre son évasion. Il se rendit à la place indiquée, mais il eut peur de se casser une jambe, et ne profita pas de l'expédient qui l'aurait infailliblement sauvé. On vint le chercher le 7 thermidor, et il périt le lendemain, un jour avant Roberspierre. Il marcha au supplice avec le plus grand courage; il craignait de se blesser, et ne craignait pas la mort.

INGRATITUDE DES RÉPUBLIQUES.

1794. — Le père du général Moreau, vieillard plein d'honneur, chéri et respecté de tous ceux dont il était connu, fut traduit au tribunal révolutionnaire comme soupçonné de s'*être apitoyé sur le sort de Louis XVI.* Il fut condamné à mort : le jour de son exécution, son fils remportait une victoire éclatante.

—

LA MONNAIE DE CUIVRE.

1794. — L'abbé Maury avait dit à l'Assemblée soi-disant *constituante :* « Messieurs, vous ferez des as-» signats pour payer vos fiacres. » La prédiction se trouva plus qu'accomplie, puisqu'on créa des assignats de dix et de cinq sous. La dépréciation de cette richesse illusoire devint telle, que personne n'en voulait ; une paire de bottes coûtait deux cent mille francs, une omelette vingt mille francs, etc., etc. Dans cette extrémité, la Convention décréta la fabrication d'une monnaie de cuivre ; et, comme il fallait trouver la matière première, il fut décidé que les cloches des églises, devenues inutiles ; puisque le culte catholique était hors la loi, seraient fondues, et serviraient à faire des sous-cloches. C'est alors que le spirituel auteur de la *Feuille du Jour*, Pariseau, dit plaisamment : « Ils veulent du cuivre, je vais leur indiquer » un excellent moyen de s'en procurer ; ils n'ont qu'à » demander les casseroles de tous ceux dont ils ont » renversé les marmites. »

SECONDE ÉPOQUE.

LE DIRECTOIRE.

PENSIONS A VIE A DES AUTEURS MORTS.

1795. — On avait dit à l'un des ministres de l'intérieur qui se succédèrent pendant six mois comme des silhouettes, qu'il fallait encourager les lettres. En conséquence, il accorda un assez bon nombre de pensions à vie, mais il avait mis par mégarde sur la liste quelques auteurs morts depuis plusieurs années; c'est sur cette bévue administrative que l'on fit les vers suivans :

Un ministre, ami des talens,
Vient, par un trait de son génie,
D'honorer d'une rente à vie
Des auteurs morts depuis dix ans.
Là dessus, des mauvais plaisans
S'exerce la langue maudite ;
Quant à moi, je me félicite
De vivre encore dans un temps
Où l'on *déterre* le mérite.

DERNIERS MOMENS DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE.

1796. — L'impératrice avait, depuis assez longtemps, des plaies aux jambes. Ennuyée d'être obligée de se soumettre à un pansement quotidien, elle témoignait souvent le désir d'être délivrée de cette indisposition. Un médecin de ses gardes, espèce de Figaro, qui avait toujours des remèdes pour toutes les maladies, lui dit un jour à une revue : « Matowska (1) (ma mère), si vous voulez être guérie » promptement, il ne tient qu'à vous ; rien n'est plus » facile. — Voyons, que faut-il faire? — Vous frotter » matin et soir les jambes avec de l'eau de mer. — » Et tu crois que mes plaies se fermeront? — Avant » quinze jours... j'en réponds sur ma tête!—Eh bien! » nous verrons ; au fait, rien ne paraît plus simple, » ce ne sont pas des drogues, des médecines, toutes » choses dont je me défie ; je veux en essayer. »

En effet, dès le lendemain, elle envoya chercher un tonneau d'eau de mer, en dépit des conseils du baron Rogerson, qui était, depuis vingt ans, son premier médecin et son ami. « Je vous en supplie, » madame, lui dit-il, ne fermez pas ces plaies ; il faut » vivre avec ses ennemis ; l'humeur qui en sort entre-

(1) Expression que le peuple employait pour parler à l'impératrice.

» tient votre santé ; il y aurait de l'inconvénient à la » faire rentrer. — Allons, cher docteur, ne me tour- » mentez pas, je vous en prie. Vous vous ressemblez » tous, messieurs ; il n'y a de bien que ce que vous » imaginez ; tout ce qui vient des autres ne vaut » rien. »

Dès le lendemain, l'impératrice commença ses lotions, et, huit jours après, ses jambes étaient dans leur état naturel ; l'Esculape du régiment reçut des présens magnifiques, et Catherine riait des prédictions funestes de son ami Rogerson. Le dimanche, 16 novembre 1796, elle dit à madame Lebrun, fixée depuis plusieurs années en Russie : « Je suis bien » vieille, mais tout le monde désire que vous fassiez » mon portrait, et je le désire aussi ; ainsi, nous com- » mencerons samedi. » Le lendemain, lundi, un chirurgien-pédicure, en coupant les cors de l'impératrice, lui dit qu'elle avait besoin d'une saignée. « Je vous remercie de vos conseils, lui répondit-elle, » mais je ne vous en demande pas ; bornez-vous à » m'enlever mes durillons, en me faisant le moins de » mal possible. » Le pédicure, brave homme, qui ne manquait pas de quelques connaissances en médecine, alla trouver M. de Block, médecin ordinaire de Catherine. Celui-ci vint lui rendre visite sur-le-champ, et lui dit qu'il regardait une saignée comme nécessaire. « C'est bien ! c'est bien ! répondit l'impératrice, » je devine quel est celui qui vous envoie : c'est le pe-

» tit pédicure ; je sais mieux que lui et vous ce qu'il » me faut ; je ne me suis jamais mieux portée ; ne me » tourmentez donc pas davantage. » M. de Block avait une conviction trop forte, trop prononcée, pour se laisser décourager par la résistance de sa souveraine : il courut avertir le premier médecin Rogerson, qui, après avoir tâté le pouls de l'impératrice, lui dit, de l'air le plus imposant, qu'il allait la saigner. « Vous savez bien que c'est ce que je déteste le » plus au monde. — Peu m'importe ! Je vous répète » que je vais vous saigner. — Et moi, je vous répète » que je ne veux pas. — Alors, je prie Votre Majesté » de recevoir ma démission. Il m'est impossible de lui » donner plus long-temps des soins, puisque je n'ai » plus sa confiance. — Y pensez-vous, docteur? Son- » gez donc que je ne veux pas me séparer d'un ami » de vingt ans. — Alors, madame, laissez-vous sai- » gner. — Eh bien ! maudit homme que vous êtes, » puisqu'il faut absolument vous céder, j'y consens : » je me ferai saigner..... Jeudi. — Jeudi ! c'est bien » tard ! — Je ne peux pas avant. — Laissez-moi » vous saigner mercredi. — Jeudi, jeudi, c'est con- » venu : adieu, docteur ; à jeudi ! »

Le mercredi, elle mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

—

LE PETIT CAPORAL.

1797. — Lorsque Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, les choses étaient presque désespérées; les soldats étaient mal nourris; ils n'avaient pas de souliers; aussi, sa première proclamation fut-elle remarquable par son énergie concise :

« Soldats,

» Vous manquez de tout; les magasins de l'ennemi » sont là, marchons ! »

Le nom de Petit-Caporal lui avait été donné par l'armée; c'était, au reste, un plagiat. Le même grade avait été accordé au duc de Marlborough, vainqueur de Blenheim. Après la victoire, il avait été nommé caporal sur le champ de bataille.

—

BONAPARTE ET LE DIRECTOIRE.

1797. — Bonaparte venait de quitter l'armée d'Italie; il apportait à Paris le *traité de Campo-Formio*, et le Directoire l'avait complimenté dans une audience solennelle, lorsqu'un événement étrange occupa tous les esprits et donna lieu à mille conjectures.

Une femme écrivit au vainqueur d'Arcole pour le prévenir que l'on voulait attenter à ses jours, et que c'était par le poison que l'on devait menacer sa vie.

Le porteur de la lettre ayant paru suspect à Bonaparte, il le força de le suivre chez le juge de paix ; ce magistrat, trop heureux de recevoir la visite du grand général, l'accompagna avec empressement chez la femme qui avait donné cet avis important. On la trouva étranglée.

—

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

1797. — C'est une chose assez connue aujourd'hui, que M. de Talleyrand a contribué puissamment aux deux chutes de Napoléon, et que, représentant de la France au congrès de Vienne en 1815, il a insisté pour qu'on lui fît une guerre d'extermination, se fondant sur ce qu'il était atteint d'une ambition incurable. Il est curieux de se reporter au moment où le même M. de Talleyrand, nouvellement arrivé d'Amérique, et ministre des affaires étrangères, présenta au Directoire le général victorieux.

« Quand je pense, » c'est M. de Talleyrand qui parle, « à tout ce qu'il *fait* pour se *faire* pardonner sa » gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le dis- » tingue, à son amour pour les sciences abstraites, à » ses lectures favorites, à ce sublime *Ossian qui sem-* » *ble le détacher de la terre ;* quand je pense à son » *mépris* profond pour l'éclat, pour le luxe, pour la » *force*, méprisables *ambitions* des ames communes ; » ah ! loin de *redouter ce qu'on voudrait appeler son*

» *ambition*, je sens qu'il nous faudra peut-être le *solli-*
» *citer* un jour pour l'*arracher aux douceurs de sa*
» *studieuse retraite; la France entière sera libre,*
» *et peut-être lui ne le sera jamais.* Telle est sa des-
» tinée. »

Il faut convenir que voilà un horoscope singulièrement tiré.

—

BONAPARTE ET MADAME DE STAEL.

1797. — A son retour de l'armée d'Italie, Bonaparte accepta chez M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères du Directoire, une fête à laquelle il avait invité toutes les célébrités de l'époque. C'était deux mois après le 18 fructidor; madame de Staël, qui avait provoqué cette journée, et qui savait que Bonaparte avait approuvé la mesure, s'était rendue de bonne heure, chez M. de Talleyrand, dans l'espoir de causer avec le général. Le voyant sans cesse entouré d'admirateurs et de questionneurs, elle paraissait très-contrariée de ne pouvoir pas lier conversation avec lui, lorsqu'enfin le signal de la danse le laissa un peu plus libre. Elle prend alors le bras d'Arnault, et lui demande de la présenter au général. « Vous pré-
» senter, madame? Vous voulez dire, vous nommer,
» cela suffira. » Et, en effet, il la nomma à Bonaparte, et l'entretien commença. Madame de Staël épuisa en quelques minutes le vocabulaire de la louange; mais

son interlocuteur ne répondant que par des monosyllabes, elle résolut de le forcer dans ses derniers retranchemens, et espéra s'attirer des complimens, en amenant la conversation sur un autre sujet (1). « Voyons, général, lui dit-elle, quelle est la femme » que vous aimez le plus? —La mienne. —C'est tout » simple; mais quelle est celle que vous estimez le » plus? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son » ménage. — C'est encore très-naturel; mais enfin » quelle est pour vous la première des femmes? — » Celle qui fait le plus d'enfans, madame. » Et il se retira, en la laissant au milieu d'un cercle qui riait plus qu'elle de cette boutade.

—

BONAPARTE ET MADAME TALLIEN.

1797. — Madame Tallien m'a raconté que, pendant l'été de 1795, elle avait une maison de campagne à Chaillot, et qu'elle aperçut un jour un homme en redingote d'uniforme qui paraissait accablé de chaleur, et qui s'était assis dans la cour sur un banc de pierre; elle alla alors prévenir Tallien, qui, après l'avoir regardé, s'écria : « Oh! c'est ce Bonaparte » qui a été destitué par Aubry et qui vient encore

(1) Je n'étais pas à cette fête; mais Arnault m'a raconté plusieurs fois cette scène comique.

» m'ennuyer pour qu'on lui rende sa place. — Il me » paraît assez juste, dit madame Tallien, toujours » bonne et obligeante, qu'un militaire tienne à son » emploi, surtout s'il n'a que cela pour vivre; celui- » là a l'air bien malheureux, et, en attendant qu'on » puisse faire droit à sa réclamation, il faut venir à » son secours. » Madame Tallien descendit alors, parla à l'officier en non activité et le pria d'accepter une pièce de drap gris, que l'on donnait tous les mois aux députés et qu'on avait apporté la veille à son mari.

Je répète que cette anecdote m'a été racontée par madame Tallien, et je ne la rapporte que pour prouver tous les obstacles que Bonaparte eut à vaincre, et quels pas de géant peut faire le génie.

—

M. DE LA HARPE, DESPAZE ET MOI.

1797. — Je voyais souvent M. de La Harpe chez une dame pour laquelle il avait beaucoup d'amitié. Je venais d'adresser à mademoiselle Contat une épître dont les journaux avaient parlé. La maîtresse de la maison me pria de la réciter, je ne me fis pas prier et je commençai ainsi :

Sur les affiches de la scène,
On annonce à tous les Français
Que *duodi* dans ton domaine
Tu dois rentrer par deux succès.

« Eh quoi! dit La Harpe, en m'imterrompant brus-
» quement : le calendrier républicain en vers! Ne
» laissez pas cela, je vous en prie, ne laissez pas
» cela... » Sans témoigner aucune humeur, je reprends mes quatre vers, espérant que le critique serait content.

Sur les affiches de la scène,
On annonce à tous les Français
Que *vendredi* dans ton domaine
Tu dois rentrer par deux succès.

M. de La Harpe m'interrompt encore et me dit : « Le calendrier grégorien n'est pas plus poétique que » l'autre.

Je ne laisse pas apercevoir la moindre contrariété et je recommence pour la troisième fois :

Sur les affiches de la scène,
On annonce à tous les Français
Qu'*après-demain* dans ton domaine
Tu dois rentrer par deux succès.

« A la bonne heure, s'écria mon Aristarque, voilà
» ce qui s'appelle profiter des avis et en profiter vite. »
Je continuai ma lecture, et M. de La Harpe ne me fit plus aucune observation. Quand j'eus fini, madame *** pria Despaze de lire une de ses satires; à peine avait-il lu trois vers que M. de La Harpe lui reprocha assez vertement une mauvaise épithète; cette première fois Despaze fit assez bonne contenance, mais

l'auteur de *Warwick* ayant renouvelé ses remarques critiques, le poëte se leva très-mécontent, remit son manuscrit dans sa poche, et sortit en disant avec colère : « Gardez vos leçons, monsieur; je ne suis point » ici à l'école. » Cet épisode causa un moment de surprise à tout le monde; heureusement on vint avertir que l'on était servi, le dîner fut très-gai, des anecdotes piquantes firent bientôt oublier ce petit incident; je me félicitai souvent par la suite de n'avoir pas reçu avec humeur les observations de mon censeur; ma déférence m'a valu son intérêt et son amitié.

—

MA PREMIÈRE PIÈCE.

1797. — Le 4 septembre, j'ai donné ma première pièce, qui a eu un succès complet (*la Petite Métromanie*). C'était le fameux 18 fructidor; je voulus aller le soir prendre des glaces chez Carchi; mais j'y étais à peine arrivé, que je fus obligé de sauter par une fenêtre; des soldats de la garde du Directoire entrèrent dans les salons, poursuivant ce qu'on appelait alors les *collets noirs;* ils brisèrent les glaces et les tables de marbre, tuèrent trois ou quatre jeunes gens et en blessèrent d'autres très-dangereusement. Si je n'avais pas été averti par un garçon, très-probablement je serais mort le jour de mon premier succès.

LE 18 FRUCTIDOR.

1797. — Quoique l'historique de cette grande journée, qui a retardé de deux ans la chute du Directoire, soit connu, je me décide à donner les détails que l'on va lire, parce qu'ils contiennent quelques faits ignorés; on peut d'ailleurs les regarder comme parfaitement authentiques.

Le 18 fructidor (4 septembre 1797), à deux heures du matin, le canon du Pont-Neuf donna le signal aux conjurés; à cinq heures, le château des Tuileries était cerné, tous les postes enlevés, la garde désarmée, les inspecteurs de la salle des deux Conseils arrêtés, la révolution consommée sans bruit et sans résistance; les habitans de Paris étaient encore plongés dans le plus profond sommeil, et ne se doutaient en aucune manière du changement qui venait de s'opérer dans leur destinée.

J'en appris, comme les autres, la nouvelle à mon réveil; les affiches, placardées dans toutes les rues, avaient pour titres : 1° la grande conspiration de Pichegru; 2° les grandes révélations du portefeuille d'Antraigues; 3° les grandes sollicitudes du Directoire pour la conservation des propriétés; 4° les grandes défenses de crier vive le roi, sous peine de mort. Ces manifestes étaient écrits pour la dernière classe du peuple; la langue et la raison y étaient aussi peu ménagées l'une que l'autre; mais l'effet que leurs

auteurs s'en étaient promis fut manqué : la populace, qui voulait bien piller les boutiques et les hôtels, s'empressait peu de lire les grossières impostures qu'elle avait lues cent fois sous le régime de Robespierre. Ce petit moyen n'aurait donc rien produit s'il n'eût été appuyé par une armée qu'on avait fait venir d'Italie, et par cinquante pièces de canon braquées aux Tuileries, sur le Pont-Neuf, sur la place Louis XV et autour du Luxembourg. C'était la première fois que les baïonnettes faisaient l'essai de leurs forces, et cet essai préparait la tyrannie du Directoire. Tandis que les députés en petit nombre, et sous la conduite de MM. Pastoret et Marmontel, se présentaient en vain pour entrer dans leur salle des Tuileries, d'autres, en plus grand nombre et initiés aux mystères de la nuit, se rendirent à l'Odéon, pour y recevoir les ordres des vainqueurs.

Ceux-ci, unis pour le combat, étaient déjà divisés sur la question de savoir comment ils useraient de la victoire : l'un d'eux, qui avait appris de Danton que les révolutions ne se font qu'à coups de sabre, voulait qu'on *travaillât la marchandise;* mais les deux autres, qui craignaient avec raison pour leur tête, se refusèrent aux mesures de carnage, et crurent avoir trouvé le moyen de concilier leur vengeance et leur sûreté en condamnant les vaincus à aller mourir dans les déserts de Sinamary.

En conséquence de cet arrêt, la commission des

deux conseils chargée d'examiner les papiers de la conspiration royaliste, que le Directoire avait si habilement déconcertée, ne mit pas cinq minutes à son travail, et rédigea en quarante articles un décret qui annulait les opérations des assemblées électorales, établissait autant de commissions militaires qu'il y avait de départemens, pour juger et condamner à mort tous les émigrés rentrés, et condamnait, sans examen et sans jugement, à la déportation deux directeurs, Carnot et Barthélemy; deux généraux, Williot et Pichegru; quarante-cinq députés et quarante-huit journalistes. Cet horrible décret, dicté par le Directoire, remplit les cachots de prêtres, de nobles, de femmes et d'émigrés. Il fit sortir de France cent mille propriétaires; il étouffa tout crédit, toute industrie, toute justice; il renouvela dans un instant tous les maux et toutes les angoisses de l'affreux régime de 1793; il recula de quinze ans l'époque de la rentrée du roi.

Une terreur universelle parut d'abord avoir saisi tous les cœurs et fait pâlir tous les visages.

Dans les rues du faubourg Saint-Germain, toutes les portes étaient fermées; dans les rues marchandes, on déménageait les boutiques.

On voyait sur les places publiques des soldats ivres couchés au milieu des armes et des brocs de vin, et sur les ponts des furies sorties des enfers, et des canons avec la mèche allumée. D'où venait cette ter-

reur ? Pourquoi cet appareil militaire? Où était donc l'ennemi qu'on voulait combattre? Dans cette nuit fatale, treize députés furent arrêtés et conduits au Temple; le général Pichegru était du nombre : le vainqueur des Autrichiens, des Hollandais et des jacobins, fut vaincu sans résistance, pris dans son lit et conduit comme un malfaiteur en prison.

Paris, dans la stupeur, se laissa enchaîner aux pieds de trois hommes, qui joignaient l'extravagance de Caligula à la férocité de Marius; qui n'avaient, pour nous asservir, d'autres titres que leur audace et d'autres moyens que la terreur ; qui étaient forcés de chercher des associés dans leurs complices, sous peine de trouver des juges dans leurs collègues : il n'y avait nul espoir de liberté dans un pays où les lois n'étaient que les fantaisies du gouvernement, et où le gouvernement devenait la proie du plus fort, où ceux qui se disaient représentans du peuple exploitaient le peuple comme un vil troupeau, dont ils avaient affermé temporairement le produit.

Il n'y avait point, il ne pouvait y avoir de liberté dans un pays où l'on avait brisé, par forme de passe-temps, tous les ressorts de l'émulation, tous les freins du crime, tous les appuis de l'innocence, où nous n'entendions que des blasphèmes et des malédictions, où nous ne voyions que des scandales et de la misère, où nous craignions à chaque instant de rencontrer dans nos valets des espions, dans nos

amis des traîtres, dans tout inconnu un assassin.

Telles furent les suites funestes du 18 fructidor, journée d'autant plus déplorable pour les royalistes, qu'elle leur avait laissé entrevoir de plus près l'aurore du bonheur, et qu'elle les replongea subitement dans un abîme de maux.

—

L'INSTITUT EN PLEINE MER.

1798. — Pendant la traversée de Toulon en Egypte, Bonaparte tenait des séances d'Institut sur le vaisseau : les membres étaient les docteurs Desgenettes et Larrey, l'interprète Venture, Regnault de Saint-Jean-d'Angély et le général Dufalga. Il exigeait que ses aides-de-camp y assistassent. Il y avait quelquefois des incidens assez bouffons, presque toujours amenés par Junot, qui avait l'esprit très-gai. « Géné-» ral, dit-il à Bonaparte le jour de l'ouverture, pour-» quoi Lannes n'est-il pas de l'Institut? Rien que sur » son nom, il devrait y être admis. »

Dans cette séance, il s'endormit, et ses ronflemens couvraient la voix de l'orateur. « Qui est-ce qui ron-» fle ici? dit le général. — C'est Junot. — Réveillez-» le. » On réveille le dormeur, qui, l'instant d'après, ronfle de plus belle. « Réveillez-le donc, vous dis-» je! » Puis, avec quelque impatience : « Qu'as-tu » à ronfler ainsi? — Général, c'est votre Institut » qui endort tout le monde, excepté vous. — Va

» dormir dans ton lit. — C'est ce que je demande, » dit l'aide-de-camp, qui regarda cette permission comme un congé en règle, et ne reparut plus aux séances.

—

LE RICHE IGNORANT.

1798. — On conçoit que plusieurs de ceux qui ont improvisé une fortune dans les fournitures ou dans les spéculations de l'agiotage, n'ayant pu acheter avec leurs millions l'esprit et les connaissances qui leur manquaient, aient dû parfois proférer de lourdes sottises. Un de ces messieurs, que je voyais souvent, arriva un jour chez lui à un dîner prié, quand tout le monde était à table. Pour s'excuser de cette inconvenance, il dit à sa femme : « Chère amie, je demande » pardon à la société de m'être fait attendre, mais c'é- » tait pour une affaire importante : j'ai été ce matin à » une vente de livres, et même on va apporter l'ou- » vrage qui est à moi. — Quel est cet ouvrage? de- » mandai-je à l'amphytrion.—Oh! c'est *la Henriade* » en soixante-douze volumes. » Le brave homme avait acheté le Voltaire de Beaumarchais en soixante-douze volumes; le premier qui lui était tombé sous la main avait été *la Henriade*, et il s'était dispensé de regarder les autres.

Quelques jours après, le même richard, qui devait accompagner des dames au spectacle, et qui vou-

lait arriver de bonne heure, impatienté de ce qu'on ne lui annonçait pas sa voiture, sonne avec vivacité son domestique, et lui dit : « Allons donc, Lapierre, » *voyez voir si les chevaux sont mis.* »

TROISIÈME ÉPOQUE.

LE CONSULAT.

LE 18 BRUMAIRE (1).

1799. — Le 12 novembre 1799 (18 brumaire an VIII), le général Bonaparte qui, depuis un mois, se concertait avec les membres les plus influens du conseil des Anciens et du conseil des Cinq-Cents, se rendit à Saint-Cloud, où se tenait la séance extraordinaire. Dès qu'on l'aperçoit, les députés les plus ardens s'écrient : « Voilà le tyran ! A bas Cromwell ! » à bas le dictateur ! » Et ils se lèvent furieux en le menaçant. Les soldats pénètrent, le sabre à la main, dans l'enceinte, et le dérobent au danger. Les cris redoublent : on veut forcer Lucien, président du con-

(1) Beaucoup de versions contradictoires ont circulé sur cette journée mémorable; je puis certifier que ces détails sont authentiques.

seil, de mettre aux voix le décret de proscription contre son propre frère. « Misérables ! s'écria Lucien, » vous voulez proscrire mon frère, et moi, je veux » le défendre ; je ne suis plus président, je suis avo- » cat ! » En prononçant ces mots, il descend à la tribune ; mais les jacobins veulent l'en précipiter. Bonaparte envoie des soldats à son secours ; Lucien monte à cheval, et dit à haute voix : « Des factieux, le poi- » gnard à la main, ont violé nos délibérations : je re- » quiers contre eux la force publique. — Cela sera » fait, » répondit Bonaparte. C'est alors que Murat entra dans l'enceinte du conseil au bruit du tambour, l'épée à la main. Les députés compromis sautèrent par les fenêtres, et la révolution du 18 brumaire fut consommée.

—

LA PETITE PIERRE.

1799. — Arnault le poëte m'a raconté plusieurs fois une anecdote bien curieuse sur Bonaparte. Quelque temps avant le 18 brumaire, il se trouvait à Morfontaine chez son frère Joseph. Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély vint le voir ; le général, qui roulait déjà dans sa tête le projet de renverser le Directoire, proposa à Regnault une promenade équestre. Comme ils revenaient à toute bride à travers les rochers, le cheval de Bonaparte rencontre une pierre que le sable recouvrait ; le coursier s'a-

bat, et le cavalier se trouve lancé, avec une extrême violence, à douze ou quinze pas de sa monture. M. Regnault, descendu de cheval, court au général, et le trouve sans connaissance; il ne respirait plus; il le croit mort. Son évanouissement ne dura que quelques minutes. « Quelle peur vous m'avez faite, » général; je vous ai cru tué! — Voilà, répondit phi» losophiquement Bonaparte, à quoi tiennent les plus » grands desseins! Tous nos projets ont failli se » briser contre une petite pierre! » Il répétait souvent : « Une petite pierre a failli changer le sort du » monde! »

—

L'HONNÊTE CRIMINEL.

1799. — Collot-d'Herbois, de sanglante mémoire, ayant été insulté à Orléans un jour que l'on donnait l'*Honnête criminel*, écrivit à la Convention pour dénoncer ce fait; on défendit la pièce, et on arrêta l'auteur. Ce dernier (Fenouillot de Falbaire) a envoyé aux journaux une lettre qui renferme un abrégé de tout ce qu'il a eu à souffrir du proconsul. « Collot-d'Her» bois, dit-il, l'un des plus vils et des plus féroces » tyrans qu'ait produits notre révolution, avait écrit » à la Convention que cette pièce l'avait fait insulter » au théâtre d'Orléans, et l'on sait que c'est pour » avoir été jadis sifflé sur celui de Lyon, qu'il a fait » égorger les habitans et démolir leurs maisons. J'ai

» changé dans ma pièce tous les passages indiqués par » la commune de Paris ; cependant il arriva bientôt un » ordre d'en cesser tout-à-fait les représentations. On » avait beau faire, les monstres qui dévoraient la » France à cette époque désastreuse, croyaient tou- » jours qu'on pensait à eux, dès qu'on parlait de fri- » pons et de scélérats. »

C'est ce drame de l'*Honnête criminel* qu'un directeur de province, qui ne voulait pas payer les droits, fit jouer sous le titre du *Galérien vertueux*, comme un de ses confrères avait donné au *Festin de Pierre* le titre du *Souper de Paul.*

—

UN *u* POUR UN *a.*

1799. — Despaze, poëte de Bordeaux, connu par des satires pleines de vigueur et d'âcreté, avait eu l'intention de critiquer le peintre Dabos : son imprimeur se trompa, et mit un *u* au lieu d'un *a ;* de sorte qu'un autre artiste, nommé Dubos, vint lui demander raison. Il lui répondit que rien n'était plus juste, et reçut une balle dans la cuisse, qui le retint six mois dans son lit. Ce ne fut qu'après le combat qu'il expliqua à son adversaire cette faute d'impression. Il aurait pu d'un mot éviter un duel ; il ne voulut pas le dire, de peur d'être soupçonné de lâcheté.

—

MADAME DE BOMBELLES.

1800. — J'ai déjà parlé de cette femme extraordinaire (1); mais la meilleure amie de madame Elisabeth mériterait un hommage particulier, lors même que la reconnaissance et l'amitié ne me feraient pas de ce plaisir un devoir.

Fille de madame la baronne de Mackau, sous-gouvernante des enfans de France, qui fut miraculeusement sauvée par mon père pendant les journées de septembre (2), madame de Bombelles a toujours rempli avec la plus grande distinction, dans les diverses positions de sa vie, les obligations que lui imposait son double titre d'épouse et de mère. Tombée, par suite de la noble conduite de son mari, d'une existence brillante dans une situation difficile, elle adoucit par sa résignation une infortune que M. de Bombelles subissait avec courage. Bienfaisante par principe et par penchant, elle découvrait toujours, quoique bien pauvre elle-même, quelqu'un de plus pauvre qu'elle, et quand les malheureux manquaient du nécessaire, elle croyait avoir du superflu. Morte en couches à Brunn, en Moravie, au mois d'octobre

---

(1) Voir au commencement du second volume la vie de monseigneur de Bombelles.

(2) Voir au commencement de ce volume.

1800, il se passa le jour de ses funérailles une scène qui peindra mieux que je ne pourrais le faire l'enthousiasme qu'inspiraient ses vertus; le récit que j'offre au lecteur est littéralement traduit de la *Gazette de Brunn* du 4 octobre 1800 :

« Nous venons d'être témoins d'une scène des plus » touchantes, des plus sublimes, près du cercueil de » madame de Bombelles. La gratitude vient d'y célé- » brer une fête digne du ciel, en offrant un beau lau- » rier à la vertu dans le tombeau. Les habitans de » Ménowitz (village voisin de Brunn où madame de » Bombelles demeura quelque temps) ayant appris sa » mort, plusieurs d'entre eux se hâtèrent de partir » pour la ville et de se rendre dans la maison de » deuil : c'était le jour des funérailles, et le cercueil » était déjà fermé. Ces braves gens en demandèrent » l'ouverture avec des cris déchirans, pour voir en- » core leur bienfaitrice, leur mère, pour baiser en- » core une fois ses mains glacées par la mort. Le » cercueil fut ouvert, et ces villageois reconnaissans, » pâles et plongés dans une douleur muette, les yeux » baignés de larmes, entouraient le corps de leur » bienfaitrice. Bientôt ce chagrin silencieux éclata en » plaintes amères; alors ses mains furent couvertes » des plus tendres baisers, ses vêtemens mortuaires » furent arrosés de larmes abondantes, de ces larmes » que tous les trésors de la terre ne peuvent acheter » et qui sont le prix de la vertu. Chacun de ces hom-

» mes reconnaissans essaya de peindre les bienfaits » qu'il en avait reçus : — *Elle veillait au lit de ma » femme malade. — Elle ferma les yeux de ma » mère. — Elle pansa mes plaies de sa propre main. » — Elle me mit en état de soutenir mes vieux pa- » rens.* Ainsi s'exprimaient, au milieu des sanglots, » ces cœurs nobles et sensibles. Que sont toutes les » louanges que dictent l'intérêt ou la flatterie près » d'un tel éloge funèbre? Que celui-ci qui, au récit » d'une pareille scène, n'aimerait pas la vertu, des- » cende un jour dans le tombeau, sans être aimé, sans » être pleuré!... »

Telle fut l'amie de madame Elisabeth ; sa mémoire sera toujours chère et sacrée à ses enfans comme à ceux qui l'ont connue. On conçoit que son mari, désespéré d'une perte aussi cruelle, ait voué le reste de ses jours à la religion ; elle lui promettait des consolations qu'il ne pouvait demander qu'à Dieu.

—

LE PREMIER CONSUL AUX TUILERIES.

1800. — C'est le 19 février que Bonaparte se rendit au palais des Tuileries pour y établir sa résidence, et, par une singulière coïncidence, c'est ce jour-là que l'on apprit la mort de Washington, qui avait cessé de vivre le 14 décembre 1799. Le Premier Consul fit annoncer à sa garde et à toutes les troupes de la République cet événement par l'ordre du jour suivant :

« Washington est mort; ce grand homme s'est » battu contre la tyrannie, il a consolidé la liberté de » sa patrie; sa mémoire sera toujours chère au peuple » français, comme à tous les hommes libres des deux » mondes, et spécialement aux soldats français qui, » comme lui, se battent pour l'égalité et la liberté. En » conséquence, le Premier Consul ordonne que pen- » dant dix jours des crêpes seront suspendus à tous » les drapeaux et guidons de la République.»

—

QUATRE MOTS DE MOINS EN TROIS MOIS.

1800. —Lorsque Bonaparte avait été nommé Premier Consul, au mois de novembre 1799, on voyait en tête des actes du gouvernement une vignette représentant la République sous la forme d'une femme assise, drapée à l'antique, tenant un gouvernail d'une main et de l'autre une couronne avec cette inscription : *République française, Souveraineté du Peuple, Liberté, Egalité; Bonaparte premier consul.* Trois mois après (en 1800), on y substitua ces mots : *Au nom du Peuple français, Gouvernement français.*

La république française, la souveraineté du peuple, la liberté et l'égalité avaient disparu.

—

MOLÉ, HOMME DE LETTRES.

1800. — Molé, l'un des plus brillans acteurs qui aient jamais paru sur la scène française, se croyait, de plus, excellent écrivain, et, en cela, il se trompait complètement. On pourra en juger par ce discours, qu'il a prononcé sur la tombe de Lecouvreur, acteur de Bordeaux, fort aimé du public de cette ville :

« Te voilà arrivé au terme réservé à tous, mais tous » n'y parviendront pas comme toi avec les *pleurs de* » *la probité ;* oui, *les pleurs de la probité, de cette* » *première divinité sociale* dont *sans cesse* tu *en-* » *censas* les autels..... hélas! trop abandonnés..... » Que ces *vapeurs, qui, dans ce moment, s'exhalent* » *de tes restes*, emportent avec elles dans les airs ces » sons, enfans de l'équité, que j'articule au nom de » tous, et puissent ces vapeurs, en retombant sur la » terre, y répandre un peu de cette précieuse loyauté » qui caractérisa le cours de ta vie. »

Malgré ce discours, Molé fut nommé membre de l'Institut ; il est vrai que ce fut par la section de déclamation. Il écrivit au ministre de l'intérieur Chaptal pour lui recommander un comédien de province, et terminait ainsi sa lettre : « Si vous ne pouviez, mon » cher confrère, faire pour lui ce que je vous de- » mande, veuillez le recommander à *notre collègue* » *le Premier Consul.* »

L'ANTICHAMBRE.

1800. — M. Emmanuel Dupaty venait de donner au théâtre Favart un opéra-comique fort gai, intitulé: *L'Antichambre*, lorsqu'il vit arriver, à une heure du matin, une escouade de la police. Je demeurais avec lui, et, comme je couchais dans une chambre qui précédait la sienne, le bruit qu'on fit en entrant me réveilla. Je demandai à celui qui paraissait être le chef de cette expédition ce que signifiait cette visite nocturne; il me répondit qu'il avait ordre d'arrêter M. Dupaty. On le fit lever, on plaça tous ses papiers pêle-mêle dans des malles, et on les emporta à la Préfecture, où il fut lui-même conduit. Je voulais l'accompagner, mais on me répondit durement que cela ne se pouvait pas, et quand je m'y rendis quelques heures après, j'appris que mon ami, après avoir subi un long interrogatoire, était parti à six heures du matin entre deux gendarmes. Quelle pouvait être la cause de cette rigueur inouie? Je me perdais en conjectures; le secret était si bien gardé, que je ne sus rien de positif. Cependant on me donna pour certain, et la suspension de la pièce confirma cette version, que l'on avait dénoncé au Premier Consul l'opéra-comique de *l'Antichambre* comme séditieux; il y a dans cette pièce des valets qui profitent de l'absence de leurs maîtres pour prendre leurs costumes et jouer leurs rôles : on per-

suada à Bonaparte que c'était là une critique sanglante de sa propre famille ; qu'on l'avait livrée à la risée publique dans cette allégorie transparente ; que les habits des valets étaient de la même couleur que ceux des consuls, et que Chénard, qui jouait dans la pièce, avait singé les manières de Bonaparte. Ce dernier, auquel on avait causé par ce récit la plus grande irritation, dit qu'il fallait examiner les habits du théâtre, et que s'ils ressemblaient aux costumes consulaires, les acteurs seraient conduits en prison ; il signa *ab irato* la déportation de M. Dupaty et son ordre de départ dans les vingt-quatre heures, et cependant l'échafaudage monstrueux de l'accusation n'était qu'une fable grossière imaginée pour perdre l'auteur. Son opéra-comique avait été fait sous le Directoire, et il me l'avait lu un an avant. Que l'on se représente la situation de M. Dupaty placé entre deux gendarmes dans une voiture destinée aux criminels, voyageant sans savoir où il va, enlevé sans jugement à sa famille et à ses amis. Il arrive, après soixante heures de marche, à Brest, pour apprendre qu'il va être déporté à Saint-Domingue, à Saint-Domingue où son frère venait d'être massacré. Heureusement la Providence veillait sur lui. Madame Bonaparte, dont on ne saurait trop louer l'obligeance délicate et la bonté généreuse, avait écrit au préfet maritime de Brest, M. Caffarelli, pour le prier de suspendre sous différens prétextes le départ de M. Dupaty ; il n'en resta

pas moins pendant plusieurs mois sur un ponton, en assez mauvaise compagnie; et c'est là qu'il composa sa pièce en cinq actes, si amusante et si bien intriguée, intitulée : *La Prison militaire*. Madame Bonaparte profita de ce délai pour démontrer au Premier Consul qu'il avait été trompé; l'archichancelier agit aussi de son côté; M. Dupaty obtint enfin la permission de revenir, et l'intérêt général fut le prix du courage et de la dignité avec lesquels il avait supporté cet acte inoui de la plus révoltante injustice.

—

BONAPARTE ET CARNOT.

1801. — On se rappelle que Bonaparte, s'il n'a pas pris une part directe à la journée du 18 fructidor, a du moins approuvé cette mesure. Quelques années après, il demanda à Carnot pourquoi il s'était laissé chasser comme un enfant; il valait bien mieux, lui dit-il, *passer à Barras votre épée au travers du corps*. « J'y ai pensé, répondit Carnot, mais j'ai eu » peur de vous trouver derrière, et de vous blesser. »

—

UN SALON DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

1802. — C'était une époque bien curieuse que celle où Bonaparte, revenu vainqueur de Marengo, profitait de l'influence de son nom et de la force qu'il

empruntait de sa renommée, pour cicatriser les plaies de la Révolution, éteindre les haines et rapprocher les partis. Le plus riche salon de la Chaussée-d'Antin était alors le rendez-vous de toutes les opinions et de toutes les classes de la société. On y rencontrait des tribuns, des généraux, des ambassadeurs, des magistrats, des étrangers, des émigrés rentrés, des révolutionnaires, etc., etc.; c'était un immense pêle-mêle où l'on trouvait confondus M. de Boufflers et Brillat-Savarin, l'abbé Syeyes et M. de Bouillé, le prince de Laval et Lucien Bonaparte, etc., etc., etc. Murat, Lannes et Marmont, y paraissaient avec leurs brillans costumes, tandis que Moreau, déjà brouillé avec le Premier Consul, ne portait jamais d'uniforme; le vicomte de Ségur me le fit remarquer un jour en me disant : « Voyez donc, mon ami, quel bel habit gris! » Les réunions avaient toutes un caractère différent : tantôt c'était un bal brillant où les Trénitz, les Ville-d'Avray, les Dupaty, les Dumaine, enfin tous les Vestris de salon, faisaient admirer leur aplomb et leur légèreté; tantôt c'était un concert où l'on entendait les Steibelt, les Dusseck, les Rode, les Garat, les Dalvimare et les autres sommités musicales de l'époque; tantôt enfin c'était une lecture de quelque nouveauté dramatique par un auteur célèbre : ces soirées littéraires offraient le coup-d'œil le plus curieux; quelques auditeurs inattentifs entendaient sans écouter; d'autres écoutaient sans en-

tendre; tout était contraste dans les conditions et dans les costumes, et je n'oublierai jamais que Picard, qui à cette époque était encore acteur, a lu la *Grande Ville*, assis entre madame de Staël et le cardinal Caprara.

De toutes les merveilles qui donnaient du charme à ces réunions brillantes, la plus agréable était sans contredit la maîtresse de la maison. Magnifiquement dotée par la nature, elle réunissait tout ce qui peut séduire les yeux, charmer l'esprit et gagner le cœur, la jeunesse, la beauté, la modestie, et cette indulgence qu'on a souvent pour les autres quand on n'en a pas besoin pour soi-même. Jamais elle ne disait de mal de personne, et, en parlant d'elle, ne pouvant médire, l'envie était réduite à calomnier. Si elle faisait avec grâce les honneurs de ces *routs*, que l'on pouvait appeler un abrégé de la France, c'était surtout dans les cercles intimes, dans les petits comités, qu'elle savait être aimable et qu'elle animait la causerie par son intelligence rapide. Je ris encore de la ruse ingénieuse qu'elle employa un jour pour se débarrasser d'un fâcheux : c'était un de ces hommes qui glacent tous les entretiens, qui n'ont d'autre emploi de leur temps que de nous faire perdre le nôtre, un sot dans toute l'étendue du terme; nous aspirions à le voir partir, lorsque madame R*** lui dit : « Mon cher monsieur ***, vous pourriez me rendre un grand service. — Lequel? je suis à vos or-

» dres. — Voici le fait... Je ne connais pas assez par-
» ticulièrement ces messieurs pour leur dire que j'ai
» besoin d'être seule... Prévenez-les de ma part, et
» donnez-leur l'exemple de la retraite en les enga-
» geant à vous imiter. — Que vous êtes bonne, ré-
» pond notre homme ; je vous remercie mille fois de
» la préférence que vous m'accordez. » Et M. *** vint à nous et nous dit avec fatuité : « Madame R***
» n'ose pas nous prier de nous en aller ; moi, qui sais
» lire dans ses yeux, j'y ai vu son désir ; je m'en vais,
» et je vous conseille d'en faire autant. »

A peine fut-il parti, que nous rîmes aux éclats ; nous étions délivrés d'un cauchemar, et notre entretien, dégagé de ses lourdes entraves, fut plus intéressant, plus vif et plus gai. Ce stratagème était bien innocent, il ne fit que des heureux et pas de victimes, car le sot, éconduit par lui-même, disait le lendemain à la maîtresse de la maison d'un air triomphant : « Je vous ai bien comprise, hier, hein? J'es-
» père que vous avez été contente de moi. »

Toujours bonne et bienfaisante, jamais madame R*** ne se servit de ses richesses que pour soulager le malheur, de son crédit que pour ouvrir des prisons ; les malheureux prêtres persécutés par le Directoire n'avaient pas de protectrice plus ardente et d'interprète plus dévouée. Tous les jours de sa vie amenaient de nouvelles œuvres de philanthropie et de charité ; aussi, quand un caprice du sort lui enleva

son opulence, les pauvres furent plus à plaindre qu'elle; on se souvint alors du bien qu'elle avait fait; tous ceux qui la chérissaient furent encore plus assidus, lui prouvant ainsi qu'on venait la voir pour elle et non pour l'éclat dont elle était entourée; enfin elle conserva tous ses amis, et ne perdit que sa fortune.

—

PHÈDRE ET L'INDIGENT.

1802. — Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, a fait insérer dans un journal obscur une lettre que j'ai cru devoir exhumer, tant je l'ai trouvée originale et curieuse :

« Citoyen, l'on va remettre bientôt au théâtre mon drame de l'*Indigent*, en quatre actes et en prose. Cette pièce a quelquefois tenu lieu d'un sermon sur la charité; j'ai plusieurs lettres qui m'attestent qu'en sortant de ce spectacle, l'écu ne tient plus dans la poche du riche, et s'envole en aumône dans la main des nécessiteux. On la joue souvent à Bordeaux au profit des pauvres. Tous les triomphes de l'orgueil littéraire, que sont-ils au prix d'une pareille jouissance!

» C'est toujours une bonne pièce que celle qui, à l'aide de douces larmes, fait faire le bien ou qui tue une mauvaise loi.

» Je ne suis pas un Jean Racine, et que Dieu en

soit éternellement loué, car Jean Racine était bien malheureusement né; il était plus sensible, dit-on, à une critique qu'à toutes les louanges : il y a vingt-cinq ans que j'ai mis sous les pieds louanges et critiques littéraires. Mon cabinet est mon ciel; quand j'ai joui dans mon ciel, peu m'importe ce qui tient au sort terrestre de mon ouvrage. Jean Racine mit deux années à versifier la pièce immorale de *Phèdre;* le bel emploi du temps! Dans deux années, je compose cinq à six drames qui me réjouissent l'ame, et qui, sans la facture du monotone vers, touchent la multitude, et lui donnent des leçons de bonne et profitable morale, *pectora mollescunt.*

» Jean Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avait regardé de travers; les grands yeux ouverts ou tournés du grand monarque ne m'auraient inspiré que de la bonne humeur, au moins pour six mois : quant à sa Bastille, j'étais né pour la voir tomber, et notez que j'y songeais; lisez mon drame historique : *la Destruction de la Ligue et la Réduction de Paris.* Quel est le dénouement de cette pièce? La Bastille prise, forcée, les cachots ouverts, les prisonniers élargis, comme au 14 juillet; j'imprimais tout cela en 1782.

» Pour en revenir à mon drame, qui est aussi pur, aussi moral que la pièce de Jean Racine est dangereuse, puisse cette attristante production disparaître bientôt à la voix des moralistes qui en connaissent

tout le vide ! Oui, je ne saurais trop le répéter à tous les philosophes, à tous les amis des mœurs :

Vrais sages, brûlez *Phèdre* et jouez l'*Indigent*.

» Salut et estime !

» Mercier, *membre de l'Institut*. »

Le même vient d'attaquer, dans une lettre qu'il a publiée sur l'astronomie, une certaine classe de savans qui aiment mieux s'en tenir à leurs calculs qu'à sa *raison*. Il avait déjà fait valoir cette même *raison*, en voulant expliquer les éclipses de lune : c'est alors qu'un de mes amis lui envoya les vers suivans :

Mercier, dans son apocalypse
Sur la lune, a prouvé, dit-on,
Que la raison de son éclipse
Est l'éclipse de sa raison.
Il nous débite des sornettes,
Quand il regarde dans les cieux;
Si c'est la faute de ses yeux,
Que ne porte-t-il des lunettes?

Un autre plaisant lui avait dit à propos de ses rêves sur la marche du soleil autour de la terre :

Mercier qui croit avoir le coup d'œil sûr et fin,
En aveugle combat Newton et la lumière,
Rien ne peut éclairer notre nouveau Dandin,
En corps comme en esprit il tourne avec la terre.

Il avait adopté pour les journaux la signature de

Reicrem (anagramme de son nom); quelqu'un demandant à Guichard s'il connaissait ce nouveau poëte, il répondit par le distique suivant :

Je connais *Reicrem*, c'est Mercier à l'envers,
Et c'est, comme à l'endroit, un esprit de travers.

LA MACHINE INFERNALE.

1803. — L'explosion de la machine infernale rue Saint-Nicaise fut si violente, que la secousse ébranla toutes les maisons et cassa toutes les vitres depuis le Carrousel jusque sur la place du Palais-Royal. J'arrivais de Saint-Germain pour voir une pièce nouvelle au Vaudeville. Je fus très-surpris de trouver les acteurs dans la rue en grand costume : Sara Lescot en robe de satin, Henri avec un habit à paillettes, brodé sur toutes les coutures, etc., etc. Le bruit avait été si épouvantable, que la troupe ne put pas résister au désir de savoir la cause de cette commotion. On donnait, ce jour-là, un grand concert chez Fridzeri, hôtel de Longueville, place du Carrousel. Au moment de l'explosion, une dame, très-forte sur la basse, jouait un concerto; elle eut son instrument brisé en mille morceaux; les éclats de bois pénétrèrent fort avant dans les chairs; elle garda le lit six mois, et faillit périr des suites de cet accident.

APOLOGIE DES ÉMIGRÉS PAR BONAPARTE.

1803. — A une séance du conseil-d'Etat présidée par Bonaparte, consul à vie, il y eut une discussion longue et animée sur les émigrés. Le conventionnel Berlier soutint qu'ils étaient coupables non-seulement d'avoir porté les armes, mais encore d'avoir quitté leur patrie. M. Dudon lui répondit avec vigueur, et fit valoir les événemens de force majeure qui avaient influé sur leur détermination ; Bonaparte, résumant alors tous les avis avec une lucidité admirable, dit en propres termes *que les officiers qui avaient émigré n'étaient nullement répréhensibles, attendu que les princes français, qui étaient leurs chefs naturels, leurs colonels, les avaient demandés, et qu'ils avaient dû se rendre à cet appel.*

—

LE SECRÉTAIRE DE NAPOLÉON.

1803. — J'ai entendu raconter à M. de Lacépède un trait de bravoure et de sang-froid bien extraordinaire d'un sergent de grenadiers. C'était à la bataille de Marengo. Bonaparte observait les mouvemens de l'ennemi et donnait des ordres écrits : un biscayen atteint le sergent auquel il dictait ; il est mutilé et jeté à la renverse. Bonaparte demande bien vite un autre secrétaire, et il allait lui parler, lorsque le malheureux blessé se relève et crie : *Général, nous en étions là.*

— Bonaparte, surpris, lui dit : « Mon brave, je me » souviendrai de toi. — Le malheur a voulu, ajouta » M. de Lacépède, que le Consul ait oublié son nom; » j'ai fait des recherches inutiles pour découvrir cet » homme intrépide, qui probablement est mort de » ses blessures. Il faut convenir que c'est bien mal- » heureux, car ce sergent s'était conduit en héros, » et c'est comme s'il avait répondu : *Nous en etions » là, quand j'ai été tué.* »

—

MOT DE M. DE TALLEYRAND.

1803. — L'année qui précéda l'empire fut celle où l'étiquette commença à reprendre. C'était un coup-d'œil vraiment curieux pour le philosophe, que celui de ces parvenus qui craignaient de se blesser en portant une épée, de ces femmes qui, par leur éducation, avaient plutôt été accoutumées, comme on le disait plaisamment, *au panier qu'aux paniers.* Une dame de l'ancienne cour, qui avait voulu être présentée à la nouvelle, témoignait son indignation de se voir confondue avec certaines personnes dont elle n'aurait pas voulu, disait-elle, pour *femme de chambre.* Elle ne pouvait se refuser au plaisir de lancer des épigrammes, quand elle les entendait dire quelque sottise : un jour que l'une d'elles entrait aux Tuileries dans un équipage magnifique, elle fut tellement choquée de ce luxe ridicule qu'elle dit à M. de Tal-

leyrand : « Concevez-vous que madame ***, fille d'un » chaudronnier, se donne les airs d'avoir derrière sa » voiture un chasseur. — Ce n'est pas un chasseur, » répondit le prince, c'est un braconnier. »

—

MADAME BONAPARTE ET UN DIPLOMATE.

1804. — Le 20 mars, à midi (c'est le soir du même jour que l'on fusilla l'infortuné duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes), madame Bonaparte, qui se trouvait à la Malmaison ainsi que le Premier Consul, eut avec lui une longue conversation ; elle le supplia de renoncer à ses projets de violence contre ce malheureux prince. Bonaparte résistait aux prières de sa femme, lorsque celle-ci, trouvant dans son cœur toute l'énergie que commandait la situation, lui dit avec force : « Eh bien ! s'il est condamné à mort, » j'irai me mettre entre les baïonnettes et lui, et nous » verrons si l'on tirera. » Ces paroles étaient accompagnées de sanglots. Madame Joséphine se jeta tout en larmes aux genoux de son mari ; celui-ci, vaincu par sa douleur, la releva et lui dit : « Eh bien ! tu le » veux, je t'accorde ce que tu demandes. » Madame Bonaparte, enchantée, l'embrassa et sortit; elle trouva à la porte un diplomate célèbre qui entrait, et lui dit avec émotion : « Je suis bien heureuse, mon mari » vient de me promettre de respecter les jours du duc » d'Enghien. Je vous en prie, maintenez le Premier

» Consul dans ces bonnes dispositions. » L'homme politique ne répondit pas un mot, et la regarda avec cet air vague et impassible qui ne permet de démêler ni ses projets, ni ses pensées. La journée se passa sans que Bonaparte reparlât de cette affaire : on ignore si son entrevue avec le diplomate, ou si les conseils de quelque autre personnage influent lui firent oublier ce qu'il avait promis à sa femme; le fait est qu'à cinq heures du matin on frappa doucement à sa porte. On lui apportait une dépêche; il y jeta les yeux et devint d'une pâleur mortelle. « Ah! malheureux, s'é- » cria madame Joséphine, le duc d'Enghien est » mort! » Bonaparte ne répondit rien, et son silence confirma cette fatale nouvelle.

—

GEORGE CADOUDAL.

1804. — Le procès des Vendéens, dans lequel Moreau et Pichegru se trouvaient impliqués, a duré un mois. Je n'ai pas manqué une seule audience. Tous les accusés ont montré le plus grand sang-froid. George répondait à toutes les questions avec une politesse et une douceur parfaites : le duc de Rivière émut jusqu'aux larmes tout l'auditoire par ses réponses chevaleresques ; la défense n'était pas libre, et le président ne permettait pas aux avocats le moindre développement. Après la clôture des débats, on demanda aux accusés s'ils n'avaient plus rien à

dire. « Je n'ai qu'un seul vœu à faire, répondit le » comte Armand de Polignac; s'il doit y avoir des vic- » times parmi nous, faites tomber le glaive sur ma tête, » mais épargnez mon frère en faveur de sa jeunesse » (il n'avait pas encore vingt-cinq ans). — Je vous en » supplie, s'écria Jules, n'ayez aucun égard à ses » recommandations; si l'un de nous doit succomber, » sauvez mon frère, et prenez ma vie; il a une » femme, des enfans; je n'ai aucun lien; qu'il vive et » que je meure. »

Le jour de l'exécution, on vint annoncer à George qu'il pouvait obtenir sa grâce : il demanda si ses officiers l'obtiendraient aussi; on lui répondit que, pour ce qui les concernait, le gouvernement croyait devoir laisser son cours à la justice. « Alors, dit-il, je su- » birai ma peine; c'est moi qui les ai engagés à venir, » et je serais un lâche de vivre, puisqu'ils doivent » mourir. »

Sur la fatale charrette, George récitait ses prières; il en était à l'*Ave Maria*, quand il aperçut le lieu du supplice; il s'arrêta à ces mots : « Ayez pitié de nous, maintenant... » Et comme son confesseur l'engageait à continuer. « Pourquoi continuerais-je? dit-il; main- » tenant et à l'heure de notre mort.... nous y voilà. »

Arrivé au pied de l'échafaud, il dit qu'il avait une faveur à solliciter; on l'engagea à s'expliquer : « Pour » ôter à mes compagnons d'infortune l'idée que je » pourrais leur survivre, je demande à mourir avant

» eux; c'est moi d'ailleurs qui dois leur donner » l'exemple. »

On y consentit et il fut exécuté le premier. Un des condamnés qui m'avait inspiré le plus d'intérêt était le malheureux Coster Saint-Victor, proche parent de madame Valayer-Coster, célèbre peintre de fleurs, c'était un homme de résolution et d'esprit. Madame la duchesse de La Force, qui avait assisté à toutes les audiences de ce procès mémorable, sollicita en sa faveur l'impératrice Joséphine, qui ne put jamais obtenir sa grâce. J'avais eu une permission pour aller le voir à Bicêtre, où il fut transporté après le jugement; d'après un usage constamment suivi, on ne lui avait laissé aucune arme tranchante, mais le jour de l'exécution, il supplia le concierge de lui prêter un rasoir, et comme celui-ci ne voulait pas y consentir, il lui dit un mot qui peint bien son caractère : « Ne » craignez pas que j'aie aucun projet sinistre; je veux » tout simplement faire ma barbe, parce que je suis » sûr qu'il y aura des femmes. »

—

KOTZBUE INGRAT.

1804. — Kotzbue le dramaturge, qui avait reçu à Paris l'accueil le plus hospitalier, et que l'on avait comblé de preuves d'intérêt et de bienveillance, a publié, en retournant en Allemagne, un ouvrage où il critique impitoyablement les mœurs, les habitudes

et les usages de la France; il n'épargne pas même les femmes; aussi a-t-on dit de lui :

Calomniant jusqu'aux plaisirs
Qu'on sut lui prodiguer en France,
Il a beaucoup de *souvenirs*
Et très-peu de reconnaissance.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

L'EMPIRE.

LA CAPE ET L'ÉPÉE.

1804. — Le couronnement de l'empereur a eu lieu le 4 décembre. On a fait assez de descriptions de cette mémorable cérémonie, pour que je me dispense d'ajouter un récit à tant d'autres. Je me bornerai à raconter une anecdote qui m'a paru extrêmement curieuse, et tellement bizarre, que je l'aurais regardée comme apocryphe, si elle ne m'eût été attestée par un homme qui connaissait tous les détails de l'intérieur de Napoléon. Il faut que l'on sache d'abord, pour l'intelligence de l'histoire, que peu de temps avant d'épouser Bonaparte, madame de Beauharnais consulta son notaire, M. Raguideau, sur ce projet de mariage. Celui-ci chercha à l'en dissuader. « Réfléchissez donc, lui dit-il; je vous en supplie, réfléchissez. D'abord, il est très-rare (du moins c'est mon opinion) qu'une femme soit heureuse en épousant un militaire; ensuite, quel avantage pourrait

» vous offrir cette union? Votre fortune a été presque » entièrement détruite par la révolution, et certes ce » n'est pas le petit général qui vous enrichira, car il » n'a, comme on dit, que la cape et l'épée. » Bonaparte, qui se trouvait dans un cabinet voisin, ne perdit pas un mot de la conversation, mais il ne laissa pas voir qu'il eût rien entendu. Huit ans s'écoulèrent; et, le jour de son couronnement, à peine fut-il entré dans l'église de Notre-Dame, qu'il donna ordre qu'on allât chercher, et qu'on lui amenât M. Raguideau. Celui-ci, ne sachant ce que pouvait vouloir l'Empereur, arriva au moment où le pape venait de lui poser la couronne sur la tête. « Eh bien! » monsieur, lui dit Napoléon avec le plus grand » sang-froid, n'ai-je que la cape et l'épée? » Le bon M. Raguideau, interdit par cette apostrophe, ébloui de tant de magnificence, essaya de répondre : mais il ne put trouver un mot, et se retira après avoir salué profondément celui qui venait de donner en dot à sa femme le premier trône du monde.

—

LACRETELLE ET LA HARPE.

1805. — J'étais à la séance où M. de Lacretelle l'aîné a été reçu pour *remplacer* La Harpe... Le *remplacer*, la chose n'était pas facile; en attendant, il l'a outragé, et il a bien plus outragé encore la langue, la grammaire et le bon sens : on trouve dans le dis-

cours du récipiendaire beaucoup de phrases dans le genre de celles-ci : *Poëte ni par la force des pensées, ni par l'éclat du style.—Nous avons une révolution qui se ferme et un siècle qui s'ouvre.* Je n'ai jamais assisté à une séance aussi ennuyeuse; pour comble de désappointement, M. Suard, qui lisait un excellent rapport sur l'*Eloge de Dumarsais*, avait une voix si faible, qu'elle ne pouvait parvenir à ses auditeurs; ce qui a fait dire à M. Rœderer : « M. Suard » est ennuyeux quand on ne l'entend pas, comme » M. de Lacretelle lorsqu'on l'entend. »

—

GARAT.

1806. — Tenté par l'affiche qui annonçait un concert brillant, j'ai été témoin d'une scène burlesque à deux acteurs : le rôle de mystificateur fut joué par Garat, et celui de mystifié par le public. C'était à la salle Cléry, dont la voûte est, comme on sait, entièrement vitrée. L'affluence était considérable; le virtuose à la mode devait chanter du Gluck, du Piccini, du Méhul; enfin le programme avait rempli la salle. Déjà la première symphonie, exécutée avec vigueur et précision, avait enlevé les applaudissemens; un second morceau moins remarquable avait passé comme inaperçu; tout-à-coup un murmure flatteur se fait entendre sur toutes les banquettes... C'est Garat! c'est Garat! Il s'avance, il va chanter; au même

instant, quelques gouttes de pluie se détachent du plafond et tombent sur son cahier; aussitôt, sans parler au public, sans faire aucune observation, il regarde alternativement pendant une minute la voûte, et la musique qu'il tenait à la main, indique du geste qu'il craint l'inondation, et se retire après avoir salué profondément l'assemblée. Le concert fut terminé presque aussitôt que commencé, et la foule s'écoula paisiblement en témoignant des regrets sans mécontentement, et du chagrin sans humeur. Je ne crois pas qu'il y ait un second exemple d'un caprice d'artiste supporté avec une pareille résignation par des spectateurs français.

Ce même Garat, que je vois souvent, a dans ses manières une sorte d'originalité qu'on lui passe, parce que c'est le meilleur des hommes, mais qui cause dans le premier moment une extrême surprise. Un jour qu'il était parti pour la campagne dans son boghei, seul et sans domestique, il rencontre un de ses amis rue Saint-Honoré et l'invite à prendre place auprès de lui: « Je ne peux pas, répond celui-ci, j'ai un » rendez-vous rue Saint-Jacques à quatre heures pré» cises. — C'est précisément notre chemin, je sors de » Paris par le faubourg Saint-Marceau. — C'est qu'il » faut qu'auparavant j'aille dans un autre endroit. — » Impossible, ce que j'ai à te dire est trop pressé. » M. de L***, vaincu par ses instances, mais assez contrarié, monta en boghei. « Voyons, lui dit-il, mon

» cher Garat, explique-moi ce dont il s'agit. — Tu » vas le savoir, mon ami ; c'est que j'ai de très-vilains » quartiers à traverser, je suis un peu enrhumé et tu » crieras *gare!* »

Sa fierté d'artiste ne l'abandonnait jamais dans l'occasion, et lui inspirait quelquefois des mots pleins d'esprit. Invité à une grande soirée musicale chez madame de Staël, il avait remarqué que la société, distraite et bruyante, écoutait à peine; la maîtresse de la maison, préoccupée d'une grave question de politique, ne s'aperçut pas qu'on venait d'apporter un énorme plateau chargé de glaces et de rafraîchissemens, et choisit ce moment pour engager Garat à s'approcher du piano. « Je m'en garderai » bien, répondit celui-ci d'un air froid et digne, *je ne* » *chante jamais au café.* »

Quand il consentait à se faire entendre, il fallait subir toutes les conditions qu'il imposait. Le vicomte de Ségur en fit l'expérience : Garat lui avait promis de venir un soir charmer un petit comité d'une centaine d'amis intimes. Il fut exact, comme il l'était toujours, à une heure près; mais enfin il arriva. Après avoir promené un œil scrutateur sur les différentes parties de l'appartement, pour juger s'il était ou non favorable à la voix, il aperçut dans un enfoncement une draperie qui le choqua beaucoup. « Mon cher vi- » comte, il faut relever cela. — Mais non, Garat, » je vous assure que c'est inutile. — Et moi je

» vous dis que c'est indispensable. — *Je vous de-*
» *mande la permission* de la laisser comme elle est.
» — Ne voulant rien qui écrase mon organe, *je vous*
» *demande la permission* de l'enlever. » En disant ces mots, notre Orphée détache la draperie, et découvre à tous les regards beaucoup de choses qui auraient dû rester cachées. Cet aspect imprévu causa une telle hilarité, que Garat fut long-temps sans pouvoir chanter. Le vicomte de Ségur prit le parti d'en rire, et cet épisode ne fut pas un des moins gais de la soirée.

Un autre jour, on répétait chez madame la princesse de Chimay une messe en musique de Cherubini; tout le monde observait le plus grand silence; le cardinal Maury seul ne pouvait se résoudre à se taire et sa voix de stentor troublait les artistes; c'était à cette époque un personnage si considérable, que personne n'osait lui faire une observation. Garat s'avança vers lui d'un air très-respectueux, et lui dit avec le plus grand sang-froid du monde : « Monseigneur, c'est » une messe. »

Du reste Garat possédait au plus haut degré toutes les qualités essentielles; pendant ses brillantes tournées en Allemagne et en Hollande, il ne négligeait pas l'occasion de rendre service aux malheureux émigrés, et jamais il ne prononçait sans attendrissement le nom de Marie-Antoinette, qui la première devina son avenir et encouragea ses talens avec une générosité vraiment royale.

LE CONVOI D'UN SATIRIQUE.

1807. — Le jour du convoi de Lebrun, qui a fait, comme on sait, quelques odes sublimes, mais qui avait un talent plus remarquable encore dans le genre satirique, un grand nombre d'académiciens avaient voulu lui rendre les derniers devoirs. M. Lacretelle l'aîné fit observer à M. Andrieux que tous ceux qui assistaient à l'enterrement avaient été victimes de la malice du poëte, et qu'ils avaient à lui reprocher quelque épigramme. « Je suis le seul, répondit An- » drieux, qui n'aie jamais eu à me plaindre de lui. — » Vous ne connaissez donc pas l'avant-dernière épi- » gramme qu'il a faite quatre jours avant sa mort? — » Non. — Eh bien! je vais vous la dire. » Et voilà que tout en suivant le corps du défunt, M. Lacretelle dit à son collègue ce distique malin :

Sœur Andrieux, un conte, un conte, entendez-vous;
Si vous ne dormez pas, ma sœur, endormez-nous.

L'auteur des *Etourdis* prit son parti de bonne grâce, et trouva les vers très-jolis; seulement, les mauvais plaisans prétendirent qu'il oublia dans sa poche un discours qu'il devait prononcer sur la tombe de Lebrun. Est-ce une malice, est-ce une vérité? C'est ce que je n'ose décider.

—

HISTOIRE D'UN VERS.

1807. — En sortant d'une représentation des *Templiers*, je félicitais M. Raynouard sur le succès de ce bel ouvrage, et je citais avec éloge un vers qui m'avait particulièrement frappé. « L'histoire de ce vers est » assez singulière, me dit-il; je fus envoyé de Bri- » gnolles (Var) à Paris dans le temps de la Terreur, » pour être traduit au tribunal révolutionnaire; je fis » la route avec beaucoup de braves gens qui devaient » être immolés ainsi que moi; nous étions tous en- » chaînés comme des galériens. Dans un village où » l'on s'arrêtait pour dîner, je repliai ma chaîne, pour » avoir les mouvemens un peu plus libres, et le gen- » darme qui veillait sur les prisonniers m'ayant dit » ironiquement : *Des fers, ça n'est guère commode, » pas vrai?* révolté de cette indigne apostrophe, je » me levai fièrement et j'improvisai ce vers :

S'ils pèsent sur le crime, ils parent la vertu.

» Le gendarme stupéfait ne trouva pas un mot à ré- » pliquer, et, ayant eu depuis l'idée de la pièce des » *Templiers*, je me ressouvins de ce vers qui me pa- » rut en situation, et je l'y plaçai. »

L'ENFANT AU PÈRE-LACHAISE.

1808. — On m'a cité hier un mot bien naturel et

bien joli d'un enfant : il avait toujours entendu dire qu'il existait sur la terre des vices et des vertus, de bons et de mauvais sujets; ayant été conduit par ses parens au Père-Lachaise, et n'ayant vu sur toutes les tombes que des épitaphes d'*épouses fidèles*, de *mères adorables*, de *fils excellens*, etc., il dit à sa mère : « Maman, allons à présent dans l'autre cimetière. »

—

LES MARIONNETTES.

1808. — Picard venait de faire jouer cette comédie en cinq actes, intitulée *les Marionnettes*, dans laquelle il analyse avec tant de finesse le cœur humain, en révélant tous ses mystères, et en dévoilant les intrigues de l'ambition. L'Empereur lui accorda une pension de 6,000 francs après avoir vu la pièce. Elle n'avait pas plu aux courtisans, qui avaient trouvé leurs portraits trop ressemblans, et je dis le soir même à l'auteur, en le félicitant : « Il faut convenir » que voilà un miroir bien payé. » A la même époque, le ministre de l'intérieur, sachant que Picard avait éprouvé des pertes, voulut lui confier la double administration du grand Opéra et des Bouffons; il sentait que c'était pour lui une position lucrative; mais il craignait en même temps d'être assujetti à une responsabilité financière qui s'accordait mal avec ses habitudes et ses goûts. Il hésita long-temps avant de se charger d'un pareil fardeau, et il était aisé

de remarquer que les réflexions auxquelles il se livrait avaient altéré sa joyeuse humeur. C'est à cette occasion qu'il écrivait à un de ses amis ce billet original :

« Tu me demandes pourquoi je ne suis plus gai ; » que veux-tu? J'étais comique, on veut me rendre » bouffon, et cela me rend sérieux. »

—

LES PRIX DÉCENNAUX.

1810. — Napoléon avait imaginé l'institution des prix décennaux pour forcer le public de s'occuper d'autre chose que de ses campagnes. Toutes les ambitions déchaînées amenèrent entre les rivaux des explications vives, des apostrophes indécentes, des épithètes grossières. Des hommes de lettres qui avaient été liés jusqu'à ce moment firent retentir les journaux de leurs plaintes et de leurs invectives ; c'était un spectacle, et la galerie riait aux dépens des acteurs. Napoléon demanda un jour à M. de Bougainville ce qu'il pensait de cette petite guerre, et celui-ci répondit à l'instant : « Sire, autrefois on faisait battre » les bêtes pour amuser les gens d'esprit, et aujour- » d'hui on fait battre les gens d'esprit pour amuser » les bêtes. »

—

LE DOGUE ET LA PIERRE.

1810. — Bernardin de Saint-Pierre ayant été in-

dignement traité par Geoffroy dans le *Journal de l'Empire*, lui avait répondu une lettre très-noble et très-forte, remplie d'excellentes raisons, assaisonnées de sarcasmes et de plaisanteries ; on refusa d'insérer la réponse dans le même journal. L'écrivain, justement blessé de ce déni de justice, demanda une audience au ministre de la police. Celui-ci, après avoir écouté ses plaintes, lui dit qu'il les trouvait fondées, mais que des considérations puissantes s'opposaient à l'insertion de sa lettre. « Puisque je ne puis pas, ré-» pondit l'auteur de *Paul et Virginie*, obtenir satis-» faction des injures d'un cuistre à qui l'on accorde » une protection que ne peut obtenir un honnête » homme, permettez-moi de vous raconter ce qui » m'est arrivé pendant le dernier voyage que j'ai fait » en Russie : je rencontrai, en sortant de Moscou, » un énorme dogue qui aboyait d'une manière ef-» frayante, et qui semblait vouloir s'élancer sur moi. » N'ayant ni armes ni canne, rien enfin qui pût » servir à me défendre, je me baissai pour ramasser » une pierre. Quelle fut ma surprise !... elle était ge-» lée ; je ne pus parvenir à l'arracher de terre, et je » m'écriai avec colère : Je ne ferai certainement pas » un long séjour ici ; il est impossible de rester dans » un pays où l'on lâche les chiens, et où l'on attache » les pierres. »

—

PENSÉES D'UNE FEMME.

1811. — Une dame de mes amies, qui n'a jamais voulu faire imprimer une ligne, et qui a plus d'esprit que la plupart des femmes qui font dix ouvrages par an, a bien voulu écrire sur mon album quelques pensées que je vais livrer au public, pour avoir des droits à la reconnaissance de mes lecteurs.

Ce que doit être un homme.

Il faut qu'un homme soit bon sans faiblesse, ferme sans opiniâtreté, humain sans affectation, courageux sans forfanterie, aimable sans fadeur, insinuant sans bassesse, riche sans fierté, pauvre sans découragement, instruit sans pédantisme, spirituel sans prétention, constant par plaisir et homme d'honneur par habitude.

Ce que doit être une femme.

Les femmes doivent à toutes les vertus des hommes joindre encore celles de leur sexe : l'extrême patience, la douceur sans mollesse, la pudeur sans pruderie, la résignation sans insouciance et l'art de plaire sans coquetterie. La fermeté d'ame leur est aussi doublement nécessaire, parce qu'elles doivent résister à leurs passions et oublier leurs propres douleurs pour soutenir et consoler les hommes dans l'adversité.

De l'Amitié.

Pour ne pas se méprendre à ses véritables traits,

il est nécessaire de la dépeindre. L'amitié doit être franche, désintéressée, courageuse; on doit savoir s'oublier pour son ami, pour ce premier soi-même, et regarder comme un bonheur ce que des ames froides appelleraient des sacrifices. Il faut savoir avertir son ami des défauts qui pourraient lui être nuisibles, et porter la sonde de la franchise dans les replis de son cœur, pour l'aider à se corriger...

Il est encore plus aisé de trouver un ami qui brave l'amour-propre de son ami, et s'expose à lui déplaire pour lui être utile, qu'il n'est facile d'en trouver un assez délicat pour ne pas haïr celui dont la tendresse veut l'éclairer sur lui-même, et peut détruire intérieurement la bonne opinion qu'il s'était formée de son cœur et de son esprit.

De la Politesse.

La politesse est le vernis des cœurs et des esprits; s'ils sont bons, elle les fait ressortir; s'ils sont mauvais, elle leur donne assez de brillant pour qu'on ne s'en aperçoive qu'en y regardant de bien près.

—

LE THÉATRE EN PLEIN VENT.

1811. — Après la naissance du roi de Rome, on donna, dans le parc de Saint-Cloud, une fête tout à la fois magnifique et populaire. C'était au mois de juin; le temps était superbe; les grandes eaux

jouaient ; une affluence prodigieuse se promenait, ou, plutôt, se pressait dans les vastes allées de ce jardin royal. Mille jeux différens avaient été rassemblés pour amuser la foule ; des marchands de toute espèce cherchaient à tenter les promeneurs par l'élégance de leurs étalages ; ils n'avaient pas même pris la peine de couvrir leurs boutiques d'une toile, tant le ciel était pur et le soleil radieux. Des magiciens, des acrobates amusaient les badauds ébahis ; plus loin, des scènes de fantasmagorie épouvantaient les enfans ; les acteurs de l'Opéra-Comique représentaient, en plein air, une pièce de circonstance. On avait déjà joué deux scènes, et madame Duret Saint-Aubin venait de commencer son rondeau, lorsque, sans transition, sans préparation, une pluie, comme de mémoire d'homme il n'en était tombé, inonde les acteurs et les spectateurs. La cantatrice qui en était précisément à ces vers :

Grâce à ce nouveau rejeton,
On est à l'abri de l'orage ;

donna elle-même un démenti à la prophétie lyrique; il lui fut impossible de continuer ; il semblait que toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir ; elle se sauva échevelée, et courut plus de dix minutes en grand costume avant de pouvoir se mettre à l'*abri de l'orage*. Cent mille curieux eurent le même sort ; la parfaite sérénité du ciel avait trompé tout le monde ; ce déluge dura six heures sans interruption. Bien des

gens auraient donné un louis pour se procurer un parapluie; personne n'en avait; les fiacres se louèrent jusqu'à cent francs; c'était un pêle-mêle immense, un sauve qui peut universel, et chacun s'enfuyait, en se disant qu'il fallait se méfier des fêtes de Saint-Cloud et des théâtres en plein vent.

—

UN MYSTIFICATEUR.

1812. — J'ai dîné ces jours derniers avec Musson, célèbre mystificateur; il est vraiment amusant; ce n'est point un farceur, c'est un comique; il a le rare talent de saisir l'esprit du personnage dont il prend le masque. Madame G*** avait promis au prince de *** de lui faire connaître ce joyeux compagnon un jour convenu : au moment de se mettre à table, elle annonça qu'il n'avait pas pu venir, mais qu'elle aurait un homme intéressant, Goffin, ce mineur courageux qui eut la croix d'honneur en 1808 pour avoir sauvé plusieurs de ses camarades. On devine que c'était Musson qui jouait ce personnage. Il arriva en effet avec une énorme croix d'honneur qui pendait jusqu'au bas de son gilet, et, pendant tout le dîner, il parla de houilles, et se servit des mots de sa profession, comme s'il l'eût exercée depuis vingt ans. On lui demanda s'il venait des femmes dans les mines; il répondit qu'il en venait beaucoup et qu'elles paraissaient blanches dans le charbon; enfin il joua si bien

son rôle, que le prince de *** fut convaincu qu'il avait dîné avec Goffin ; il dit à Madame G*** : « Ce » brave homme m'a beaucoup amusé, mais je crois » que Musson me fera encore plus rire. — Eh bien! » répondit madame G***, je vous promets de vous » le faire *revoir*. » C'est ainsi qu'elle lui apprit qu'il l'avait vu.

—

UNE DESTITUTION POUR UN BON MOT.

1812. — M. Coupigny qui a fait quelques romances agréables, qui avait de l'esprit et qui racontait à merveille, occupa long-temps au ministère des cultes une place de chef de division. Comme il était parfaitement avec le ministre, il ne se gênait nullement pour les heures de bureau, et n'arrivait jamais avant midi. M. Bigot de Préameneu ayant succédé à M. Portalis, M. Coupigny continua à n'être pas exact; le nouveau ministre, qui tenait extrêmement à la ponctualité, le pria plusieurs fois de venir à dix heures. Le chef de division, loin de se rendre à cette invitation, trouva fort singulier que M. de Préameneu fût plus difficile que M. Portalis, et ne tint aucun compte de ses observations. Le ministre, choqué de cette résistance, imagina de donner une leçon au récalcitrant. Il entra un matin à onze heures et demie dans le cabinet de M. Coupigny, et résolut d'occuper son fauteuil jusqu'à son arrivée. Le retardataire ne

parut qu'à midi et demi ; du plus loin qu'il l'aperçut, M. de Préameneu lui dit d'un ton goguenard : « Vous » voyez, monsieur, vous voyez..... — Oui, monsei- » gneur, lui répondit M. Coupigny sans se troubler; » je vois... que vous n'êtes pas à votre place. » Le mot était joli, mais le chef de division le paya cher : deux jours après, il fut mis à la retraite.

Ce même Coupigny avait une passion effrénée pour la pêche; il en voulait beaucoup à celui qui avait défini la ligne, *un instrument où il y a une bête à chaque bout.* Quelquefois il restait douze heures de suite armé de cet instrument, guettant inutilement sa proie. Un jour qu'il revenait de la rivière sans avoir été heureux : « Sais-tu pourquoi, lui dit le » poëte latin Lemaire (qui était quelquefois assez » amusant quand il ne criait pas trop), sais-tu pour- » quoi tu n'as pas pris de poissons? — Parbleu! cela » n'est pas difficile à deviner, c'est qu'il n'y en avait » pas. — Non, non, ce n'est pas cela ; c'est que tes » *vers* sont mauvais. »

Il fit la grimace et trouva la plaisanterie détestable.

—

RIVAROL ET M. DE P***.

1812.— Je rencontre souvent le chevalier de P***; c'est un homme avec lequel on est charmé de se trouver; sa conversation est très-substantielle; il a l'esprit fin, légèrement railleur, et va beaucoup dans le

monde ; on le plaisante sans cesse sur le peu de soin qu'il prend de sa personne : c'est lui qui, allant voir Rivarol à Hambourg, lui demanda la permission de jeter son manteau sur son lit. « Je le veux bien, dit » Rivarol, mais où jetterai-je mon lit? »

Le même M. de P*** ne se gênait nullement pour tourner en ridicule l'ambition de certains courtisans de Napoléon. Un d'entre eux, qui n'avait pas pu obtenir une préfecture, disait dans un grand cercle qu'il était entré dans les gardes d'honneur, et qu'il regardait cette preuve de dévouement comme un excellent moyen pour fixer l'attention de l'Empereur. « C'est » très-bien, lui dit M. de P***, vous voilà sûr de » votre fait ; au premier combat que livrera l'armée » française, exposez-vous le plus que vous pourrez, » et vous serez nommé *sous-préfet* sur le champ de » bataille. »

M. de P*** était très-lié avec le ministre de la marine Decrès, et avec M. l'abbé de Pradt, depuis archevêque de Malines. M. Decrès aimait à briller dans la conversation. Un jour il demanda à M. de P*** lequel il trouvait le plus spirituel de M. de Pradt ou de lui : « Monseigneur, lui répondit M. de P***, je » vous dirai cela quand vous ne serez plus ministre. »

—

LES RUSSES A WILNA.

1812. — Au moment de la retraite de Moscou, un

aide-de-camp du maréchal Davoust, nommé Baratinski, fut blessé mortellement par un boulet qui lui emporta la jambe et la cuisse et ne lui laissa que le bassin ; il fut présenté dans cet état aux chirurgiens, qui déclarèrent que l'amputation était impossible, et que rien ne pouvait le sauver. Ce malheureux jeune homme était originaire russe, et le maréchal, réfléchissant que le laisser au moment où l'ennemi s'avançait, c'était aggraver encore son état, résolut de le faire emporter; il ordonna au capitaine d'une compagnie d'infanterie de veiller sur lui ; il dispensa cette compagnie de toute espèce de service et lui recommanda seulement le dépôt qu'il lui confiait; ses ordres furent exécutés; les soldats portaient alternativement le blessé, et quand il fallait faire le coup de fusil, ils le déposaient un moment et le reprenaient ensuite : cependant l'excessive rigueur du froid fit succomber le premier jour quatre soldats de la compagnie; le lendemain il en mourut trois; les jours suivans virent tomber de nouvelles victimes ; enfin il ne restait plus que deux hommes le jour où le malheureux aide-de-camp arriva à Wilna : il fut déposé chez un juif qui fit rafraîchir les porteurs ; l'un d'eux mourut après avoir bu un verre d'eau-de-vie ; le survivant dit au blessé que son devoir était de rester avec lui pour exécuter les ordres de son maréchal, mais le malade lui répondit noblement qu'il avait déjà assez de remerciemens à lui faire de son dévouement,

qu'il ne voulait pas lui en demander une nouvelle preuve; il lui donna alors sa montre, un peu d'argent, et ils se séparèrent. Les Russes arrivèrent bientôt à Wilna; le juif crut alors pouvoir se débarrasser d'un hôte incommode, et le fit jeter rudement d'une fenêtre du rez-de-chaussée dans la rue : un lieutenant de cosaques qui passait en ce moment se fit raconter ce qui était arrivé; indigné d'un pareil trait de cruauté, il monta chez le juif et, après avoir fait constater l'identité, il lui brûla la cervelle. On prodigua les soins les plus assidus à l'infortuné Baratinski. Je ne sais ce qu'il est devenu, mais en 1827 il vivait encore et il était alors maître de poste en Pologne.

—

CONSPIRATION MALLET.

1812. — Ce n'était pas un complot vulgaire; il y avait de l'originalité dans la conception, et, avec de l'ensemble, il n'aurait pas échoué. Le 23 octobre, M. Wilhemsens, chef de division à la préfecture, convaincu que Napoléon était mort, va trouver M. Frochot à sa campagne, le rencontre sur la route, et lui dit en latin : *Fuit imperator*. M. Frochot se laisse persuader, et convoque le corps municipal. J'étais obligé de me rendre ce jour-là au ministère de la police pour réclamer une pièce à laquelle on demandait des changemens. Le chef du bureau dra-

matique me dit : « Tenez, voulez-vous voir un con-
» spirateur? » En disant cela, il me fait descendre quelques marches, et me montre du doigt une cave au bois, dans laquelle on avait renfermé provisoirement le général *Lahorie*. « Son règne n'a pas été
» long, me dit mon cicerone ; il est arrivé au minis-
» tère à huit heures du matin ; il a envoyé sur-le-
» champ le duc de Rovigo à la Force ; puis, son pre-
» mier soin a été de demander un tailleur, et de se
» faire prendre mesure d'un habit brodé. Deux heures
» après, son rêve était fini ; le ministre incarcéré était
» revenu ici, et son successeur improvisé était dans
» une cave. On n'a jamais vu de complot plus rapide-
» ment conçu, plus hardiment exécuté, et plus
» promptement terminé. On n'en parlait pas encore à
» six heures du matin, et à midi on n'en parlera
» plus. »

Mallet, chef de la conspiration, montra un grand courage. Il dit en mourant à l'officier qui commandait le feu : « Je suis criminel, parce que le coup
» a manqué ; s'il eût réussi, j'aurais pour complices la
» France, l'Europe, et vous-même. »

—

RÉPONSE DU PAPE.

1813. — Un des griefs de Napoléon contre le pape Pie VII, c'est qu'il avait refusé de sacrer roi de Naples son frère Joseph. Le ministre de France

présenta cette demande sous toutes les formes; tantôt par des insinuations, tantôt d'une manière directe, tantôt avec des instances polies, tantôt avec des menaces terribles; rien ne put ébranler la détermination du pape. Sa dernière réponse fut celle-ci :

« Il me serait impossible de reconnaître le prince » Joseph comme roi de Naples; Ferdinand de Bour- » bon, souverain légitime de ce pays, est plein de vie; » nous n'avons pas connaissance qu'il ait fait cession » de ses Etats, et même nous sommes pleinement as- » suré des prétentions qu'il y conserve; nous ne pour- » rions donc sans crime lui substituer un autre sou- » verain. »

—

TROP TÔT ET TROP TARD.

1813. — Un préfet mandé à Paris pour rendre compte de sa conduite, après avoir eu une très-longue audience de M. de Montalivet, qui le reçut fort mal, se souvint qu'il était invité à dîner chez l'archichancelier; il remonte en voiture, et, plongé dans ses réflexions qui lui peignaient l'avenir sous l'aspect le plus sombre, il ne s'aperçoit pas que son cocher se trompe de porte et le conduit chez Madame mère : il entre, on l'introduit, et comme il était encore de bonne heure, il ne trouve personne dans le salon, et reste seul un quart-d'heure. Madame de ***, attachée au service de la princesse, arrive; ne la connaissant pas, il croit qu'elle est invitée comme lui; il lie con-

versation avec elle, et rien ne le met sur la voie de sa méprise; enfin, n'y tenant plus, il regarde à sa montre et dit : « Je craignais d'arriver un des derniers; il » paraît qu'on ne dîne pas encore, et j'en suis fâché, » car j'ai *une faim de loup.* » La comparaison fit sourire la dame, et le préfet malencontreux poursuivit : « Peut-être que Son Altesse est encore au conseil. — » Comment, au conseil! s'écria madame de ***. Où » croyez-vous donc être? — Chez l'archichancelier. » — Vous vous trompez, vous êtes chez Madame. — » Chez Madame! c'est une erreur, l'archichancelier » n'est pas marié. — Vous ne me comprenez pas, » monsieur, vous êtes chez Madame, mère de l'Empe- » reur.—La mère de l'Empereur! la mère de l'Empe- » reur! répète ou plutôt balbutie le préfet déconcerté; » je vous demande pardon, je vous demande pardon, » j'ai l'honneur de vous saluer. » Il sort et, pour comble de misère, il s'embarrasse le pied dans une chaise et se laisse tomber. Il se relève tout honteux, gronde son cocher, et, en entrant chez l'archichancelier, se confond en excuses, car il était six heures et demie; on venait de mettre sur table le second service. Le prince Cambacérès lui fait d'abord un accueil très-sévère; pour l'égayer un peu, le retardataire lui raconte sa triste aventure : on lui pardonne en se moquant de lui, et l'infortuné préfet se promet bien désormais de ne plus se tromper de dîner, et de n'arriver ni *trop tôt ni trop tard.*

DÉSAUGIERS CHEZ UN MINISTRE.

1814. — Désaugiers m'a bien souvent raconté qu'il avait été invité à dîner chez un ministre de l'Empereur le 28 mars, trois jours avant l'entrée des alliés à Paris; tout annonçait déjà *le commencement de la fin*. Au dessert, on désira l'entendre; il entonna sa fameuse chanson : *Il faut rire, rire et toujours rire*. Au troisième couplet, M. de Guerchy, maréchal-des-logis, vint parler d'un air consterné à l'oreille du ministre. Celui-ci, voulant affecter un air tranquille, pria le chansonnier de continuer *Il faut rire*. Quelques minutes après, M. Pasquier arrive, et fait à son tour les communications les plus inquiétantes. On presse vivement Désaugiers de ne pas interrompre ses couplets, et c'est ainsi que de nouvelle en nouvelle, il termine cette chanson, dont le refrain, *Il faut rire*, formait un si grand contraste avec la situation de tous les convives.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

LA RESTAURATION.

PALERME, MARSEILLE, PARIS ET LONDRES.

1814. — Vers la fin d'avril 1814, M. le duc d'Orléans se promenait à Palerme sur le port, lorsqu'il aperçut une frégate qui entrait en rade avec le pavillon blanc; il s'empressa de monter à bord et causa avec le capitaine qui lui remit des journaux de fraîche date; il y lut les grands événemens qui venaient de se passer en France et courut donner au vieux roi Ferdinand ces nouvelles qui lui causèrent la joie la plus vive. En peu de jours, tout fut prêt pour le départ du duc d'Orléans; il arriva à Marseille, loua un habit d'officier-général, prit une cocarde blanche et passa en revue le lendemain la garde nationale. Aussitôt après, il annonça qu'il partait pour Paris, mais ce n'était pas son intention; quoiqu'il eût reçu en Angleterre le pardon de Louis XVIII, il voulut lui écrire avant de se rendre

auprès de lui; ce fut de Melun qu'il lui adressa une lettre remplie de sentimens respectueux et dévoués. La réponse fut très-favorable, et le duc d'Orléans arriva à Paris le jour même où le *Moniteur* contenait l'ordonnance de restitution de tous ses biens non vendus. Il donna aussitôt des ordres pour qu'on lui arrangeât un petit appartement au Palais-Royal; en attendant qu'il fût prêt, il partit pour Londres, ce qui surprit tout le monde : ce voyage avait pour but apparent une visite de politesse au roi d'Angleterre, mais pour but réel d'obtenir la déchéance de Murat comme roi de Naples. Il revint quinze jours après sans avoir réussi. « J'aurais vivement désiré, lui dit » George IV, déposséder Murat, mais cela n'est pas » possible; il n'y a pas même de prétexte : vous sen- » tez que j'aimerais bien mieux voir régner à Naples » Ferdinand que le beau-frère de Napoléon, cepen- » dant je ne puis réellement ôter à Murat sa cou- » ronne; il a fait tout ce que nous avons voulu et a » résisté aux ordres de son empereur, qui l'aurait fait » fusiller s'il l'avait pris; ainsi ce serait violer à la fois » et les traités et les convenances, que de reconnaî- » tre par une déchéance la conduite parfaite qu'il a » tenue envers la coalition. Nous devons lui savoir » gré de ses procédés; il continuera donc à régner à » Naples, et votre beau-père en Sicile. »

M. le duc d'Orléans fut très-mécontent du résultat de sa négociation; il s'occupa activement du recou-

vrement de ses biens, et, quand arriva le 20 mars, il se mit dans l'opposition.

—

LETTRE COMIQUE.

Au commencement de la Restauration, Louis XVIII visitait, dans ses promenades, les villages des environs de Paris ; le maire d'un des plus jolis hameaux de la vallée de Montmorency, regrettant beaucoup de n'avoir pas encore vu le roi, et attribuant cette contrariété à la position topographique de *son endroit,* situé sur un des points les plus élevés de la vallée, prit le parti d'écrire à Louis XVIII pour le supplier de ne pas priver de sa présence ses fidèles sujets. Voici la lettre textuellement copiée sur l'original :

« Sire,

« Nous savons que Votre Majesté procure souvent » aux populations qui avoisinent la capitale le bon- » heur de la voir. Notre petite commune est tout au » plus à quatre lieues de Paris, et cependant nous » n'avons pas encore pu contempler les traits chéris » du meilleur des rois. On a peut-être dit à Votre » Majesté qu'il est difficile d'arriver chez nous? On » vous trompe, Sire : les ânes montent avec la plus » grande facilité. D'après cela, nous espérons vous » voir bientôt, et, dans cette attente, j'ai l'honneur » d'être, etc., etc. »

Louis XVIII rit aux éclats en lisant cette lettre. Il voulut voir l'excellent maire qui l'avait écrite. Il ne tarda pas à combler ses vœux, et gravit, sans le secours des ânes, la montagne à pic, habitée par des sujets fidèles et par un administrateur plus dévoué que spirituel.

—

LES DEUX FILS DE RÉGICIDE.

1815. — Le général Beauvais, principal rédacteur de l'ouvrage intitulé : *Victoires et Conquêtes*, homme de talent et d'esprit, avait reçu du roi la croix de Saint-Louis en 1814, et, quoique fils d'un conventionnel qui avait voté la mort de Louis XVI, il voulut aller au service funèbre célébré à Saint-Denis le 21 janvier 1815, en mémoire du roi martyr. Un de ses amis lui fit observer qu'il avait tort de s'y rendre, qu'il serait dans une fausse position, et comme le général Beauvais insistait pour y aller, son ami lui dit : « Mais enfin, quand tu seras dans l'église, où te mettras-tu ? — Moi, je ne serai pas embarrassé, répondit le général ; je me mettrai dans le banc du duc d'Orléans. »

SIXIÈME ÉPOQUE.

LES CENT-JOURS.

LES VOLONTAIRES ROYAUX ET LES FÉDÉRÉS.

1815. — Au moment où l'on apprit que Napoléon avait débarqué à Cannes, il y eût à Paris un mouvement royaliste très-prononcé; des volontaires se présentèrent en foule pour marcher contre lui; mais comme beaucoup d'entre eux n'étaient pas assez riches pour subvenir aux frais d'équipement, il y eut de nombreuses offrandes destinées à cette œuvre patriotique. Un maître des requêtes, qui jouissait d'une grande aisance, envoya mille francs à M. le chancelier d'Ambray; ce don était accompagné d'une lettre brûlante de sentimens monarchiques. Les événemens marchaient si vite, que le chancelier, dont le temps était absorbé par des travaux d'urgence, ne trouva pas l'occasion d'employer la somme dont il était dépositaire. Quelques jours après le 20 mars, il chargea M. le vicomte Emmanuel d'Ambray, son fils, de se

rendre chez le maître des requêtes, et de lui remettre ses mille francs. La mission fut remplie; le donataire reprit son offrande, en témoignant le plus vif regret de ce que la force des choses s'opposait à l'accomplissement de sa pensée. Quelle fut la surprise du chancelier, lorsqu'un mois après, il trouva le même nom inscrit sur une liste nouvelle pour l'équipement d'un corps franc! Le *fidèle* maître des requêtes avait eu seulement l'attention de donner douze cents francs au lieu de mille francs, comme pour prouver qu'il aimait un peu mieux les fédérés que les volontaires royaux, et Napoléon, que les Bourbons!...

—

BENJAMIN CONSTANT ET MADAME DE STAEL.

1815. — Le 18 mars, Benjamin Constant fit insérer dans le *Journal des Débats* un article aussi remarquable par la force de la logique que par la pureté des principes et du style. Personne n'a oublié cette phrase : « *Irai-je, vil transfuge, me traîner d'un pou-* » *voir à l'autre?* etc., etc., etc. » Madame de Staël, qui était alors à Coppet, effrayée de la situation qu'avait si noblement choisie un de ses plus anciens amis, et persuadée que Napoléon ferait tomber sur lui tout le poids de sa colère, chargea une personne recommandable de se rendre à Paris en chaise de poste, et d'aller, en arrivant, chez Benjamin Constant pour le prévenir qu'il pouvait partir à l'instant

même, et que cinq cents louis étaient mis à sa disposition. Le négociant chargé de cette importante mission la remplit avec tout le zèle de la véritable amitié. Il était onze heures du matin quand il arriva à la barrière ; il se fit conduire chez le courageux député de la Seine ; il craignait qu'on ne l'eût mis en prison ; sa joie fut grande, quand le concierge lui dit : « Il est » chez lui. » Il monte rapidement, il sonne, et un grand laquais vient lui apprendre que monsieur ne reçoit pas. « Dites-lui que je viens de Coppet. — Vous » n'entreriez pas quand vous viendriez du château. » — Je crois bien ; mais je vous prie de m'annoncer : » il s'agit d'une affaire importante. — Je ne vous an- » noncerai pas, Monsieur est à sa toilette. — A sa » toilette ! dit en lui-même le négociant, peut-être » qu'il se déguise pour échapper à la police ; j'arrive à » temps. — Puisque vous ne voulez pas m'annoncer, » je vais l'attendre. — Attendez si vous voulez. » Un quart-d'heure après, Benjamin Constant arrive en grande tenue, habit brodé, boucles d'or, etc., etc. Le voyageur n'en croyait pas ses yeux. « Je vous ap- » porte, dit-il, une lettre de madame de Staël. — » Donnez ; je la lirai plus tard. — Elle craignait que » votre superbe article du 18 mars ne vous eût coûté » la liberté. — Non, *l'Empereur s'est fort bien con-* » *duit ; il m'a nommé conseiller-d'État, et je vais aux* » *Tuileries pour l'acte additionnel. Dites, je vous* » *prie, à madame de Staël que je lui expliquerai tout*

» *cela.* » En prononçant ces derniers mots, Benjamin Constant s'échappe, et prend congé du négociant, qui remonte dans sa chaise de poste, et reprend la route de Coppet pour calmer les craintes de madame de Staël et lui rapporter des fonds qu'elle pourra garder pour un meilleur usage.

—

LA QUOTIDIENNE ET LE DUC D'OTRANTE.

1815. — Pendant les Cent-Jours, la santé de M. Michaud ne lui ayant pas permis de quitter Bourg-en-Bresse, où il se trouvait, je devins rédacteur en chef de *la Quotidienne*. M. de Rippert, propriétaire de ce journal, ayant reçu une lettre du duc d'Otrante qui l'invitait à se rendre à l'instant chez lui, il me demanda si je voulais le remplacer ; j'acceptai : à peine étais-je dans le cabinet du ministre, qu'il me pria de prendre communication d'un article qu'il voulait faire insérer dans *la Quotidienne*. C'était une série d'accusations contre les princes de la maison de Bourbon, et particulièrement contre monseigneur le duc de Berry ; je répondis que jamais notre journal ne changerait son drapeau contre celui qu'on nous proposait. « *Je ne vous demande pas*, répondit le » duc d'Otrante, *de prendre tout-à-coup une grosse* » *cocarde tricolore, mais vous pouvez mettre*, me » disait-il en me montrant son petit doigt, *aujour-* » *d'hui un peu de bleu, demain un peu de rouge,*

» *et vous finirez par être comme tout le monde.*

» — Cela ne se peut pas, répliquai-je, nous vou-
» lons rester ce que nous sommes, et l'article ne pa-
» raîtra pas.

» — Prenez garde alors que le journal ne soit sup-
» primé.

» — Vous en êtes le maître, vous avez la force en
» main ; mais rien ne peut nous obliger de consentir
» à une lâcheté.

» — Ainsi vous êtes décidé à ne pas insérer l'ar-
» ticle?

» —Très-décidé.

» — Ce que vous faites là est d'une mauvaise tête.

» — Ce n'est pas sa tête que l'on consulte en pa-
» reil cas, c'est son cœur, et le mien n'hésite pas.

» — Vous pouvez annoncer au propriétaire qu'à
» compter de demain *la Quotidienne* ne paraîtra
» plus.

» — Je le lui dirai, mais son parti est pris. Nous
» attendrons. »

M. de Rippert, auquel je vins raconter cette scène, me remercia de n'avoir pas cédé. Le journal fut en effet suspendu pendant quelques jours, mais il ne fut pas déshonoré comme il l'eût été par l'insertion d'un article qui aurait été pour nous un parjure.

—

LETTRE GRAVE A PROPOS D'UNE CHANSON.

1815. — Les royalistes ne couraient pas, dans les Cent-Jours, danger de la vie; mais ils étaient exposés à mille tracasseries et à l'ennui continuel d'un espionnage infatigable. Du 21 mars au 6 juillet, j'ai eu constamment un homme attaché à mes pas : ce n'était jamais le même; mais je ne pouvais pas m'y tromper : quand je m'arrêtais il s'arrêtait, il suivait tous mes mouvemens, il était pour ainsi dire l'ombre de mon corps; quelquefois aussi des agens de police entraient dans mon cabinet, sous le prétexte de voir un appartement à louer : j'ai surtout éprouvé ce désagrément au moment où l'on a répandu dans tout Paris les couplets : *Rendez-nous notre père de Gand.* Un certain *Méhée*, rédacteur en chef d'un mauvais journal, me les ayant attribués, la police m'honora d'une surveillance plus active encore, et je fus obligé d'envoyer aux journaux la lettre suivante; je la reproduis parce qu'elle a été insérée dans quelques recueils avec des falsifications. Je ferai observer que cette lettre a été imprimée le jour où le canon des Invalides annonçait aux Parisiens la victoire de Charleroy, et où l'on pouvait croire que la cause de Napoléon triompherait.

Paris, 16 juin 1815.

« Monsieur le Rédacteur,

» Un homme qui veut bien me recommander pé-

» riodiquement à l'estime publique par ses injures m'a » fait l'honneur de me dénoncer dans le *Patriote de* » 1789 comme auteur d'une chanson dont le refrain » est, dit-il : *Rendez-nous notre père de Gand.* J'a- » vais le projet de ne point répondre ; mais comme j'ai » reçu un grand nombre de lettres anonymes plus ou » moins polies, et certaines visites que je ne veux » pas qualifier, je déclare que cette chanson n'est pas » de moi ; si j'avais eu à traiter une question d'une » telle importance, ce n'est pas par un calembourg » que j'aurais exprimé mon opinion sur un prince » aussi respectable par ses vertus que par ses mal- » heurs.

» Alissan de Chazet. »

SEPTIÈME ÉPOQUE.

LA SECONDE RESTAURATION.

LE MUSÉUM DÉPOUILLÉ.

1815. — Lord Wellington, généralissime des armées coalisées, a demandé que le Muséum restituât des objets que nous avions pris à Rome par droit de conquête. C'est à cette occasion qu'un malin, devant lequel on nommait Canova ambassadeur du pape, s'écria: « Ambassadeur! Dites plutôt emballeur. » Ce n'est certes pas moi, qui, en ma qualité de Français, chercherai à excuser cette spoliation; mais, obligé comme historien, d'enregistrer les faits, je dirai que ces enlèvemens ne sont que de faibles représailles de ce que le Directoire, qui était censé représenter la nation française en 1798, s'est permis dans la capitale du monde chrétien. Un artiste anglais, M. Duppa, témoin de l'invasion de l'armée républicaine et des exactions commises par ses chefs, les a décrites sans

emphase et sans amertume, et a joint, à son Recueil, des pièces justificatives (1). Un court extrait donnera l'idée de ces actes oppressifs et tyranniques.

Aussitôt que les Français eurent pris possession des portes de Rome, ils mirent les scellés sur tous les objets qu'ils se proposaient de confisquer. Le palais Quirinal fut inventorié; tous les effets quelconques qu'il renfermait devinrent la propriété d'une compagnie de courtiers qui suivaient l'armée, et auxquels on permit de choisir et d'acheter ce qu'ils préféraient; le reste fut abandonné aux juifs.

Le Vatican fut réduit à une nudité complète. Tout ce qu'il fut possible d'enlever, depuis les ustensiles de cuisine jusqu'aux décorations les plus riches, disparut, et, pour être sûr qu'on n'oubliait rien, on brisa les cloisons et les parquets des appartemens, afin de découvrir les portes secrètes, et d'emporter tout ce qu'on pouvait soupçonner d'être caché. Les palais de Monte-Cavallo, de Terracine, de Castel-Gandolfo furent traités de la même manière.

Les habits sacerdotaux de la chapelle Sixtine et des autres chapelles pontificales furent brûlés, pour en extraire les broderies d'or et d'argent. La confiscation

---

(1) *Journal of the remarkable occurrences that took place in Rome, upon the subversion of the ecclesiastical government in* 1798.

des monastères suivit celle du mobilier des églises. Toutes les propriétés du pape, jusqu'à sa cassette privée, jusqu'au diamant qu'il portait à son doigt, ses médailles, ses pierres précieuses, livres, manuscrits, collections de tous genres, furent saisis, vendus ou exportés.

La villa Albani devint le plus horrible monument du vandalisme révolutionnaire : statues, bustes, colonnes, pièces de cheminées, marbres, ornemens, furent arrachés de leurs supports, envoyés à Paris ou vendus à vil prix. Jamais la rage de la destruction, jamais le délire de la méchanceté, jamais la bassesse de l'avarice ne se signalèrent à un pareil degré.

La rapacité des spoliateurs s'étendit bientôt sur les trésors des ateliers, de même que sur ceux des princes, des églises et des bourgeois. Les ouvrages d'art, achevés, qui avaient coûté aux artistes plusieurs années de travail, furent saisis comme les *propriétés de la victoire.* Ce n'était pas l'Anglais, l'Allemand, le Romain, le Napolitain, auxquels ces morceaux étaient destinés, que l'on dépouillait ; c'était le peintre, le sculpteur, l'architecte, qui, n'ayant point reçu le prix de son temps, se trouvait, par cette confiscation, dans l'impuissance de le réclamer.

Lorsque l'argent, l'or, les bijoux, la vaisselle furent engloutis, on s'en prit au cuivre. On fit un appel aux cuisines des particuliers, et on mêla les us-

tensiles qu'on y trouva au bronze des statues abattues et brisées.

Toutes ces pirateries furent couronnées par un acte de férocité raffinée; Pie VI impotent, invalide, octogénaire, fut jeté dans une litière escortée de soldats, conduit à Parme, et présenté captif au beau-frère de Sa Majesté catholique. De Parme, il fut conduit à Briançon, forteresse du Dauphiné, enterrée dans les Hautes-Alpes, au milieu de neiges presque éternelles. Jamais traitement ne mérita mieux le nom d'assassinat. Il y aurait eu moins d'inhumanité à livrer la tête blanchie de Pie VI au fer d'un bourreau, qu'à l'abreuver d'affronts et de douleurs, qu'à le traîner de son palais ravagé, dans la captivité, sur une terre étrangère, qu'à promener son agonie de prison en prison, en lui laissant la vie, pour en éprouver toutes les souffrances.

Si l'on met dans la même balance le tableau de ces atrocités inouies, de ces rapines déshonorantes et la reprise de quelques-unes des statues dont nous avions dépouillé l'Etat-Romain, on verra que nous n'avons pas le droit de nous plaindre, et qu'on ne pourrait, sans la plus folle exagération, comparer une égratignure à un meurtre.

—

DERNIERS MOMENS DU MARÉCHAL NEY.

1815. — Aussitôt que la Chambre des pairs eut

prononcé la sentence fatale, madame la maréchale demanda à voir son mari. En entrant chez lui, elle se jeta dans ses bras, et pleura long-temps sans pouvoir parler. « Tes larmes me font mal, lui dit le maréchal; » laisse-moi mes forces et mon courage. » Ranimée par ses prières, cette femme infortunée fut un moment plus tranquille ; et, comme si l'espoir venait de rentrer dans son ame, on la vit sourire. C'était un sourire de mort ; et au mot d'*adieu*, prononcé par le prisonnier, elle tomba, sans crispations, sans attaques de nerfs, mais immobile et froide comme la statue de Niobé. Ses membres étaient raidis, ses yeux éteints, ses dents serrées ; elle n'était ni vivante, ni morte. On la transporta dans sa voiture; une de ses amies y monta pour rester près d'elle et la soigner. Le maréchal écrivit un mot au curé de Saint-Sulpice ; il lui mandait qu'il regrettait de le déranger à une heure indue, mais qu'il était pressé par le temps, et qu'il espérait bien qu'il ne lui refuserait pas ce dernier service. Il était onze heures du soir quand le curé arriva ; il resta long-temps avec le condamné, et on remarqua qu'après cette conférence le prêtre pleurait beaucoup. En le reconduisant, le maréchal demanda six bouteilles de vin de Bordeaux et six de Madère. Le curé eut un léger mouvement de surprise. On les apporta. Il fit remplir trois verres, deux pour les huissiers de la Chambre et un pour lui ; ils burent à sa santé (quel mot dans un pareil moment !), et le

maréchal, effleurant à peine le verre du bord des lèvres, leur répondit : « A votre souvenir ! » Il fit porter les onze autres bouteilles dans la salle voisine aux personnes qui le gardaient. C'étaient des fonctionnaires de toutes les classes de la société, qui, revêtus de l'uniforme de la garde royale, n'avaient pas quitté l'accusé depuis le commencement du procès. La nuit fut calme ; le maréchal se jeta tout habillé sur son lit, et ne dormit pas un seul instant. Au point du jour, on avertit le condamné qu'un fiacre venait d'arriver ; il descendit, et trouva le curé au bas de l'escalier. Il causa une minute avec lui, et s'achemina vers la voiture ; c'est alors qu'il se passa une scène dont aucun journal n'a parlé, et qui n'en mérite pas moins l'épithète d'historique. La portière était ouverte ; le curé voulait faire les honneurs au maréchal, celui-ci lui répondit : « Je vous en prie, monsieur le curé (et il ajouta avec résignation) ; je serai là-haut avant vous. » Le cocher pencha la tête un peu de côté, et, après avoir reconnu le maréchal, tomba violemment en bas de son siége. On le crut mort (1). On lui prodigua les secours dont il avait besoin, sans pouvoir le faire revenir, et l'on conduisit les chevaux par la bride. Ar-

(1) On sut que c'était un ancien militaire qui avait servi sous les ordres du maréchal. Il languit pendant trois mois et mourut dans de cruelles angoisses ; sa veuve existe encore.

rivé au lieu de l'exécution, le maréchal trouva cinquante fantassins formant deux haies ; il descendit de voiture, embrassa le curé, lui serra la main, marcha rapidement pendant une soixantaine de pas ; puis, se retournant avec vivacité, présenta sa poitrine aux soldats rangés sur une seule ligne, et leur dit avec force : « Mes amis, ne me manquez pas. » Il tomba criblé de balles, et s'endormit dans l'éternité.

LE GÉNÉRAL CAMBRONNE.

1815. — Le général Cambronne, qui était venu de l'île d'Elbe avec Napoléon, reconnut quelques années plus tard le gouvernement de Louis XVIII, et prêta serment de fidélité aux Bourbons comme chevalier de Saint-Louis. Sachant qu'un de mes amis était le sien, je lui demandai s'il croyait que l'on pût compter sur sa parole. Cette question était bien permise après tant de déceptions et de mécomptes. « Cambronne ! me répondit M. Idlinger (c'était le » nom de mon ami); il n'existe pas sur la terre d'homme » aussi loyal et aussi fidèle à ses promesses. Je vais » vous raconter un trait qui vous donnera une idée de » sa mémoire en ce genre.

» J'étais, en 1793 (c'est mon ami qui parle), officier » dans un régiment en garnison à Nantes, et Cam- » bronne servait sous mes ordres. Il était fort sujet à » s'enivrer, et, de plus, d'un caractère très-violent. Un

» jour qu'il était resté trop long-temps à table, il avait
» frappé un de ses supérieurs de manière à lui faire
» grand mal, en lui annonçant qu'il recommence-
» rait à la première occasion. Il fut traduit sur-le-
» champ devant un conseil de guerre, et, comme les
» lois militaires sont précises, il fut condamné à mort.
» Je regrettais vivement la perte de ce brave; car, dès
» cette époque, j'avais deviné que sous une enveloppe
» un peu rude il cachait des qualités précieuses.
» Quand l'arrêt fut prononcé, je trouvai moyen de
» faire suspendre l'exécution pendant quelques jours,
» et je profitai de ce délai pour intéresser en faveur
» de Cambronne le représentant du peuple, alors en
» mission. Mes recommandations ne furent pas vai-
» nes : le conventionnel me répondit que du moment
» où il n'y avait pas dans tout cela de crime politique,
» le condamné pourrait obtenir sa grâce, s'il promettait
» d'être plus sobre. Je fis alors venir Cambronne, et
» je lui dis que, s'il s'amendait, je pourrais faire com-
» muer sa peine. — Je ne le mérite pas, mon colonel,
» me dit-il du ton le plus solennel ; ce que j'ai fait est
» abominable ; on m'a condamné à mort, il n'y a rien
» de plus juste, et il faut que je meure. — Je te répète
» que tu ne mourras pas, et que tu auras ta grâce, si
» tu me jures de ne plus te griser. — Comment vou-
» lez-vous que je vous jure cela, si je continue à boire?
» J'aime bien mieux me brouiller tout-à-fait avec le
» vin. — Te sens-tu capable d'une si grande résolu-

» tion? — Oui, puisque vous êtes capable d'un si » beau trait! —La chose fut ainsi convenue; il eut sa » grâce pleine et entière. L'année suivante, je quittai » le service, et je perdis de vue Cambronne et son » serment. Vingt-deux ans après, au mois d'avril » 1815, ayant lu dans les journaux que cet intrépide » général avait accompagné Napoléon depuis Cannes » jusqu'à Paris, je l'invitai à dîner. Il accepta avec » empressement. Après le potage, je lui proposai un » verre de vin de Bordeaux qui avait vingt ans de » bouteille. — Ah! mon commandant (il continuait à » me donner ce nom par amitié), ce n'est pas bien » ce que vous faites là. — Comment, ce n'est pas » bien! Si j'en avais de meilleur, je vous l'offrirais. » — Du vin à moi! Vous ne vous rappelez donc pas » ce que je vous ai promis? — Non, en vérité! Et » alors il me rappela l'engagement qu'il avait pris à » Nantes en 1793. Depuis ce jour, ajouta-t-il, je n'ai » pas bu une goutte de vin; c'était bien la moindre » chose que je pouvais faire pour un brave homme » qui m'avait sauvé la vie. Si je n'avais pas tenu mon » serment, j'aurais cru avoir quelque chose à vous.

» Je vous laisse à juger, me dit mon ami, si celui » qui a eu assez d'empire sur lui-même pour tenir » une promesse de ce genre, sera fidèle à son ser- » ment de chevalier de Saint-Louis, le plus terrible » et le plus sacré de tous. »

LE CYNISME.

1819. — Un homme d'une très-grande naissance, qui avait depuis long-temps déshonoré son nom, parcourait la rue Saint-Honoré dans un cabriolet de place, et brûlait le pavé. En passant auprès de M. de ***, qui avait un gilet et un pantalon blancs, il le couvre de boue des pieds à la tête, et descend aussitôt de voiture pour lui témoigner ses regrets : « Que je suis fâché, lui dit-il, de vous voir en cet » état! Au moment où vous y pensiez le moins, vous » voilà *chevalier de l'ordre de la Fange.* » Puis, regardant de tous côtés comme quelqu'un qui craint d'être vu, il ajouta : « Je me sauve bien vite, car si » l'on vous apercevait avec moi, on dirait que vous » *avez été décoré des mains du grand-maître.* » C'est celui auquel ont été adressées ces inconcevables paroles qui me les a répétées, et je les imprime sans y changer un mot.

—

MARMONTEL ET LOUIS XVIII.

1820. — Ayant appris qu'un fils de Marmontel, qui n'était pas riche, avait un fils en bas âge, j'allai trouver M. Siméon, ministre de l'intérieur, et je lui demandai s'il ne jugerait pas convenable de donner une bourse au petit-fils du célèbre académicien ; il me répondit « qu'il en serait d'autant plus charmé, qu'il avait

» été collègue de Marmontel au conseil des Anciens. » Cependant, me dit-il, pour triompher plus sûre- » ment des obstacles, faites présenter une demande » directement au roi. » Je la rédigeai dans un des bureaux du ministère, je la portai à mon ami Mennechet, secrétaire de la Chambre, toujours disposé à rendre service; et le lendemain la chose fut faite, car Louis XVIII avait mis sur la pétition : « A placer sur-le-champ, » et, au-dessous, ces mots latins : *Bis dat qui citò dat.*

—

NOBLE REFUS.

1820.—Le célèbre Dupuytren, appelé près du duc de Berry dans la nuit du 13 février, lui prodigua les soins les plus actifs, et conserva toute sa vie le souvenir du courage héroïque dont ce noble martyr fit preuve à son heure suprême. Un mois après cette horrible catastrophe, S. A. R. Monsieur, qui avait déjà dit à l'habile praticien combien il avait été touché de son dévouement, voulut lui donner des preuves de sa reconnaissance. Il lui envoya un officier de sa maison chargé de lui remettre le portrait de son fils, admirablement peint sur une boîte enrichie de diamans, qui contenait six billets de banque de mille francs chacun..... Dupuytren, en recevant ce beau présent, s'écria : « Ah! comme il ressemble... Oh! oui, c'est » bien lui! Que Monsieur est bon d'avoir pensé à

» me donner ce souvenir ! C'était ce qui pouvait avoir » le plus de prix pour moi. Mais pourquoi ces dia- » mans ? Pourquoi cet argent ? Cela gâte tout. Repre- » nez ces billets, je vous prie, et laissez-moi aussi » vous rendre les brillans ; je ne veux que l'image du » prince... » L'envoyé de MONSIEUR fut obligé d'entrer en arrangement avec Dupuytren. Celui-ci ne consentit à garder le portrait avec son entourage que sous la condition expresse que l'on reprendrait les six mille francs. On aime à voir le talent et la science accompagnés d'un si noble caractère.

—

LES PÉRIPÉTIES.

1821. — M. L***, maire d'un des plus jolis villages des environs de Paris, a éprouvé, et l'on pourrait presque dire épuisé toutes les chances de la bonne et de la mauvaise fortune. Fils de Comus, célèbre escamoteur, il reçut, à dix-huit ans, de l'auteur de ses jours un coup de pied quelque part pour toute caresse, et un petit écu pour toute fortune ; puis son père lui dit : « Va-t'en, et fais ton chemin. » Il se livra à la médecine pratique, et fut assez heureux pour guérir, d'une maladie incurable, une femme qui avait cinquante mille francs de rente ; elle l'épousa par reconnaissance en 1788 ; en 1789, la Révolution la ruina complètement ; M. L*** travailla alors pour la faire vivre, et gagnait à peine assez pour entretenir

son ménage. Le chagrin d'avoir perdu sa fortune fit tomber sa malheureuse femme dans une mélancolie profonde; il en eut soin comme si elle eût encore été riche. Elle mourut en 1800. Il fit un petit commerce qui prospéra, et, sans être dans l'aisance, il trouva moyen d'acheter une maison. Un de ses gens cassa un jour une glace; M. L*** hésita long-temps à la faire remettre, reculant devant une dépense aussi forte; enfin il s'y décida. En l'enlevant, on trouva dans la boiserie cent mille francs en or. M. L*** fit des spéculations heureuses, et se trouve aujourd'hui propriétaire d'une belle fortune, après avoir connu la misère, l'opulence et la médiocrité.

—

DÉFINITIONS PAR UN SOURD-MUET.

1822. — Un de mes amis m'a écrit de Lille que Massieu, sourd-muet, premier élève de l'abbé Sicard, étonnait tout le monde par la justesse de son esprit et la précision de ses réponses. C'est lui qui, lorsqu'on lui a demandé ce que c'était que la reconnaissance, a écrit à l'instant sur l'ardoise :

C'est la mémoire du cœur.

Réponse admirable, définition à jamais consacrée, qu'on ne pourrait pas faire autrement ni mieux.

Voici comment le même a répondu à différentes

questions qui lui ont été adressées dernièrement dans une séance publique :

Demande. Lequel est préférable du jugement ou de l'imagination ?

Réponse. Selon moi, c'est l'imagination ; elle nous fait faire un tableau de belles pensées pour surprendre quelqu'un ; l'imagination rassemble des images et elle en fait un paysage intérieur.

Le jugement est la vue intérieure de la convenance ou de la disconvenance des idées qu'on a comparées et pesées dans la balance de l'esprit.

Demande. Dépeignez un homme sensible et bienfaisant et un égoïste.

Réponse. L'homme sensible et bienfaisant est celui qui souffre du malheur de ses semblables comme il souffre du sien ; qui se réjouit du bien qui leur arrive comme du sien propre, et qui aime à partager avec eux ce qu'il a.

L'égoïste est tout le contraire : il n'aime que lui ; il ne désire que pour lui ; il se moque de ses semblables, et il est envieux de leur bonheur.

Demande. Qu'était l'abbé Sicard ?

Réponse. Un autre abbé de l'Épée ; l'ami de l'humanité, le plus vertueux des hommes, le second créateur des sourds-muets. Quant à moi, il m'avait retiré de l'état des animaux sans raison ; je lui dois tout ce que je suis.

Demande. Quels sont les dons préférables, ceux de l'esprit ou du cœur?

Réponse. Selon moi, ceux du cœur; le cœur est comme la main qui touche et qui ne nous trompe pas; l'esprit est comme l'œil qui voit souvent mal; les hommes vertueux sont plus respectables et plus estimables que les savans.

—

PUISSANCE DE L'IMAGINATION.

1823. — Madame N*** avait une fille de trois ans, jolie comme un ange, et qu'elle adorait; elle la perd, et devient folle. Son mari, au désespoir, consulte les médecins les plus habiles, aucun ne peut guérir la malade. Une grossesse se déclare; la folie continue; madame N*** accouche d'une fille; la raison ne revient pas; on s'aperçut pourtant qu'elle était beaucoup plus calme depuis qu'elle pouvait s'occuper de tous les soins qu'exige la maternité. Cette petite venait d'atteindre l'âge de celle qu'elle avait perdue, lorsqu'un jour la pauvre mère, la regardant avec tendresse, lui trouva une telle ressemblance avec sa sœur, qu'elle s'écria, en la tenant étroitement embrassée : Clémence! (c'était le nom de celle qu'elle pleurait). Persuadée que le ciel lui avait rendu sa fille, elle la couvrit de baisers et de larmes, et recouvra tout-à-fait la raison.

INGÉNUITÉ DU CRIME.

1823. — Un président de la Cour royale ayant obtenu des révélations très-importantes par un galérien, lui dit : « Est-ce que tu n'as pas peur, si tes camara-» des apprennent que tu les as trahis, qu'ils ne te fas-» sent un mauvais parti? — Je vous remercie bien de » votre intérêt, mon président; sûrement, s'ils pou-» vaient soupçonner que je suis un faux frère, je » passerais un mauvais quart-d'heure; mais j'espère » qu'ils ne se douteront de rien. — Et pourquoi l'es-» pères-tu? — Je vas vous dire, mon président : j'ai » déjà été condamné trois fois aux galères, et il n'y a » rien qui donne plus de considération parmi nous. »

—

VIVE LE ROI! VIVE LA RÉPUBLIQUE!

1824. — J'ai rencontré, l'autre jour, dans une grande réunion, M. Gohier, ancien membre du Directoire; il peut avoir environ quatre-vingts ans (1); il est très-bien conservé; il a des cheveux blancs fort longs qui flottent sur ses épaules. Il était secrétaire du ministère de la justice le 21 janvier 1793; Garat était ministre, et fut chargé de se rendre au Temple pour assister à la lecture que l'on fit au roi martyr de l'hor-

(1) Je crois qu'il existe encore.

rible jugement. M. Gohier nous a dit que Garat était au désespoir, et qu'il répétait sans cesse : « Quelle » mission! quelle mission!... » En sortant du Temple, il ne pouvait assez parler du courage calme, de la résignation et de l'héroïsme de l'illustre victime. M. Gohier nous a raconté aussi une anecdote fort curieuse dont il a été le principal acteur. Il avait fait à Rennes, en 1774, une pièce intitulée le *Couronnement d'un Roi*, pour l'avènement de Louis XVI; il avait personnifié la vertu sous la figure de Marie-Antoinette : un jeune homme de la ville, présumant que cette pièce serait aussi mauvaise qu'une autre, intitulée *Aurore*, qu'on avait donnée quelques jours auparavant, aborda M. Gohier, et lui dit : « Venez donc avec moi » au spectacle : il y aura sûrement du bruit; j'ap» porte deux sifflets. — Quoi! deux sifflets! lui ré» pond M. Gohier, c'est trop pour vous; donnez-m'en » un, et, si l'ouvrage est mauvais, nous sifflerons en» semble. » La pièce eut un succès qui augmenta de scène en scène. Le public voulut connaître l'auteur : un des acteurs, qu'il avait mis dans sa confidence, en lui demandant le secret, lui dit : « Je vous ai donné » ma parole de ne pas vous nommer, je la tiendrai; » mais je ne vous ai pas promis de ne pas vous pré» senter au public; vous entendez ses cris, il faut le » satisfaire. » On leva la toile, et le même Gohier, républicain dix-huit ans après, et membre du Directoire, fut amené sur le théâtre de Rennes, comme

auteur du *Couronnement d'un Roi*, pièce dans laquelle on mettait en relief tous les avantages de la royauté.

—

MORT DE LOUIS XVIII.

1824. — Quelques personnes semblent révoquer en doute que ce prince ait fait une fin religieuse; rien n'est cependant plus certain : il s'est confessé, et a reçu ses sacremens deux jours avant de mourir. Ce que l'on ignore généralement, et ce que je tiens de M. le duc d'Aumont, témoin oculaire, c'est qu'à peine Louis XVIII était-il exposé sur un lit de parade, que M. le duc Decazes est accouru avec toutes les marques du plus violent désespoir; il s'est approché du corps inanimé du roi, lui a baisé les mains, qu'il a couvertes de larmes, et est resté quelque temps agenouillé près du lit. Sa douleur était vive et profonde.

Nos poëtes se sont distingués; l'ode de Victor Hugo, *les Funérailles de Louis XVIII*, est la plus admirable qui soit sortie de sa plume, à une époque où il avait ce qu'Horace appelle *os magna sonans*.

J'ai retenu une stance de Désaugiers qui n'est pas connue, et qui me paraît exprimer avec un grand bonheur les regrets causés par la mort du roi, et les espérances qui se rattachent au règne de son successeur.

Jour redoutable. . . . . ciel d'azur.
Voiles épais. . . . . clarté nouvelle.
Foudre et trépas. . . . . horizon pur.
Trône désert. . . . . tige immortelle.

Cris funèbres. . . . . concert pieux.
Source de pleurs. . . . sainte espérance.
Tristes cyprès. . . . . lys radieux.
Louis finit. . . . . Charles commence.

DISSOLUTION DE LA GARDE NATIONALE PARISIENNE.

1827. — Voici sur ce grand événement quelques détails entièrement inconnus : après la revue du 27 avril, où Charles X répondit si noblement aux cris insolens qu'on lui faisait entendre (1), M. de Corbière, qui tenait du préfet de police des renseignemens d'un intérêt majeur sur les projets des factieux, pria le roi de vouloir bien rassembler son conseil. Les ministres se réunirent à onze heures du soir. La discussion fut vive, et la dissolution de la garde nationale prononcée à la majorité de deux voix. Ceux qui approuvaient la mesure étaient MM. de Villèle, de Corbière, de Clermont-Tonnerre (avec des restrictions), de Damas et de Peyronnet; les opposans étaient l'évêque d'Hermopolis, le duc de Doudeauville, et M. de Chabrol. Les deux derniers allèrent jusqu'à dire qu'ils donneraient leur démission; la décision n'en fut pas moins prise et l'ordonnance de dissolution envoyée au *Moniteur* à deux heures du matin. Le lendemain, à neuf heures, M. de Chabrol vint voir le ministre de la maison du roi et lui dit : « Vous

(1) *Je suis venu ici pour recevoir des hommages et non pas des leçons;* telles furent les paroles de Charles X.

» savez, mon cher collègue, que j'avais l'intention » hier de donner ma démission, mais la nuit porte » conseil; j'ai réfléchi qu'il valait mieux rester. — » Moi, répondit le duc de Doudeauville, j'ai envoyé » la mienne au roi ce matin à sept heures. »

Charles X, quoiqu'il regrettât le duc de Doudeauville qu'il aimait beaucoup, voulut lui prouver son mécontentement en acceptant sa démission, et le remplaça le jour même par M. de La Bouillerie. Trop bon cependant pour garder long-temps rancune à son ancien ministre, il lui rendit bientôt toute sa bienveillance, et se borna à lui dire en souriant : « Je » suis vengé, mon cher duc; tous les journaux de la » révolution ont dit du bien de vous. »

—

UNE VISITE DE PRINCESSE.

1827. — Dans le courant de l'été de 1827, la santé de madame la maréchale Oudinot donna pendant un mois les plus graves inquiétudes à sa famille et à ses amis; elle fut une semaine entière entre la vie et la mort. Madame la duchesse de Berry voulut lui donner une preuve de son vif intérêt et de son affection sincère, en venant lui rendre visite. Des gens qui blâment tout ont paru surpris de cette marque de déférence; j'avoue que je n'y vois rien que de très-simple; une distinction de ce genre honore à la fois celle qui l'accorde et celle qui la reçoit. De pareilles

faveurs perdraient sans doute de leur prix si elles étaient prodiguées, mais on trouve rarement des personnes qui puissent les justifier aussi bien que madame la duchesse de Reggio. Pendant quatorze années qu'elle a occupé la première place dans la maison de Madame, toutes ses actions, toutes ses paroles, ont été ce qu'elles devaient être. Née pour les vertus privées et pour les charmes de la vie intime, elle a toujours su concilier les devoirs paisibles de la famille avec ceux de la vie orageuse des cours. Sa tenue parfaite, son ton exquis, son inaltérable réserve, étaient aussi bien appréciés du roi, de Monsieur, de madame la Dauphine et des princes, que de madame la duchesse de Berry. Les grands dignitaires, les ecclésiastiques, les magistrats, les officiers, les gens de lettres, les artistes, les marchands, en un mot tous ceux qui avaient des rapports avec madame de Reggio, conservaient le plus agréable souvenir de sa politesse de bon goût et de ses manières pleines de noblesse et d'aisance. Aujourd'hui qu'elle vit dans la retraite et que, concentrée dans son intérieur, elle est en quelque sorte étrangère au monde, c'est un bonheur pour moi de rendre justice à son beau caractère et à ses qualités précieuses. Ceux qui la connaissent conviendront que j'ai dit la vérité, et qu'on ne saurait trouver un modèle plus accompli de la vertu sans faste, de la dignité modeste et de la raison gracieuse.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LA REVOLUTION DE JUILLET.

LE PEUPLE SOUVERAIN.

1830. — La révolution qui s'est opérée au nom du peuple souverain a réveillé toutes les idées mises en avant par les rêveurs de 1789. Aujourd'hui chacun définit cette souveraineté à sa manière : les *idéologues* l'embrouillent tellement que l'on n'y comprend rien ; les *doctrinaires* la restreignent le plus qu'ils peuvent tout en l'appelant *imprescriptible ;* les *républicains* l'étendent jusqu'à ses dernières limites ; les *dynastiques*, ne sachant comment concilier le commandement et l'obéissance, prétendent que le peuple se sert de sa souveraineté pour l'aliéner ; les *royalistes* seuls rangent avec raison ces folles utopies dans la classe de ces thèses abstraites que l'on soutient avec d'autant plus d'intrépidité qu'on les comprend moins.

Un d'entre eux vient de donner du peuple souverain une définition qui renferme plus de bon sens en six vers que cent gros volumes écrits sur le même sujet par tous les philosophes anciens et modernes.

Je suis tout, et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne ;
Je reçois moins que je ne donne ;
En mon nom, on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

—

LE GUET-APENS.

1830. — 27 *juillet*. — On a beaucoup exalté la révolution de Juillet ; on a dit et répété qu'elle avait été pure de tout excès. Un exemple pris entre mille prouvera combien cet éloge est mérité.

Le 27 juillet, M. de P*** rencontra M. L..., plâtrier à Montmartre, qui avait travaillé pour lui, et lui dit : « Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui? — » Je vais retourner à Montmartre pour chercher du » plâtre, parce que j'ai de l'ouvrage plus que je » n'en puis faire. — Tu as donc des ouvriers avec » toi? — Oh ! oui, j'en ai toujours au moins une ving- » taine. — Eh bien ! il faut qu'ils se battent. — Com- » ment ! qu'ils se battent, ce n'est pas leur état ; ils » veulent travailler, voilà tout ce qu'ils demandent. » — Oui, mais tu leur diras qu'on ne veut pas pren-

» dre leur temps pour rien, voilà cinquante-cinq » francs. » L.... les accepta, et on va voir l'usage qu'il en fit.

Deux mois après, un propriétaire qui l'avait souvent fait travailler le vit arriver chez lui criblé de blessures et presque impotent; il lui demanda ce qui avait pu le mettre dans ce triste état; L... répondit : « M. de P*** m'avait donné de l'argent le 27 juillet » pour que je me batte et que je fasse battre mes ou- » vriers; nous étions entrés dans un cabaret fau- » bourg Saint-Martin, lorsqu'un régiment de cuiras- » siers vint à passer; il avait très-chaud; nous » faisons signe à un des soldats de venir se rafraîchir » avec nous; il quitte ses camarades : nous lui mon- » trons de loin un verre de vin, il attache son cheval » aux barreaux de la boutique, il entre dans le ca- » baret, prend le verre de vin, et au moment où il » nous salue pour nous remercier, un des nôtres lui » tire par derrière un coup de fusil et le tue. — Com- » ment! s'écria l'interlocuteur, vous l'avez attiré dans » un guet-apens! mais c'est une infamie, c'est une » abomination. — Ah! ne m'en parlez pas, dit L...., » quand j'y pense ça m'étouffe. — Et qu'est-ce qu'on » vous a donné pour vous être battu? — On m'a » donné la croix de Juillet. » En disant cela, il renfonçait sous sa boutonnière un ruban qu'il n'osait pas laisser voir. « Oh! vous avez raison de ca- » cher une décoration qui est le prix du meurtre et

» de l'assassinat. — C'est pas l'embarras, je voudrais » pour beaucoup de choses que tout ça ne fût pas » arrivé. — Je le crois bien ; vous n'auriez pas fait » une lâcheté, vous ne seriez pas estropié pour le » reste de vos jours, et vous auriez conservé votre » santé pour des travaux qui ne vous auraient pas » déshonoré. »

—

UNE INFAMIE.

1830. — Un autre trait qui me revient à la mémoire prouvera que cette révolution de Juillet si belle... dans les récits de ceux qui l'ont faite, a été pure et honorable.... comme toutes les révolutions passées, présentes et futures. Un malheureux garde royal, blessé près du boulevard des Capucines, avait pu se traîner jusqu'à la rue Caumartin; là, il était gisant à une porte, lorsqu'un homme (je sais son nom que je ne veux pas imprimer), passant devant ce malheureux, dit avec un sang-froid de cannibale : « Il n'y a » qu'à l'achever, ce sera toujours un gredin de moins; » et il a la barbarie de tirer sur lui à bout portant.

Je ne crois pas qu'il y ait d'expression assez forte pour flétrir une pareille atrocité! C'est l'action d'un lâche, c'est l'abus de la force brutale, c'est un triomphe d'assassin!

—

LA COCARDE TRICOLORE.

1830. — J'ai entendu souvent agiter la question de savoir si Casimir Périer avait réellement voulu la révolution de Juillet et le changement de dynastie; un fait dont je garantis l'authenticité pourra dissiper tous les doutes.

Le vendredi 30 juillet (la date est importante), lorsque M. de La Fayette avait prononcé à l'Hôtel-de-Ville le fameux *il est trop tard*, Casimir Périer rencontra dans la rue Neuve-du-Luxembourg un officier de sa connaissance, qui avait une énorme cocarde tricolore : « Y pensez-vous, lui dit-il; pourquoi » cette cocarde? Savez-vous qu'il y a tout une ré- » volution dans ces couleurs-là? — Je l'espère » bien, » lui répondit l'officier en le quittant brusquement. Il me paraît démontré que Casimir Périer avait alors le ferme projet d'accepter le département des finances que Charles X lui avait confié la veille en composant le ministère Mortemart. Pourquoi ce ministère ne s'est-il pas formé? C'est ce qu'on saura un jour.

Qu'on ne croie pas au reste que je veuille faire l'apologie de Casimir Périer; ses principes n'étaient pas les miens, et son opposition systématique pendant quinze ans a ébranlé la puissance morale du gouvernement des Bourbons. J'ai voulu seulement éclaircir un point d'histoire, et je répète avec assu-

rance : Casimir Périer ne voulait pas la révolution de Juillet.

UN GRAND SEIGNEUR CHEZ LOUIS-PHILIPPE.

1830. — La révolution de Juillet, comme toutes les autres, outre son côté atroce, a eu son côté ridicule, et l'anecdote suivante mérite de figurer dans cette dernière catégorie. Un très-grand seigneur ayant été le 10 août 1830 saluer Louis-Philippe, et s'étant chamarré de rubans tricolores pour paraître à la nouvelle cour, un de ses amis lui demanda s'il était bien vrai qu'il eût fait cette démarche. M. de *** lui répondit ces incroyables paroles : « Oui, » c'est vrai, mais j'avais mon cordon bleu. »

MADAME DE SOUZA.

1833. — J'ai passé la soirée le 24 décembre chez mademoiselle Duchesnois, avec madame de Souza, auteur d'*Adèle de Sénange*, de *Charles et Marie* et de plusieurs autres jolis romans; elle était venue pour entendre la lecture d'une de ses pièces intitulée : *Le duc de Guise*. M. Lafont, jeune poëte rempli de talent, a lu le premier acte; et, comme il avait un enrouement assez fort, je me suis chargé du second; l'auteur a lu le troisième. L'ouvrage n'a produit qu'un effet médiocre. C'était la première fois de ma vie que

je voyais madame de Souza, dont j'avais si souvent admiré l'esprit; sa conversation m'a paru piquante et de très bon goût. D'après l'attachement que M. de Flahault, son fils, témoigne pour l'ordre de choses actuel, je la croyais dans les mêmes principes. J'ai été très-agréablement surpris en lui entendant raconter une excellente anecdote sur une dame *de la nouvelle France;* je ne change pas un mot à son récit : Madame de Souza ayant rencontré la comtesse de ***, l'engagea à lire un roman intitulé : *la Rentière.* Huit jours après, elle retrouva la même personne qui lui dit avec assez d'humeur : « Eh bien! » j'ai suivi votre conseil, j'ai lu votre *Rentière;* je n'y » ai trouvé ni grâce, ni délicatesse de style, ni sen- » sibilité. Ah! pour qu'un roman me plaise, il faut » qu'il soit autrement *torché* que cela. »

—

NOBLE DÉSAVEU.

1834. — Lorsque, pour obéir aux inspirations de sa conscience, on a précipité sa femme et ses enfans d'une position douce et heureuse dans une situation pénible, on n'a pour se consoler d'un pareil malheur que la pensée d'un devoir accompli, l'estime de soi-même et celle des autres : on éprouve alors un sentiment bien douloureux si quelque récit infidèle vous prête une conduite opposée à celle que vous avez tenue, et vous reproche les torts dont vous avez su

vous garantir. Voilà précisément ce qui m'est arrivé : une personne qui veut bien prendre à moi un véritable intérêt a eu l'obligeance de me prévenir que madame la duchesse d'Abrantès m'avait représenté dans ses Mémoires comme ayant conservé des places sous Louis-Philippe. N'ayant pas à cette époque l'honneur de connaître cette dame célèbre, je me disposais à lui écrire pour rectifier les faits, lorsque je reçus la visite de celui de nos jeunes auteurs dont le talent, tout à la fois brillant et naturel, a le plus d'attrait pour moi (M. Alexandre Dumas). Il me trouva soucieux, me demanda la cause de cette préoccupation, et me proposa avec une extrême obligeance de voir le soir même l'auteur des Mémoires. Il fut exact, car je reçus dès le lendemain la lettre la plus polie de madame la duchesse d'Abrantès : elle me mandait qu'elle avait été trompée, sur ce qui me concernait, par une personne qu'elle devait croire bien informée, et me promettait de réparer très-incessamment l'erreur involontaire qu'elle avait commise. Elle me tint parole, et, dans le volume suivant, voulut bien me consacrer quelques pages remplies d'éloges beaucoup trop flatteurs. Je me rendis aussitôt chez elle pour la remercier de son aimable empressement. Quand on écrit un si grand nombre de volumes sur tant d'objets et de personnages différens, il est impossible de ne pas tomber dans quelque erreur ; mais on s'honore soi-même en la désavouant avec franchise, et c'est

ainsi qu'on prouve à la fois la bonté de son cœur et la noblesse de son caractère.

—

IL N'Y A PAS DE DIEU.

1837. — Bernardin de Saint-Pierre lisait, dans une séance particulière de l'Institut, un rapport qu'il avait rédigé sur le concours de 1798; le sujet du prix était cette question importante : Quels sont les moyens de fonder la morale d'un peuple? L'auteur de *Paul et Virginie* avait cru pouvoir hasarder le nom de la Divinité, et désirait obtenir l'approbation de ses confrères; mais il vit se former contre lui un orage effroyable. Il fut conspué, forcé de sortir de la salle, et Cabanis, l'ami de Mirabeau, s'écria avec rage : *Je jure qu'il n'y a pas de Dieu.* Trente-neuf ans après, le 3 avril 1837, un spectateur ayant osé troubler la représentation au théâtre de la Porte-Saint-Martin, par ces mots impies : *Il n'y a pas de Dieu*, le parterre s'est levé en masse, et on a forcé l'athée de sortir de sa loge. Il y a donc progrès dans les idées religieuses, puisque le bon sens public a repoussé comme un blasphème ce que l'Institut de 1798 proclamait comme une vérité.

—

MADEMOISELLE FÉLICIE DE FAUVEAU.

1837. — Noble jeune fille à la tête poétique, à l'ame ardente et pure, poussée par un penchant irrésistible dans la carrière où elle brille, elle s'est indignée à la vue de tant d'artistes au talent vénal et sans foi; elle n'a compris les arts qu'avec un but utile, et c'est à la Divinité qu'elle emprunte ces rayons immortels dont elle anime ses ouvrages. Son bénitier, son monument de M. de Bonnechose, élèvent le cœur et exaltent la pensée; le bas-relief de Christine, exposé au salon de 1828, parut remarquable à tel point, que l'auteur fut jugée digne de la grande médaille d'or; c'est en la lui remettant que Charles X prononça ces mots si fins et si gracieux : « Ce n'est pas un encouragement, c'est une récompense. » Sa dernière composition, celle qui fixe en ce moment les regards de tout ce qui sait voir et sentir, est d'un travail admirable. C'est Francesca di Rimini lisant avec Paolo les amours de Lancelot et de la reine Geneviève, et ne pouvant, dans l'ivresse de sa passion, retenir le livre qui s'échappe de ses mains. Rien n'était plus périlleux que le choix d'un pareil sujet, rien n'est plus parfait que l'exécution. Mademoiselle de Fauveau a exprimé en grande artiste les trois scènes de ce beau drame : la faute, la sentence et le châtiment. La vérité des costumes et la scrupuleuse exactitude des ornemens complètent cette œuvre si belle et si consciен-

cieuse qui mériterait un prix national, s'il y avait aujourd'hui un gouvernement qui s'occupât des progrès des arts.

A la honte de la France, c'est un étranger qui a demandé à mademoiselle de Fauveau ses nobles inspirations, et qui est devenu possesseur de ce monument, honneur éternel de la sculpture française. M. de Pourtalès, on lui doit cette justice, ne jouit pas en avare de ce trésor, et son obligeance accorde aux vrais connaisseurs le plaisir d'admirer chez lui cet admirable ouvrage, l'un des plus beaux ornemens de sa magnifique galerie. N'est-il pas triste de penser que l'auteur d'un pareil chef-d'œuvre l'a exécuté loin de son pays? C'est à Florence, c'est dans la patrie de Dante qu'elle a conçu, fait et terminé ce beau travail. C'est là qu'un poëte a traduit un poëte, et, par un rapprochement plus triste, c'est là qu'une exilée a rendu hommage à un proscrit.

—

UN SALON A L'ABBAYE-AUX-BOIS.

1837. — Tout change, tout finit; ce magnifique salon de la Chaussée-d'Antin (1), où j'ai passé dans

---

(1) Voyez page 63.

ma première jeunesse tant de jours heureux, et qui brillait de toutes les gloires du Consulat et de l'Empire, est fermé depuis long-temps ; cette femme charmante, qui présidait à nos fêtes, a éprouvé les rigueurs de la fortune. La nature avait trop fait pour elle, le sort a voulu s'en venger ; ruinée, proscrite, errante, elle est revenue enfin se fixer dans cette ville encore toute remplie du bruit de son nom ; elle a choisi un couvent pour y cacher sa vie, et le petit salon de l'Abbaye-aux-Bois, devenu pour elle la maison de Socrate, se remplit tous les jours de vrais amis..... Les siens lui sont restés ; elle n'en a perdu aucun ; elle en a même un de plus. Aux anciennes illustrations dont elle marchait entourée, elle a su en ajouter une qui éclipse toutes les autres : c'est cet homme extraordinaire « qui a exploré les mers de » l'Ancien et du Nouveau-Monde ; qui a foulé le sol » des quatre parties de la terre ; qui, après avoir » campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de » l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les » débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de » Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le » Maure, parmi les forêts et les ruines ; après avoir » revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le » cafetan de soie du Mameluck ; après avoir subi la » pauvreté, la faim, la soif et l'exil, s'est assis, mi- » nistre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insi- » gnes et de rubans, à la table des rois, pour retom-

» ber dans l'indigence et essayer de la prison (1). »

Comment un tel homme, habitué à l'analyse du cœur humain, n'aurait-il pas apprécié cette ame si noble et si délicate, cette organisation à part, cet esprit à la fois grave et doux, mélange heureux de candeur et de finesse, et ce tact infaillible qui signale à l'instant les beautés d'un ouvrage comme il en découvre les défauts?

Plus il a vu cet ange aux formes gracieuses, au sourire ineffable, au cœur pur, plus il a voulu le voir, plus il a voulu causer avec celle qui sait si bien écouter et si bien répondre. C'est chez elle, c'est dans son salon qu'on a lu, devant un cercle intime, ces Mémoires, dont nous ne connaissons quelques fragmens que par les échos de l'Abbaye. Les révélations annoncent un chef-d'œuvre : mais, s'il était publié, nous paierions ce bonheur trop cher, et le titre (2) nous avertit que nous ne pouvons pas désirer l'ouvrage. Qui de nous voudrait aller prendre même un tel livre sur un tel mausolée?

---

(1) *Mémoires de Châteaubriand* (préface). Lorsque l'auteur d'*Atala* écrivait ces lignes admirables, il n'avait pas encore conclu avec un de mes amis, M. Delloye, ce traité qui affranchit le génie des tristes prévisions de la vie journalière.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

FIN DES MÉMOIRES ET SOUVENIRS.

OEUVRES POÉTIQUES.

LE

DOUTE RÉSOLU [1].

IMITATION DE CLAUDIEN.

Un doute fait flotter mon esprit incertain :
J'ignore si d'un Dieu le pouvoir souverain
Tient à ses volontés la terre assujettie,
Ou si cet univers sans chef, sans harmonie,
De l'aveugle hasard suit les bizarres lois ;
Si d'un œil curieux je contemple à la fois

---

(1) Ces vers ont été faits quelque temps après la mort de Robespierre; ils offrent une imitation libre de ce magnifique morceau de Claudien qui commence ainsi :

Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector et incerto fluerent mortalia casu.

Les pièces du grand tout avec art disposées,
Aux fureurs de la mer les bornes imposées,
Des siècles et des ans la chute et le retour,
L'instant déterminé de la nuit et du jour,
Alors sans doute, alors l'incertitude cesse ;
Je reconnais d'un Dieu la suprême sagesse,
Qui, répandant sur nous ses bienfaits précieux,
Donne aux saisons leurs fruits, leur mouvement aux cieux,
Prête à l'astre des nuits sa splendeur étrangère,
Fait briller le soleil de sa propre lumière,
Oppose aux flots émus un rivage vainqueur,
Et fait fuir le néant d'un coup-d'œil créateur.
Mais si je représente à mon ame attendrie
Le tableau douloureux de ma triste patrie,
Les droits les plus sacrés enfreints ou méconnus,
Et le crime couvert du masque des vertus,
De la sainte équité brisant le trône auguste ;
Le scélérat gorgé des dépouilles du juste,
Et ce tyran farouche, insolent dictateur,
Qui, sous le poids impur d'un sceptre usurpateur,
Courbant un peuple faible abruti par ses crimes,
Se nourrit de la chair, boit le sang des victimes ;
Sur ce triste horizon si je tourne les yeux,
La douleur me suggère un doute injurieux :
Mon esprit se révolte, et mon cœur qui murmure
Invoque pour venger le monde et la nature
La mort de ce brigand épuisé d'attentats,
Qui prouve en existant que Dieu n'existe pas.

Mais qu'ai-je dit ? O toi, que ce blasphème offense,
Pardon, grand Dieu ! Déjà ta suprême puissance
D'un regard a brisé ce colosse orgueilleux,
Qui voulait disputer la foudre au roi des cieux.
Son trône écroulé tombe : il meurt... chacun respire ;
Il imprimait l'effroi... c'est l'horreur qu'il inspire,
Et son nom seul, naguère en France redouté,
Est transmis comme un crime à la postérité.
O toi, dont la vengeance a permis son supplice,
Poursuis, il en est temps, le cours de ta justice ;
Dévoile à tous les yeux ces brigands modérés,
Qui, cachant sous des fleurs, leurs poisons ignorés,
Usurpent le saint nom des vertus qu'ils profanent,
Et pratiquant le mal que leurs écrits condamnent,
Par amour pour la paix troublent notre repos,
Et par horreur du sang, en font verser des flots ;
Mais surtout, ô mon Dieu, d'un peuple trop facile,
Daigne éclairer enfin l'ignorance imbécile ;
Que le long souvenir des maux qu'il a soufferts
L'empêche désormais de rentrer dans ses fers ;
Qu'il ne transforme plus, bizarre dans ses crimes,
Ses ennemis en rois, ses amis en victimes ;
Qu'il dégage son front du bandeau des erreurs,
Et qu'il revienne aux lois par le sentier des mœurs.

1794.

SEDAINE.

Ducis a consacré les lignes suivantes à la mémoire de son ami. Je ne puis rien faire de mieux que de les lui emprunter, pour que le lecteur soit sûr de bien connaître l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, de la *Gageure*, de *Richard-Cœur-de-Lion*, etc., etc.

Jean Sedaine naquit à Paris le 4 juin 1719. Fils d'un architecte qui avait dissipé toute sa fortune, il fut obligé à treize ans de quitter ses études, dans lesquelles il faisait de grands progrès. Il suivit en Berri son père, auquel on avait procuré un petit emploi dans les forges, et qui mourut bientôt de chagrin. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, le jeune Sedaine vint à Paris. Il mit dans le coche son petit frère, qui l'avait accompagné en Berri. La place payée, il lui restait dix huit francs. Il suivit

la voiture à pied ; il faisait froid, il ôta sa veste et en couvrit son frère, disant qu'il s'échaufferait en marchant. Tous les voyageurs furent touchés de ce dévouement, et le conducteur le fit monter à côté de lui. Arrivé à Paris, il demeura chez sa mère, veuve et pauvre. Pour la soutenir, il se fit tailleur de pierre, et, à force de travail, il parvint à payer pour elle à Montbar une pension honnête dans un couvent, où elle mourut tranquille et heureuse.

Après un pareil trait, on ne demande plus si Sedaine était né sensible : au seul récit d'un trait de courage ou d'humanité, ses yeux se remplissaient de larmes. La fortune avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour étouffer ces talens, qui devaient l'illustrer un jour ; mais la nature fut la plus forte : elle en avait fait un poëte dramatique, et il le fut malgré tant d'obstacles.

Sedaine est mort dans les bras de sa femme, de son fils, de ses deux filles, pleuré de ses amis, regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il laissa peu de fortune, un nom qui ne mourra pas, et le souvenir d'une vie calme et vertueuse, que la calomnie elle-même n'aurait osé ternir.

J'ajouterai à la notice de Ducis un fait qui mérite d'être rapporté :

Six mois avant que Sedaine cessât de vivre, et lorsqu'il était déjà gravement malade, on fit courir le

bruit de sa mort, et plusieurs journaux, trompés par cette fausse nouvelle, imprimèrent sur lui des articles nécrologiques très-flatteurs, qu'on lui fit lire dans un moment où il se trouvait un peu mieux. J'ai tiré parti de cette circonstance assez singulière, en composant ce poëme, qui a eu du succès dans les lectures particulières, mais qui n'a jamais été publié.

SEDAINE

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Poème.

De la nature écolier sage,
Sedaine trahit son secret,
Et répandit sur chaque ouvrage
Le charme heureux de l'intérêt.
Au noble désir d'être utile,
Il consacra tous ses talens,
Et sut, ordonnateur habile,
Réparer les torts de son style(1)

---

(1) Le style de Sedaine dans plusieurs de ses opéras-comiques est au-dessous de la critique :

Votre peine redouble
Et semble s'augmenter.

Par la sagesse de ses plans (1).
Cette poétique fumée,
Que l'on appelle renommée,
Ne captiva pas son esprit;
De la morale ardent apôtre,
En la prêchant, il écrivit
Pour son plaisir et pour le nôtre.

Dans *le Déserteur :*

Mourir n'est rien; c'est notre dernière heure.
Ah! ne faut-il pas que l'on meure.
Chaque minute, chaque pas
Ne conduit-il pas
Au trépas ?

Et dans *le Magnifique :*

Pourquoi donc ce Magnifi*que*,
Que je n'ai vu *que* deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits?
C'est en vain que je m'applique
A n'y réfléchir jamais.

(1) Sedaine a dû ses succès à sa connaissance parfaite du théâtre; tous ses effets étaient calculés avec un art que très-peu d'auteurs ont possédé au même degré que lui. Le rire ou les larmes arrivaient toujours aux endroits où il les avait prévus. Après la première représentation de *Rose et Colas*, un acteur étant venu lui dire que la scène principale de l'ouvrage avait paru un peu longue: « C'est possible, lui répondit Sedaine, mais jouez-la plus » doucement, elle paraîtra plus courte. » Il ne se trompait pas, le lendemain les deux interlocuteurs jouèrent moins vite; ils prirent, ce qu'on appelle au théâtre, des temps, et la scène alla aux nues.

Du temps jaloux il fut vainqueur,
Et sans acheter sa victoire,
En cherchant le chemin du cœur,
Il trouva celui de la gloire.
Chacun sait qu'avant de finir
Le cours brillant de sa carrière,
Par une feuille meurtrière,
Il fut immolé sans mourir;
Dans plus d'un journal littéraire,
Il lut son extrait mortuaire,
Que l'on avait antidaté;
Puis en lisant le *Nécrologe*,
Il s'arrêta sur un éloge
Qui chatouillait sa vanité.
Chacun le regretta d'avance.
Vivant on le vit recueillir
Les pleurs précoces de la France,
Et seul il eut la jouissance
D'anticiper son avenir.
Mais enfin ce tyran sévère,
Par qui tous les hommes détruits,
Sont confondus dans la poussière,
Le trépas, en priva la terre,
Et réalisa nos ennuis.
Aussitôt aux rivages sombres
Parvint le récit de sa mort,
Et tous les colporteurs des ombres
Allaient, venaient, criant bien fort :

Voilà cette grande nouvelle,
Certaine et même officielle,
Qui dit que nous verrons demain
Venir un ci-devant humain,
Jean Sedaine, auteur estimable,
Bon ami, poëte agréable,
Homme d'esprit, quoiqu'il ne fût
Pas encore de l'Institut.
Réveillés par ces cris funèbres,
Quelques défunts, très-curieux
De voir l'habitant glorieux
Qui vient visiter leurs ténèbres,
Pour regarder, ouvrent les yeux;
Car de tout temps les morts fameux
Ont aimé les vivans célèbres.
Déjà la rame sans efforts
A fendu ces eaux léthargiques,
Dont les replis soporifiques
Enveloppent les sombres bords;
La barque approche de la rive,
De toutes parts est entendu
Ce cri soudain : Sedaine arrive,
Il descend, il est descendu.
Qui pourrait peindre son délire,
En voyant ce monde nouveau,
Où tous les mortels qu'on admire
Font un trône de leur tombeau!
Là, deux ou trois siècles de gloire,

Que l'avare bonté des Dieux
Avait dispersés dans l'histoire,
En un seul point, frappent les yeux,
Là, vit l'élite réunie
Des grands hommes de tous les temps :
C'est là le chef-lieu du génie
Et le rendez-vous des talens ;
Là, Théophraste et La Bruyère
Quittent leur prisme observateur
Et se promènent sans rien faire,
En voyant que, pour leur malheur,
Les morts ont un bon caractère ;
Là, ces poëtes créateurs,
Euripide, Sophocle, Homère,
Corneille, Racine et Voltaire
Entrelacent leurs noms vainqueurs
Avec ceux des héros sublimes
Vivans dans la postérité,
Et qui tous doivent à leurs rimes
Leur seconde immortalité ;
Là, s'accompagnant sur sa lyre,
En l'honneur de l'aveugle Dieu,
Le tendre Anacréon soupire
Des vers que répète Chaulieu ;
Là, le pur, l'élégant Virgile
Admire son rival absent,
Et, ne pouvant pas voir Delille,
S'en dédommage en le lisant ;

Là, tout auprès de Deshoulière,
Théocrite lui peint ses feux,
Et lui parle encor, quoique vieux,
Comme l'on parle à sa bergère;
Là, du sévère Despréaux,
Horace regrettant le style,
Voit dans ce censeur difficile
Un riche couvert de lambeaux,
Qu'il appelle voleur habile;
Là, le tendre Ovide et Bernard
Embrassent leur maître Epicure,
Et conviennent un peu trop tard
Qu'ils ont eu tort de faire un art
Des préceptes de la nature.
Sedaine, qui voulait, dit-on,
Prouver aux morts sa bonhomie,
Et faire oublier à Piron
Qu'il était de l'Académie,
D'un air humble, modeste et doux,
Fait à chaque nouveau confrère
Un salut, et tombe à genoux
Devant La Fontaine et Molière.
Il voulait à leurs yeux surpris
Peindre son extase profonde,
Mais tous les défunts beaux esprits
Demandent ensemble à grands cris
Des nouvelles de l'autre monde.
Quoi! vous parlez tous à la fois,

Dit-il alors à l'assistance ;
Vous croyez-vous à l'audience ?
De grâce ménagez ma voix,
Et, s'il se peut, faites silence ;
Je vais, selon votre désir,
Peindre à l'amitié qui me presse,
Le pays qui m'a vu mourir :
Son image me suit sans cesse,
Quoiqu'absent je vais vous l'offrir,
Comme un amant, de souvenir,
Fait le portrait de sa maîtresse.
Je laisse la sévérité
Au censeur qui fronde et diffame ;
je serai vrai, sans âpreté ;
Mais je crains que la vérité
N'ait un peu l'air de l'épigramme :
Des mains de la divinité,
Le Français reçut en partage
L'esprit, la valeur, la gaîté,
La grâce aimable du langage,
Le bon ton, la vivacité ;
Mais ce peuple si bien traité,
De ses dons prodigue l'usage,
Et c'est un vieil enfant gâté
Qui dissipe son héritage.
Son goût est toujours incertain ;
Un rien l'endort, un rien l'éveille,
Souvent ses amis de la veille

Ne sont plus ceux du lendemain.
Jadis le Cid, Phèdre et Mérope
Régnaient sur les cœurs attendris,
Le Tartuffe et le Misantrope
Faisaient le bonheur de Paris.
Toutes ces pièces douairières,
Par leurs beautés trop régulières,
Font fuir les nouveaux spectateurs;
Aujourd'hui la foule préfère
Le sombre, les belles horreurs,
Et sur l'affiche journalière,
Le nom, le seul nom de Molière,
Ruine les entrepreneurs.
On n'aime que les drames tristes,
Où l'auteur évoque les morts
Et fait jouer mille ressorts
Entre les mains des machinistes.
Veut-on inspirer l'intérêt?
Cherche-t-on le commun suffrage?
On donne un acte à grand effet,
Qui, d'effroi, glace à chaque page
Jusques à celui qui le fait.
On y voit meurtres et ravages,
Assassinats, ballets, orages,
Enterremens et mariages,
Evolutions et naufrages,
Spectres, démons, anthropophages,
Sorciers, lutins, et cœtera.

L'auteur de ce mélange-là
Le nomme grande pantomime,
Aussitôt ce monstre sublime
Par les juges est approuvé;
Il paraît, et chacun y vole,
Disant que, pour être achevé,
Il ne lui faut que la parole.
En vain quelques auteurs fameux,
Amans chéris de Melpomène,
Veulent agrandir son domaine
En transmettant à nos neveux
Quelques chefs-d'œuvre pour la scène.
De ces athlètes généreux
On épuise la résistance;
La sottise, de la raison,
Précipite la décadence.
Epicharis, Agamemnon,
Sont désertés par l'ignorance;
Marius et la Mort d'Abel
Plaisent moins que Cadet-Roussel;
Thalie a perdu son empire;
On ne rit plus à Turcaret;
On ne pleure plus à Zaïre;
On quitte Talma pour Brunet:
Paris, blasé par maint caprice,
Poursuit Madame Angot partout,
Et le Désespoir de Jocrisse
Est aussi celui du bon goût.

« C'en est trop, dit avec colère
Boileau qui suspend ce récit,
Puisqu'il est prouvé que la terre
Et nous méprise et nous proscrit,
Vengeons-nous à notre manière
Et punissons nos ennemis;
Moi, pour ma part, je vais écrire
Une longue et bonne satyre
Sous le nom du *nouveau Paris*.
— Votre noble courroux m'inspire,
Dit Piron, contre les vivans
Moi, je vais faire un vaudeville
Hérissé de traits bien piquans :
Chacun de vous, pour m'être utile,
Aux miens unira ses talens.
D'abord il faudra que Sedaine
Se charge d'arranger la scène ;
Je ferai les couplets mordans ;
Pour notre bien commun, je laisse
Le couplet galant à Favart,
A Vadé le couplet poissard;
Panard, comme dans sa jeunesse,
Tournera le couplet moral,
Et, pour amoureux de la pièce,
D'avance je retiens Clairval. »
Ce projet plut, comme on peut croire,
On s'empressa de l'adopter,
Et déjà les morts, pour leur gloire,

Travaillent à l'exécuter.
Ah ! mes amis, ah ! quel ouvrage,
Que celui qu'ils vont faire entr'eux !
Il aura tout ; sujet heureux
De la vertu sans étalage,
Des traits piquans, ingénieux,
Et de l'esprit sans verbiage ;
Il joindra les leçons aux jeux,
La morale au fin badinage,
Et fera périr tous les sots
Sous l'aiguillon du persifflage
Et sous la verge des bons mots.
O vous tous que le goût éclaire,
Vous voudriez, je le conçois,
De ce chef-d'œuvre littéraire
Connaître au moins quelques endroits.
Consolez-vous, du noir rivage
Je l'attends, et vous promets bien,
Quand il aura fait le voyage,
Que je vous lirai cet ouvrage
Pour vous dédommager du mien.

1797.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE CONTAT

SUR SA RENTRÉE.

Sur les affiches de la scène,
On annonce à tous les Français
Qu'après-demain dans ton domaine
Tu dois rentrer par deux succès.
Si la promesse n'est pas vaine,
Elle calme un trop juste effroi.
Les beaux-arts ont perdu leur roi (1);
Ils tremblaient de perdre leur reine.

---

(1) Préville venait de mourir.

Parais, et tu verras, je croi,
Que parmi nous toujours on t'aime :
Nous sommes les mêmes pour toi,
Pour nous sois donc aussi la même.
Je m'en souviens, quand Babini
Qui, des grands chanteurs, suit les traces,
Donna, fier de son nom en *i*,
Un concert composé de lui,
Où l'on doubla le prix des places,
Comme la dose de l'ennui;
Un de nos lorgneurs du parterre
T'aperçut et cria : Bravo!
Au même instant, la salle entière
Retentit d'un si doux écho !
Cette flatteuse préférence
D'un auditoire impatient
Etait tout à la fois, je pense,
Un éloge pour ton talent,
Un reproche pour ton absence.
C'était te dire poliment:
« Par quel caprice opiniâtre
» Ne pas vouloir s'abandonner
» Aux vœux d'un public idolâtre?
» Pourquoi venir prendre au théâtre
» Le plaisir qu'on peut y donner? »
Du public c'était le langage;
Je t'en conjure, entends sa voix,
Et jouis encor de tes droits,

Puisqu'il t'offre encor son hommage.
Parais, et rejoins aujourd'hui
Molé, que le théâtre honore
Comme son chef et son appui,
Ce *Méchant* que Paris adore,
Ce *Babillard* qui parle encore,
Moins qu'il ne fait parler de lui.
Fleury, dans tous ses personnages,
Sûr de charmer le spectateur,
Fleury, *ce conciliateur*
Des ennemis et des suffrages;
D'Azincourt, qui vient de payer
Sa dette aux mânes de Clainville,
Et qui s'embellit du laurier
Dont il a couronné Préville;
Grandménil, qui sait à nos yeux
Se montrer ce qu'il veut paraître;
Et Baptiste le *glorieux*,
Qui, de son talent, pourrait l'être;
Damas qui, d'un coupable feu (1),
Dévoilant les profonds mystères,
Est souvent faux dans ses manières,
Et ne l'est jamais dans son jeu;
Devienne, qui fait disparaître

---

(1) Rôle de Begears dans la *Mère coupable*.

L'art qu'elle cache sous des fleurs,
Et prouve dans les *Précepteurs*
Qu'elle n'a pas besoin de maître ;
Vanhove, ce muet charmant,
Qui s'exprime avec éloquence,
Et qui choisit le sentiment
Pour interprète du silence ;
Mézerai, qui plaît, qui séduit
Par sa grâce et par sa finesse,
Près de qui l'on voudrait sans cesse
Voir le cadran marquer *Minuit* (1).
Oui, voilà l'élite honorable,
Dont l'ensemble à ton jeu brillant
Doit donner un éclat durable :
Toujours au plus beau diamant
Un entourage est nécessaire,
Et sur la scène heureusement
On ne veut pas de solitaire.
Ainsi, crois-moi : reste à Paris,
Et ne va pas dans leurs provinces
Chercher ces acteurs aguerris,
Qui font tout à la fois les princes,
Les pères nobles, les marquis,
Et qu'on voit par un sort funeste,

---

(1) Jolie petite pièce, dont elle faisait le principal charme.

Trop mal payés pour se pourvoir,
Emprunter le matin la veste
Qui doit les déguiser le soir.
Abandonne aussi ces actrices,
Dont le talent s'est égaré,
Ces intéressantes novices,
Qui s'enivrent dans les coulisses
Pour avoir l'air plus assuré;
Toutes ces reines sans noblesse
Qui, sans nul égard pour leur nom,
Placent la halle dans la Grèce,
Et, pour punir la maladresse
D'un souffleur sans attention,
Contre lui lâchent un juron
Qu'on n'avait pas mis dans la pièce.
Pour toi ce spectacle est il fait?
Dois-tu courir de ville en ville,
Du département de la Dyle
Au département du Loiret?
La pesanteur provinciale
Voit de travers et juge à faux;
Dans notre aimable capitale,
On sent bien mieux ce que tu vaux.
Paris, modèle d'élégance,
Donne le ton pour l'opulence,
Pour les bogheys, pour les auteurs,
Pour les décrets, pour l'inconstance,
Pour les rubans et pour les mœurs;

Enfin Paris est pour la France
Ce que le lys est pour les fleurs ;
On y craint l'ennui que l'on chasse ,
On y combat plus que partout
L'ignorance qui nous menace ;
Les beaux-arts dont tu suis la trace
Y fixent le temple du goût ;
N'est-ce pas t'indiquer ta place ?

1797.

ÉPITRE

A UNE COQUETTE

DE SIX ANS (1).

O toi, dont j'aime, dont j'admire
La grâce, la naïveté,
Les grands yeux, le joli sourire,
Le naturel et la gaîté;
Toi qui de la raison sévère,
Dédaignant l'éclat importun,
Possèdes si bien la manière
De n'avoir pas le sens commun;

---

(1) Nennette de La G*** avait à peine six ans et m'appelait son *petit mari;* un jour, en allant voir sa mère, je trouvai Nennette sur les genoux d'un de mes amis, et j'adressai cette épître à la gentille coquette.

Toi qui, folle par caractère,
Et par humeur vive et légère,
Mets tout ton bonheur à changer;
Toi qui jouis, comme ta mère,
Du talent si rare de plaire,
Sans avoir l'ennui d'y songer.
Ah! Nennette, combien ton âge
Me fait envier ses douceurs!
D'une main novice et volage,
Tu vas partout, cueillant des fleurs,
De ce monde où chacun voyage,
Ignorant les maux, les erreurs;
Tu ne sais pas encor, je gage,
Qu'il existe des mauvais cœurs?
Tu ne sais pas que la sottise
A partout la place d'honneur;
Que la lâcheté se déguise
Sous le masque de la candeur;
Que la méchanceté divise
Un peuple aigri par le malheur;
Et que l'indécence est assise
Sur le trône de la pudeur.
Tu ne sais pas que dans nos villes,
On voit d'illustres inconnus,
Du monde, fardeaux inutiles,
Et que ces stupides Crésus,
Méprisant l'indigence auguste,
Portent les dépouilles du juste...

Qui n'a gardé que ses vertus...
Tu ne sais pas... Mais je m'égare
En te peignant tous ces malheurs ;
Tu ris toujours, et moi, barbare,
Je t'enseigne à verser des pleurs.
De ton sort garde la magie,
Moi, je garderai mes leçons.
Pourquoi te parler d'élégie,
Quand tu n'aimes que les chansons?....
Ainsi, sur ce point je m'arrête ;
Mais un autre point m'inquiète,
Et sur ce chapitre, je veux
Que mon ame soit satisfaite :
Ton amour prévenant mes vœux,
Par choix a daigné me sourire,
Et ton cœur a fait un heureux
A l'âge où l'on apprend à lire...
Soit, adore-moi, j'y consens ;
Mais pourquoi, petite indiscrète,
Pourquoi veux-tu de deux amans
Fixer à la fois la conquête?
C'est fort bien fait d'être coquette,
Mais c'est mal de l'être à six ans.
Je suis jaloux, je le confesse,
Et, loin de souffrir un rival,
Je veux faire avec ma maîtresse,
De soins, d'amour et de tendresse,
Un échange toujours égal.

Je veux que son cœur soit rebelle
Au fat qui, toujours infidèle,
Change de femme par ennui,
Et partout ne parlerait d'elle
Que pour pouvoir parler de lui.
Ton petit cœur n'a qu'une place,
Garde-la pour un de nous deux,
Et qu'au moins je sois, je le veux,
En cas de gloire ou de disgrâce,
Ou seul à plaindre, ou seul heureux.
Mais si ta vanité préfère
Brûler des feux d'un double amour,
Tu peux encor la satisfaire
En nous accueillant tour à tour.
Je sais que mon rival t'adore,
Eh bien! pendant huit ans encore,
Je le reconnais pour vainqueur.
Que de tes caresses badines,
Seul il épuise la faveur,
Que de tes bontés enfantines
Seul il obtienne la douceur.
Quant à moi, je saurai me taire;
Heureux d'être surnuméraire,
Sans me plaindre, je passerai
Le temps d'un congé volontaire,
Et patiemment j'attendrai
Jusqu'à l'époque fortunée
Où, soumise aux lois du désir,

Ton ame nouvellement née
Connaîtra l'instinct du plaisir ;
Jusqu'au moment où la jeunesse,
Te donnant un plus doux attrait,
Réalisera la promesse
Que l'enfance aujourd'hui nous fait ;
Alors, ma gentille Nennette,
Eloigne mon prédécesseur,
Et, pour prix de ma tendre ardeur,
Pour prix de ma flamme discrète,
Que le signal de sa retraite
Soit l'aurore de mon bonheur.
Songe, en un mot, que je réclame
L'instant de ton premier soupir,
Le noviciat de ton ame
Et l'espoir de ton avenir.

1798.

LE

RÊVE D'UN AMANT [1].

A Madame de C...

Toi, qui, belle sans art et bonne sans faiblesse,
Réunis la raison, la candeur, la gaîté;
Toi qui, déguisant la sagesse
Sous les fleurs de l'aménité,

---

(1) Cette pièce a obtenu le prix de poésie proposé par le lycée Tellusson. Les juges étaient MM. Legouvé, Arnault, Vigée et Laya.

Joins aux grâces de la jeunesse
Le jugement de la maturité,
Permets que, des neuf sœurs empruntant le langage,
Je t'ouvre la route des cieux
En te racontant le voyage
Que j'ai fait au séjour des Dieux.
Sur l'aile des songes volages
Le plaisir amène les jeux,
Et si la raison fait les sages,
L'illusion fait les heureux.
Il était nuit.... dans une paix profonde
L'univers assoupi ranimait ses ressorts,
Et tout reposait dans le monde,
Tout, excepté le crime et le remords.
Déjà sur ma faible paupière
Le sommeil étendait un voile officieux,
Lorsqu'entraîné soudain sur un char de lumière,
Je crus me voir au séjour radieux,
Où suivant au hasard les lois de leurs caprices,
Parcourant des plaisirs le cercle illimité,
Tous les Dieux enivrés d'un torrent de délices
Savourent les douceurs de l'immortalité.
La gaîté, la vive saillie,
Les chansons, les galans propos,
Eloignaient la mélancolie,
Et la raison sévère embrassait la folie
Qui la faisait danser au bruit de ses grelots.
Tout respirait le bonheur et l'ivresse,

Quand l'amour vint troubler la commune allégresse :
« Par ses soupirs et ses sanglots
» Ne m'abandonne pas, ô Vénus ! ô ma mère !
S'écria-t-il, « je viens implorer ton secours ;
» Par ta tendresse qui m'est chère
» Console-moi des sots discours
» Et des outrages de la terre.
» Pour les mortels l'amour n'est plus qu'un jeu ;
» Epris d'un fantôme frivole,
» Sans honte ils délaissent le dieu
» Pour sacrifier à l'idole ;
» La mode et la légèreté
» Règlent leurs mœurs et leur langage ;
» Infidèles par vanité,
» Ils sont toujours faux par usage;
» Asservis aux lois de l'erreur,
» Ils proclament leur inconstance,
» Et s'abandonnent, sans décence,
» A des voluptés sans bonheur.
» A leurs yeux la vertu n'est plus qu'un vain scrupule,
» On rougit d'être époux-amant,
» Et le glaive du ridicule
» Assassine le sentiment.
» Songe que mon affront menace ta puissance,
» Ma mère, qu'on t'outrage en désertant ma cour,
» Et qu'enfin tu dois en ce jour
» Exercer la double vengeance
» De l'amour-propre et de l'amour.

» — Tu dis, mon fils, qu'au terrestre séjour
» On déserte à l'envi les autels de ta mère ;
» L'homme abusé poursuit une ombre imaginaire,
» Je vais pour le punir le forcer d'être heureux,
» Car c'est par des bienfaits que se vengent les Dieux.
» Jaloux du rang que l'univers me donne,
» Le temps veut détruire mes droits;
» Pour tromper ses efforts, je vais changer mes lois
» Et rajeunir l'éclat de ma couronne :
» Oui, désormais, telle est ma volonté,
» La malice et la fausseté
» De mon temple seront bannies,
» La tendresse et la vérité
» Marcheront toujours réunies.
» Près de l'objet qu'il aura su charmer,
» L'amant soumis, tendre et sincère,
» N'aura d'autre secret pour plaire
» Que celui de savoir aimer.
» Plus de ces romances maussades
» Où des Céladons doucereux
» Notent des paroles bien fades
» Sur de petits airs langoureux.
» Renonçant à ce froid ramage,
» Qui nuit toujours au sentiment,
» On ne chantera pas autant
» Et l'on aimera davantage.
» Ou si parfois un poëte brillant
» Veut peindre à la beauté l'ardeur qui le consume,

» Il faudra que le goût préside à ses concerts,
» Que son cœur soupire ses vers,
» Anime ses accens et conduise sa plume.
» Pour doubler le prix de l'amour,
» Le dieu propice du mystère
» Cachera les rayons du jour
» Sous un nuage salutaire.
» L'amant au comble de ses vœux,
» De son secret restant le maître,
» Sacrifîra pour être heureux
» Jusqu'à l'orgueil de le paraître.
» Entre mes favoris tout deviendra commun,
» Bonheur, chagrin, plaisirs et peines;
» Jouir sera leur sort, des fleurs seront leurs chaînes
» Et deux cœurs n'en feront plus qu'un.
» Oui, mon fils, c'est ainsi que vengeant ton injure,
» Arrachant aux mortels le bandeau de l'erreur,
» Je veux leur enseigner le secret du bonheur
» En leur dictant les lois de la nature. »

Vénus parlait encor, quand d'un songe aussi doux
Je vis s'évanouir la séduisante image,
Et le réveil, de mon plaisir jaloux,
Désenchanta mes sens en m'en rendant l'usage.
O toi! qui joins aux fleurs d'un esprit cultivé
De toutes les vertus le solide assemblage;
Toi, qui fais le tourment de mon cœur captivé,

Réalise le charme à mes vœux enlevé ;
Tu peux, pour mettre enfin la constance à la mode,
De Vénus, avec moi, suivre le nouveau code ;
Et, si tu veux, je n'aurai pas rêvé.

1798.

9 janvier. 1801.

J'ai tant à vous remercier monsieur, de toutes les louanges très flatteuses dont vous me comblés, que je crains de vous paroître un peu [illegible] dans celles que je crois vous devoir. vous savés pourtant que je ne flatte guères en aucun cas, et vous pouvés m'en croire quand je vous dis que votre pièce est fort jolie, pleine de facilité, d'esprit et de gaité. resserrés quelques endroits, et revoyés quelques vers négligés, et il n'y aura rien à redire. prenés garde que dans une pièce de saillie de ce genre, il ne faut pas épuiser tous les traits, même piquans, que l'adversaire peut vous fournir.

parcequ'il est surabondant
en sottises, il ne faut pas
que vous le soyés en malice
et même en ce genre servare
modum est de regle. je vous
en dis autant de vos notes dont
je suis généralement assés content
que de vos vers. il y a aussi quelque
petits changemens à faire, et le
tout ne demanderoit pas une
heure de travail. vous avés tant
de jolis vers que vous pouvés
retranchés sans perdre beaucoup
et l'on gagne d'ordinaire à
élaguer. conservés moi vos bontés
qui vont prouvés mon estime et
les sentimens de reconnoissance
et d'amitié que vous m'avés
inspirés.

Voltaire

ÉTRENNES

A GEOFFROY [1].

Tu te fâches, Geoffroy, courage !
Ton courroux me divertit fort ;
Car se fâcher, nous dit l'adage,
Eût-on raison, c'est avoir tort.

---

(1) Deux mots sur ce qui m'a donné l'idée de cette plaisanterie. Mécontent de plusieurs procédés de Geoffroy, j'avais, dans *la Revue de l'an IX* (1801), introduit un certain Feuillet ennemi personnel de Voltaire, et j'avais mis dans sa bouche ce qu'on trouvait presque tous les jours dans le feuilleton du *Journal de l'Empire*. Geoffroy s'irrita de cette malice, et passa dans son compte-rendu toutes les bornes de la critique ; la différence d'âge m'empêcha de prendre les choses au sérieux, et, voulant mettre jusqu'au bout les rieurs de mon côté, je publiai en janvier 1802 cette bagatelle qui eut plusieurs éditions.

Contre moi pour un badinage,
Exhale ta sombre fureur,
Moi, j'approuve assez ton usage;
J'aime mieux, soit dit sans humeur,
Cent invectives pour l'auteur,
Qu'une critique pour l'ouvrage (1).
Je suis trop méchant, à tes yeux!
Faudrait-il, pour combler tes vœux,
Ou pour désarmer ta vengeance,
Faire, en implorant l'indulgence,
Des vaudevilles vertueux,
Des couplets remplis d'innocence,
Qui finissent, faute de mieux,
Par l'*honneur* et la *bienfaisance* (2);
Où l'auteur, avare de sel,
Prodigue le sucre et le miel;
A chaque instant, parle des *roses*,
Ou des fleurs *fraîchement écloses;*
A son Momus sentimental,
Interdit toujours l'épigramme,
Et fait, pour ne dire aucun mal,
Un ouvrage gai... comme un drame,
Et malin comme un madrigal?
Si ce genre a droit de te plaire,
Moi, je n'y fus jamais enclin:
Voilà pourtant, j'en suis certain,
Le seul motif de ta colère.
Sur un théâtre un peu malin (3),

Tes yeux ont reconnu naguère
Un dur, sec, froid, lourd écrivain,
Un feuilliste, pédant sévère,
Toujours content, lorsqu'il a nui,
Qui, dans ses extraits monotones,
Nous révèle, en quatre colonnes,
Le secret d'imprimer l'ennui,
Fait de la critique un système (4),
De l'art dramatique un problème,
D'Apollon un logicien,
Et veut démontrer au parterre
Que *Zaïre* a tort de lui plaire,
Et qu'*Alzire* ne prouve rien (5).
Mon cher Geoffroy, je le confesse,
Si, dans l'ouvrage qui te blesse,
C'est là celui que tu crois voir,
J'aurais grand tort de t'en vouloir;
Tu fais l'éloge de ma pièce,
La comédie est un miroir (6):
Un tel miroir doit te déplaire,
C'est celui de la vérité;
Puisque je te l'ai présenté,
Je suis un sot, la chose est claire (7).
Je voudrais réclamer en vain
Contre ce brevet de sottise;
Quoi que mon amour-propre en dise,
Je dois l'accepter de ta main;
Toujours l'enfant que l'on baptise

Porte le nom de son parrain.
Ainsi, dans tes arrêts sévères,
Sans pitié condamne au trépas
Mes bagatelles éphémères ;
De tes articles funéraires,
Crois-moi, je ne me plaindrai pas ;
Mais que t'ont fait tous mes confrères ?
Raconte-moi leurs attentats (8).
Que t'ont fait les peintres aimables
De la *Matrone* et de *Scarron*,
De *Santeuil*, *Guillaume* et *Piron*,
Qui, dans leurs esquisses durables,
Donnent de l'intérêt aux fables
Et des charmes à la raison ?
Ils avaient droit à ta clémence.
Plus justes, plus prudens que moi,
Ils ont tous imité la France,
Et n'ont jamais rien dit de toi....
Pourquoi punis-tu leur silence ?
Pourquoi, perroquet de Fréron (9),
Dans une analyse incivile,
Viens-tu du poids d'un feuilleton
Assommer tout le vaudeville (10) ?
Pourquoi ?... Mais, je le sais, vraiment
Son nom seul te choque et te blesse,
Le vaudeville, vieil enfant
Qui mord souvent lorsqu'il caresse,
Toujours fin, pour être plus fort,

Lance ses traits avec adresse ;
Il sait immoler sans remord
Les travers de plus d'une espèce,
Et l'on dit que tu crains la mort.
Tu dois redouter sa férule
Par un sentiment naturel ;
Car l'ennemi du ridicule
Est ton ennemi personnel.
Mais en vain ton orgueil en gronde ;
S'il te persiffle et s'il te fronde,
Dès long-temps tu l'as mérité :
Se plaint-on d'être plaisanté,
Quand on insulte tout le monde (11)?
S'il faut m'expliquer clairement,
S'il faut quitter, pour un moment,
Le ton de la plaisanterie,
Réponds-moi, quel est le talent
Que chaque jour, à chaque instant,
Ta plume injuste ne décrie?
N'as-tu pas, athlète impuissant,
Attaqué, d'un air menaçant,
Le Quintilien de la France (12),
Qui, des beaux-arts en décadence,
Soutient le trône chancelant,
Et nous fait croire, en nous parlant,
Que nous aurions dit ce qu'il pense?
Tu critiques tout ce qu'il dit,
De tout ce qu'il dit tu profites ;

Tu le blâmes et tu le cites :
Mais lui seul te met en crédit.
Vingt fois, sans sa *Correspondance*,
Ta feuille m'aurait endormi ;
Elle assure ton existence,
Et tu vis toujours, par vengeance,
Aux dépens de ton ennemi (13).
Du monde passons au théâtre ;
N'as-tu pas, injuste censeur (14),
Insulté ce célèbre acteur
Dont la France fut idolâtre,
Dont Lekain fut le créateur?
N'as-tu pas de mainte épithète,
Que le goût condamne et rejette,
Accompagné le nom fameux
De *Spartacus*, de *Philoctète*,
Dont nos regrets, dont tous nos vœux
Ont su protéger la retraite (15)?
N'as-tu pas, froidement plaisant (16),
Un jour disputé l'art de plaire
A cet enchanteur séduisant,
Qui joint la grâce à l'enjoûment,
L'esprit à la gaîté légère,
Et l'ironie au sentiment,
Qui, de Thalie et du parterre,
Sait ravir les doubles faveurs
Et cache un front sexagénaire
Sous une couronne de fleurs?

C'est lui que ta censure outrage!...
Tu gardes ton froid persifflage,
Pour le modèle des acteurs!...
Ce travers où l'orgueil t'entraîne,
Est le profit de nos auteurs ;
Les torts de la folie humaine,
Les ridicules, les erreurs,
Sont l'apanage de la scène ;
Et, pour que rien ne fût perdu,
Moi, j'ai cultivé son domaine;
Toi, tu l'as beaucoup étendu.
Tu le vois, j'étais loin de craindre
Ton courroux pour moi sans danger ;
J'étais bien sûr de me venger,
Le jour où je voudrais te peindre.
Je t'ai peint, je suis consolé ;
Si ce portrait n'est pas d'un maître,
Il faut bien qu'il ait ressemblé,
Car en voyant *Feuillet* paraître,
Le public en masse a sifflé ;
N'était-ce pas te reconnaître?
De tes destins poursuis le cours ;
Flatte les grands, fais-leur toujours
Maint préambule amphigourique (17) ;
Garde pour l'école tragique
Un extrait anacréontique (18),
Ou des conseils en calembourgs (19),
Et, dans ton supplément critique,

Sois immortel tous les deux jours (20).
Des fruits solides que tu cueilles,
Nourris ton érudition;
Des doux trésors que tu recueilles,
Augmente la collection,
Et, pour notre éducation,
Vends-nous de l'opium en feuilles,
Et l'ennui par souscription.
Prêche, analyse, décompose;
N'invente rien (21), juge de tout,
Juge de la grâce et du goût;
Juge les vers, juge la prose,
Juge les talens et l'esprit;
Du moins il ne sera pas dit
Que tu juges ta propre cause (22).

1802.

NOTES.

(1) Cent invectives pour l'auteur,
Qu'une critique pour l'ouvrage.

Tous les écrivains seront, je crois, de mon avis; une censure motivée, qui fait ressortir les défauts de leur ouvrage, afflige leur amour-propre; mais des injures directes ne font rire qu'aux dépens de celui qui les dit.

(2) Des couplets remplis d'innocence,
Qui finissent, faute de mieux,
Par l'*honneur* et la *bienfaisance*.

Je n'ai pas besoin d'avertir que je ne désigne ici personne en particulier; mais, s'il n'est pas encore prouvé que le genre larmoyant soit bon, même sur un grand théâtre, je laisse à juger ce qu'il doit être dans un petit cadre. Les chansonniers n'auront plus le droit de parodier les drames, s'ils en font eux-mêmes; et quoiqu'il soit assez commun aujourd'hui de rire à la tragédie, ce n'est pas une raison pour pleurer au vaudeville.

(3) Sur un théâtre un peu malin.

Quelques personnes ont reproché aux auteurs de *la Revue de l'an IX* d'avoir mis en scène l'Aristarque du feuilleton. Ils ont appelé cela une personnalité. Je conviens du danger de ces sortes d'attaques ; je conviens qu'une fois entré dans l'arène, on aurait beaucoup de peine à poser une borne au ressentiment ; mais c'est ici le cas d'une exception. Quel est l'homme que l'on a livré à la risée publique? C'est un homme dont le talent est plus nuisible qu'utile, puisqu'il décourage au lieu d'éclairer ; c'est un homme qui fait le commerce des méchancetés, qui manque de mémoire pour les anciens talens et d'indulgence pour les talens naissans ; un homme dont les critiques sont des injures, et les conseils des outrages ; un homme qui, peu content de juger le mérite littéraire, s'établit l'arbitre de la moralité des auteurs.... Et les auteurs ne pourront pas tirer une vengeance publique de cette conduite offensante!... Je soutiens qu'on ne peut leur contester ce droit ; ils sont encore généreux de n'attaquer qu'*une fois par an* celui qui les insulte tous les jours.

(4) Fait de la critique un système.

C'est en expliquant ce système, que l'auteur de Marius à Minturnes a fait ce joli vers :

Il faut manger pour vivre et mordre pour manger.

(5) Il veut démontrer au parterre
Que *Zaïre* a tort de lui plaire,
Et qu'*Alzire* ne prouve rien.

L'acharnement de Geoffroy contre Voltaire est vraiment risible. Qu'il lui reproche les coups funestes que ses écrits ont portés à la religion et à la morale, rien de mieux ; voilà ce que fait

M. de La Harpe, voilà ce que font tous les bons esprits, tous les hommes de bonne foi; mais que, confondant le philosophe et l'auteur, il refuse à Voltaire le titre de grand poëte, un génie fécond et un goût exquis; voilà ce qu'on ne croirait pas, si on ne l'avait pas lu; voilà ce qui justifie ces deux vers vraiment plaisans:

Geoffroy, vous croyez vivre, on s'y trompe souvent,
Vous êtes mort, très-mort, et Voltaire est vivant.

(6) La comédie est un miroir.

C'est le premier vers d'un joli couplet d'*Arlequin afficheur.*

(7) Je suis un sot, la chose est claire.

J'en serais un, si je ne méprisais pas de pareilles injures.

(8) Raconte-moi leurs attentats.

Leurs attentats.... — Ils travaillent pour un théâtre sur lequel on a dit à M. Feuillet Geoffroy :

Air : *De la Croisée.*

Assez souvent dans vos extraits,
On lit vos vers au lieu des nôtres.
Vous croyez rapporter nos traits,
Vous ne nous prêtez que les vôtres.
Puis vous accablez nos couplets
De vos censures indiscrètes,
Assurément ils sont mauvais,
Car c'est vous qui les faites.

On sent bien qu'une pareille vérité devait déplaire à M. le professeur. De là sa grande colère, non-seulement contre moi, mais contre tous mes confrères.

(9) Pourquoi, perroquet de Fréron.

Fréron, rédacteur de l'*Année littéraire*. Geoffroy lui succède, mais ne le remplace pas. Fréron avait du goût, écrivait passablement et jugeait bien, quand il n'avait pas intérêt à juger mal.

(10) Tu viens du poids d'un feuilleton
Assommer tout le vaudeville.

Le 19 ventôse, c'est-à-dire neuf mois avant *la Revue de l'an IX*, voici ce que Geoffroy disait textuellement d'une pièce intitulée : *La Tragédie au Vaudeville* : « *Cette folie étincelle d'un bout à l'autre de saillies et de traits plaisans ; j'ai tâché d'en fondre une partie dans cet article ; c'était la seule chose que j'eusse à faire : des auteurs si ingénieux laissent peu à glaner, et cet article aurait beaucoup d'esprit si j'avais pu y mettre la moitié de celui qui pétille dans leur charmant ouvrage.* »

Voici ce qu'il dit le 28 brumaire an X, quinze jours après *la Revue de l'an IX*, du même théâtre et des mêmes auteurs : *Je n'ai pas besoin de compromettre la gravité de mes fonctions en allant au Vaudeville ; c'est un taudis lyrique, dont les pièces, ainsi que les auteurs, sont endurcis aux sifflets, etc.*

Comme les circonstances changent les hommes !

(11) Se plaint-on d'être plaisanté,
Quand on insulte tout le monde ?

Oui, tout le monde, les vivans et les morts. Après avoir attaqué les hommes les plus distingués, La Harpe, Delille, Collin, Ducis, Legouvé, Arnault, etc., Geoffroy s'amuse à troubler la cendre des morts ; Voltaire et Florian sont tour à tour honorés de ses invectives ; il ne balance jamais entre un abonné de moins et une injure de plus.

(12) Le Quintilien de la France.

Ce nom a été décerné à M. de La Harpe par l'estime publique.

(13) Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Ce vers lui conviendrait à merveille. Le feuilleton des *Débats* a été pendant trois mois la contre-épreuve de la *Correspondance littéraire*, et un recueil d'invectives contre l'auteur de *Warwick*.

(14) N'as-tu pas, injuste censeur,
Insulté ce célèbre acteur?

J'épargnerai à mes lecteurs la répétition fatigante des injures que Geoffroy a prodiguées à Larive. Le suffrage des gens de goût et les regrets des connaisseurs suffisent pour le dédommager. Qui ne se rappelle avec quelle supériorité il jouait Philoctète, Spartacus, etc.! Le Pygmalion de Rousseau n'a jamais été mieux rendu que par lui, et la perfection de son jeu justifie l'éloge qu'on lui adresse dans les vers suivans, qui n'ont jamais été imprimés, et que le hasard a mis entre mes mains.

Impromptu fait après avoir vu jouer Pygmalion par Larive.

J'ai vu Pygmalion d'amour tout enflammé;
J'ai vu marcher le marbre, à sa voix animé;
Mais ce prodige, je l'avoue,
Quand c'est Rousseau qui parle et Larive qui joue,
Cesse pour moi d'être étonnant!
Un prodige plus grand a dû frapper ma vue;
C'est que dans ce rôle brûlant,
Une beauté vivante ait pu si constamment
Voir Larive, l'entendre, et demeurer statue.

(15) Dont nos regrets, dont tous nos vœux,
Ont su protéger la retraite?

Un de nos poëtes les plus brillans, M. Luce de Lancival, lui adressa les vers suivans, lorsqu'il quitta le théâtre :

O toi qui fus trente ans l'ornement de la scène!
Puisqu'enfin tu veux fuir la cour de Melpomène,
Tes amis te suivront dans ton asile heureux :
Pour elle tu vivais; tu vas vivre pour eux.
Ils ne pourront plus voir Philoctète, Zaïre,
Vendôme, Achille, OEdipe, et bien d'autres encore;
Mais ils verront Larive, et s'ils ne peuvent plus
Jouir de tes talens, en dépit de l'envie,
Ils jouiront de tes vertus.
Acteur, ta mémoire est chérie;
Citoyen, on vante tes mœurs.
A l'hommage public tu peux toujours prétendre;
Après les avoir peints, adoucis les malheurs,
Il est doux d'essuyer des pleurs,
S'il est beau d'en faire répandre.
Ta gloire a trouvé des ingrats,
Mais que ta vertu te console :
Tu feras des heureux, c'est encore un beau rôle,
Tes ennemis du moins ne te l'envîront pas.

(16) N'as-tu pas, froidement plaisant.

Geoffroy dit que le rôle du colonel dans le Cercle *a l'air de fatiguer beaucoup Molé, et qu'un vieillard qui a fait le jeune homme a besoin de se reposer long-temps.* Molé un vieillard! Ah! monsieur le professeur, allez donc le voir dans le *Jaloux* de Rochon de Chabannes, dans l'*Amant bourru*, et vous conviendrez que ce vers du *Confident par hasard* est bien placé dans sa bouche :

Mon extrait baptistère est vieux, mais non pas moi.

(17) Flatte les grands, fais-leur toujours
Maint préambule amphigourique.

Geoffroy a la manie des préambules, mais celui de l'*aimable vieillard* (8 ventôse an IX) est surtout très-plaisant.

« Quant à moi, spectateur obligé, j'avais d'avance condamné la pièce sur son titre. L'époque brillante où nous vivons est le triomphe des jeunes gens; quand on voit un héros dans la première fleur de l'âge réunir la politique et la prudence, fruits tardifs des longues années, à la valeur et à l'audace de la jeunesse, les vieillards sont moins aimables et moins à la mode que jamais. »

Il faut bien avoir la fureur de flagorner, pour attribuer la chute d'une comédie au talent d'un général. Quoi! parce qu'un homme *dans la fleur de son âge* a illustré son nom, *l'époque* où nous vivons *est le triomphe des jeunes gens*, et le vertueux Tronchet, défenseur de Louis XVI, le respectable Ducis, ne sont pas des vieillards respectables. Ah! Geoffroy, Geoffroy....

(18) Garde pour l'école tragique
Un extrait anacréontique.

Tout le monde sait que mademoiselle Volnais a de la grâce et de la sensibilité, que ses débuts ont donné des espérances réalisées par son talent; voilà tout bonnement ce qu'on a dit en vieux français. Ecoutez maintenant Anacréon Geoffroy dans sa feuille du 17 messidor an IX :

Les orages du solstice d'été ont épargné cette tendre fleur. La dent de l'envie n'a pu l'atteindre, et le tranchant de la satyre s'est émoussé devant elle. Zéphire amoureux la caresse, les regards du soleil la fortifient, et la clémence de l'air la nourrit.

Intactus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat aer.
CATULLE, *Epithalame.*

Sa tige fortunée croît et s'élève dans les jardins de Melpomène; elle peut déjà se fier à un ciel moins doux : puisse son destin ne jamais démentir le bonheur de sa naissance! Si elle doit encore redouter l'aquilon, elle a du moins assez de force pour la braver.

Convenez, après cette lecture, que vous ne vous doutiez pas qu'on pût donner des avis en *latin* à une jolie Française, et que les orages du solstice d'été, les regards du soleil, la clémence de l'air, Zéphir amoureux et l'aquilon, figurassent jamais dans l'extrait de Zaïre....

(19) Ou des conseils en calembourgs.

Geoffroy prêche contre les calembourgs et il a raison; mais il en fait de pitoyables et il a tort. Dans sa feuille du 6 floréal an IX, il dit qu'en entendant le vers :

Amenez avec vous ces animaux fidèles,

le parterre *rompit les chiens* par un orage de murmures. Il faut convenir que *Jocrisse* en fait de meilleurs. On assure, au reste, qu'il ne faut pas en vouloir à Geoffroy s'il les fait mauvais, que c'est par calcul et pour nous en guérir. Son remède est sûr, et pour nous dégoûter des pointes, un calembourg de sa façon vaut mieux qu'une poétique.

(20) Sois immortel tous les deux jours.

Geoffroy n'écrit que de deux jours l'un, et quelquefois même plus rarement.

(21) N'invente rien, juge de tout.

Geoffroy a fait de Théocrite une traduction qui est un véritable tour de force, car elle n'a rien de commun avec l'original.

Il a aussi composé pour le collége Louis-le-Grand une tragédie, dont il ne reste plus que ce vers, qui n'a pas été fait pour être prononcé par des femmes :

Le ministre sacré, non d'un Dieu, mais d'un homme.

(22) Que tu juges ta propre cause.

Que faut-il conclure de tout ceci? Que Geoffroy, qui ne manque pas d'érudition, s'est fait, pour le succès de sa feuille, un plan dont il ne s'écartera pas. Il a très-bien calculé que le genre satyrique était sûr de la vogue, et son journal est un impôt levé sur la malignité.

—

N. B. Le seul exemplaire que l'on ait tiré en papier vélin a été envoyé à Geoffroy.

ÉPITRE

A COLLIN D'HARLEVILLE

SUR SON SILENCE.

Toi qui corriges les défauts,
Les ridicules et les vices,
Toi qui sais faire des tableaux,
Lorsque tant de peintres nouveaux
Ne font jamais que des esquisses!
De grâce, apprends-moi donc, Collin,
Pourquoi tu désertes la scène;
Apprends-moi quel caprice enchaîne
Ton talent, ta verve et ta main;
Les sots qui craignent ta férule,
Que tu savais si bien frapper,
Sans retenue et sans scrupule,
Désormais vont s'émanciper;

Oui, je gage que ton absence
Bientôt les encouragera ;
Sitôt que le maître s'en va,
Les écoliers sont en vacances.
« Mais, diras-tu, la courte liste
» Des caractères épuisés
» Au talent du meilleur copiste
» N'offre que des portraits usés. »
C'est en vain que tu te récries,
Le monde à tes brillans pinceaux
Présente encor bien des folies,
Et contient plus d'originaux
Qu'on ne peut tracer de copies.
Offre-nous ce minutieux,
Qui fait de tout une science,
D'un bal un objet sérieux,
Qui s'arrête avec complaisance
Sur des points superficiels,
Et consacre son existence
A des riens très-essentiels,
A des vétilles d'importance.
Offre-nous les défauts réels
De cet indiscret susceptible,
Par orgueil devenu sensible,
Qui des autres toujours se plaint,
Pour des chimères se tourmente,
Et, souffrant des bruits qu'il invente,
Réalise le mal qu'il craint.

Je sais bien que ces caractères
Par eux-mêmes sont peu frappans;
Les détails en sont peu marquans,
Et les nuances trop légères.
Que t'importe? En des plans bien faits,
Le cadre étroit de ces portraits
S'agrandit et se développe,
Et c'est pour grossir les objets
Qu'on inventa le microscope.
Du tien, Collin, songe à jouir,
Puisque la nature elle-même
Le fit exprès pour te l'offrir;
Il est si doux de se servir
Des présens de l'objet qu'on aime!
Qui pourrait encor t'arrêter?
Ce n'est pas (du moins je l'espère)
Cette disgrâce passagère,
Dont tu ne dois pas t'affecter;
Tour à tour indulgent, sévère,
Le public change en un instant,
Et quand tu peignis l'*Inconstant*,
Tu connaissais bien le parterre.
Tomber est notre sort commun,
Et cela doit peu nous surprendre;
L'auteur ne saurait se défendre,
Les spectateurs sont cent contre un.
Cet échec aurait pu sans doute
Décourager un commençant,

Qui n'aurait pas connu la route,
Et qui serait mort en naissant.
Mais toi, fils aîné de Thalie,
Qui, de cette mère chérie,
Dès long-temps as reçu pour dot
L'esprit, la grâce, le génie,
Tu peux, fier d'un aussi beau lot,
Du sort auquel ton art t'expose,
Subir la rigoureuse loi.
Quand on est riche, on peut, je croi,
Sans chagrin perdre quelque chose.
En te lisant, on te chérit :
Le cœur, le goût, les mœurs, tout gagne
Aux rêves que fait ton esprit,
Et Paris souvent applaudit
Tes jolis *Châteaux en Espagne*.
Ainsi, reprends, aimable auteur,
Ta plume qui, pour mieux séduire,
Sans aucun effort sait écrire
Des vers aussi purs que ton cœur;
Travaille encor pour une scène
Où plus d'un acteur nous entraîne
Par un talent digne du tien.
C'est là que le titre d'artiste,
Titre qui souvent ne dit rien,
Dans son éclat brille et *subsiste* ;
C'est là qu'avec ton *optimiste*,
On peut s'écrier : *Tout est bien !*

Assure encor par un ouvrage
De vrais plaisirs aux spectateurs,
A l'auteur un nouveau suffrage,
De nouveaux succès aux acteurs.
Songe bien que la France entière
T'adresse aujourd'hui tous ses vœux;
Collin, tu dois la satisfaire :
Un fils n'est-il pas trop heureux
D'offrir sa richesse à sa mère?

1801.

A MESSIEURS

LES

CENSEURS DRAMATIQUES

SOUS LE DIRECTOIRE (1).

Graves et nobles aristarques,
Qui, de vos subtiles remarques,
Désolez les pauvres auteurs,
Par un décret nommés censeurs,

---

(1) Je suis sûr que le titre seul de cette pièce fera sourire quelques lecteurs; on se demandera comment un ancien censeur dramatique a pu tourner en ridicule ses prédécesseurs. La réponse est bien facile : c'est que mes prédécesseurs ne sont pas, grâce à Dieu, mes confrères; ils avaient été choisis en 1795 par La Réveillère, Moulin, etc., et moi je l'ai été vingt-cinq ans plus tard par le duc de Richelieu. J'ai un grand nombre de témoignages écrits qui prouvent que les hommes de lettres n'ont pas eu à se plaindre de moi; et, en définitive, il y avait entre les censeurs du Directoire et ceux de la Monarchie la même différence qu'entre la Révolution et la Restauration.

Salut ! Vous m'exemptez, j'espère,
Pour mon épître littéraire,
D'ajouter la fraternité :
De ce protocole usité
Le charme ne me séduit guères,
Par goût jamais je ne le prends.
D'ailleurs, entre nous, mes régens
Ne sauraient être mes confrères;
Salut !... Par un juste retour,
Frondant votre magistrature,
Je veux enfin avoir mon tour :
Vous me censurez chaque jour,
Il faut bien que je vous censure.
Vous me jugez sur un soupçon
Au tribunal de la puissance;
Moi, je veux plaider ma défense
Au tribunal de la raison :
Pardonnez-moi la différence.
Quoi ! rien ne résiste à vos coups ?
C'est un crime qu'une saillie,
Clio, Melpomène et Thalie
Ne sont plus des muses pour vous.
A vos rêves philosophiques
Les auteurs se trouvent soumis,
Et malgré leurs plaintes, leurs cris,
Vous surchargez leurs manuscrits
De vos ratures despotiques.
Encor si le goût présidait

A vos remarques doctorales,
Et dans vos notes marginales,
Si parfois le bon sens régnait!
Mais vous craignez leur influence;
Bien loin d'invoquer leur soutien,
Et chacun hélas! le voit bien,
Vous écrivez en leur absence.
Je puis le prouver par des faits,
Messieurs, je sais de vos nouvelles,
Car certains chroniqueurs fidèles,
De vous, m'ont conté de bons traits;
Franchement j'avais bien mes vues,
En les retenant mot à mot;
Le premier supplice d'un sot
Est le récit de ses bévues.
Excusez-moi, très-chers régens,
Si je viens ici sans scrupules,
Pour m'égayer à vos dépens,
Vous emprunter des ridicules:
Vous n'avez nul risque à courir.
Avec des fonds comme les vôtres,
On peut prêter beaucoup aux autres,
On ne craint pas de s'appauvrir.
Plus de prélude, et je commence
Au temps où la sotte ignorance,
Exilant tout de par ses lois,
Aurait aussi voulu, je crois,
Exiler l'esprit de la France.

Certain intrus, anti-savant,
De nos censures littéraires,
Alors nommé surintendant,
Etait dans ce département
Comme aux affaires-étrangères.
Il changeait, tronquait, se moquait
Que les vers gâtés par ses notes
Fussent barbares ou mauvais,
Enfin ne fussent pas français,
Pourvu qu'ils fussent patriotes.
Il mande un jour certain auteur :
C'était cet écrivain tragique,
Qui, s'élançant avec honneur
Dans la carrière dramatique,
A vingt ans sut à la critique
Dérober ses premiers essais,
Et débuta par un succès.
C'est lui dont la plume éloquente
Peignit, de Lucrèce expirante,
Et les malheurs et les vertus,
Et qui, nous glaçant d'épouvante,
Aux yeux des spectateurs émus,
Fit tomber l'arme étincelante
De la main terrible et sanglante
De l'assassin de Marius.
Chez l'aristarque il se présente.
« Citoyen, lui dit le censeur,
Je vous rends votre tragédie.

— Ah ! quel bonheur ! que de bonté !
— Vous vous trompez, car votre ouvrage
Ne sera pas représenté ;
Je lui refuse mon suffrage.
— Pourquoi? — Vous avez un hymen
Dans votre ouvrage?... — Oui, citoyen.
— Cet hymen est fait par un prêtre?
— Oui, citoyen. — Voilà le point,
Des prêtres nous ne voulons point.
— Mais, citoyen, tout m'autorise...
— Epargnez-moi cet argument...
— La scène se passe à Venise.
— Et que m'importe? — En douze cent,
Au palais du Doge. — Sottise !
Voici mon arrêt en deux mots :
Les prêtres ont causé des maux,
Dont le souvenir doit déplaire.
Ayant donc un hymen à faire,
Vous pouviez, et c'est là mon vœu,
Faire ordonner ce mariage
Ou par le notaire du lieu,
Ou par le maire du village. »
L'auteur, à ce trait érudit,
Trouve la réplique impossible,
Et pris d'un rire inextinguible,
Laisse échapper son manuscrit :
Il rit si fort que chacun rit ;
Les commis, les garçons de salle,

Chacun en rit, c'est un scandale :
En l'écoutant on rit ici,
En en parlant je ris aussi ;
Et dans cent ans, la chose est sûre,
On rira de cette aventure.
Quelque temps après, ce censeur
Aperçoit dans le *Déserteur*
Certaine ariette incivique,
Qu'il faut remettre à la hauteur
D'un esprit plus patriotique ;
Il voit un mot qui lui déplaît :
Le roi passait... fait la grimace,
Et, rayant ces mots, les remplace
Par ces autres : *la loi* passait.
Un autre s'afflige et s'effraie ;
Il voit des complots inouis
Dans les termes de la monnaie,
Et proscrit le nom de Louis.
De grâce épargnez vos reproches,
Et taisez-vous, censeurs amers,
Puisqu'ils ne sont plus dans nos poches,
Du moins laissez-les dans nos vers.
Ou si votre fierté s'attache
A rendre un poëme imparfait,
Ah ! du moins que le public sache
Le tort que vous nous avez fait ;
Que souvent un ouvrage aimable
Et défiguré sans raison,

Quand il obtient votre vu bon,
Par vous est rendu détestable.
Osez donc vous montrer, mais non;
Du goût vous disant les apôtres,
Avec grand soin vous vous cachez;
L'auteur vous voit pour ses péchés,
Puis, il est sifflé pour les vôtres.
Ah! ne gênez plus ses travaux,
Des effets cherchez mieux les causes;
Ne faites plus la guerre aux mots
En voulant conserver les choses.
S'il faut qu'enfin vous censuriez,
Pouvez-vous manquer de victimes?
Se peut-il que vous ménagiez
Les libellistes anonymes,
Tous ces auteurs aventuriers,
Dans l'ombre cachant leur licence,
Nous attaquant sous le manteau,
Et qui, gardant l'incognito,
Devraient bien garder le silence?
Voilà ceux qu'il faut désarmer;
Mais l'auteur gai d'un vaudeville,
Qui court innocemment la ville,
Est-il fait pour vous alarmer?...
L'esprit doit-il porter des chaînes?
Un couplet n'est pas un complot,
Laissez à Momus son grelot;
Croyez-moi, vous perdez vos peines,

Car les chansonniers, dans leurs vers,
Moissonnent au champ des travers,
Craindriez-vous pour vos domaines?
Mais, que dis-je? tout vous absout,
Et quelle injustice est la mienne!
Ici j'attaque votre goût,
Tandis que l'on peut, sur la scène,
Aujourd'hui dire presque tout,
Grâce au bon sens qui nous gouverne;
Un auteur Figaro moderne
Peut s'expliquer très-librement,
Pourvu que son vers sans audace
Ménage toujours l'homme en place,
Le fripon et l'homme puissant;
Ce lourd Midas se pavanant
De sa troisième banqueroute,
Et le parvenu fainéant
Spéculant sur les pleurs qu'il coûte;
Et ce nouveau riche si fier
Ayant, quoi que la foule en dise,
L'opulence depuis hier,
Mais depuis long-temps la sottise.
L'auteur avare de ses traits
Doit oublier dans ses portraits
L'abus du pouvoir, le divorce,
En vertu le crime érigé
Et le scélérat protégé;
Les grands mots dont on nous amorce,

Les abus un peu trop communs,
Les vols qu'on nomme des emprunts
Et les soldats qu'on fait par force.
Hors ces points, qu'on tait prudemment,
L'auteur a le droit de tout dire,
Et, sans crainte au feu qui l'inspire,
Peut s'abandonner noblement;
Reprenant tout son équilibre,
L'esprit retrouve son essor;
Sans doute il est déjà bien libre,
Mais il sera plus libre encor;
Pour notre bonheur, notre gloire,
Nous perdons notre Directoire,
Et nous perdons nos Députés,
Nos Cinq-Cents, nos amis et frères,
Nos Anciens, qui ne l'étaient guères,
Et nos clubs et nos comités.
Du bonheur les sources rouvertes
Coulent sur un sol embelli,
Et, déjà riches de nos pertes,
Censeurs, nous vous perdrons aussi.
De jour en jour Paris se forme,
Chacun respire, on ne craint plus
Que la justice se rendorme;
Tous les gens de bien sont élus,
On réforme tous les abus;
Je crains que l'on ne vous réforme;
Ou si, se laissant attendrir

Et renonçant à vous poursuivre,
Quoique vous nous fassiez mourir,
On consent à vous laisser vivre,
Du moins, ne voulant plus souffrir
Les torts d'une ignorance extrême,
Je demande à voir établir
En France un tribunal suprême,
Dont les jugemens soient meilleurs,
Et dont l'équité soit plus sûre
Pour corriger les correcteurs
Et pour censurer la censure.

1799.

A UN AMI

SUR MA CHUTE (1).

Quoi! pour un ouvrage sifflé
Par une salle tout entière,
Tu veux que, triste, désolé,
Des arts je quitte la carrière!
Tu prétends que découragé
Par un échec qui m'humilie,
Infidèle au vœu qui me lie,
Bien confus, mais non pas vengé,
Je dois réclamer de Thalie
Mon audience de congé :

---

(1) La chute de l'*Anglomanie*, comédie-vaudeville en deux actes, que j'avais faite avec M. de Thésigny.

Sans doute une peur indiscrète
Trouble ton cœur mal affermi ;
C'est là le conseil d'un ami,
Mais non pas l'avis d'un poëte.
Eh ! dis-moi, ne savais-je pas
Que, sur la route du Parnasse,
Très-souvent on fait des faux pas?
J'en ai fait un ; tel à ma place,
Se plaignant d'être maltraité,
Dirait partout que sa disgrâce
Est une œuvre d'iniquité ;
Il soutiendrait que le parterre
N'écouta que le préjugé
En livrant une injuste guerre
A son ouvrage mal jugé.
De cette ressource commune
L'orgueil emprunte le secours,
Je n'y dois pas avoir recours ;
Bannissant la plainte importune,
Bien loin de croire aux cabaleurs,
Je ne veux de mon infortune
Accuser que les deux auteurs.
Je dis les deux ; car, de ma chute
Un autre partageant les coups,
Ne me laisse pas seul en butte
Aux traits dirigés contre nous ;
D'une aussi douloureuse lutte,
Il m'aide à supporter l'affront ;

Je m'en réjouis sans malice ;
Lorsque l'on doit entrer en lice,
Il est doux d'avoir un second.
Je suis tombé, la chose est sûre,
Je voudrais le nier en vain ;
Plus d'un journaliste inhumain
La veille imprima mon injure
Dans sa feuille du lendemain.
Je suis tombé; que faut-il faire?
Irai-je, auteur mal inspiré,
Au public déclarer la guerre,
Et, comme l'époux égaré
Qui dit ce qu'il aurait dû taire,
Justifier par ma colère
Les rieurs que j'accuserai?
Irai-je, maladroit critique,
Par un sarcasme impolitique,
Grandir des nains passionnés
Qui dans quelques journaux morts-nés,
D'un opium périodique,
Enivrent tous leurs abonnés?
De leur acharnement comique
Je dois mépriser les fureurs;
Leur injure n'est pas publique,
Ils n'ont pour eux que leurs lecteurs :
Qu'ils jouissent de leur victoire ;
On s'est trompé lorsqu'on a cru
Que, ne comprenant pas la gloire,

Je plaiderais pour la mémoire
De mon ouvrage disparu.
Dès aujourd'hui je le retire;
Du public respectant les droits,
J'aurai du moins celui de dire
Qu'il ne l'a sifflé qu'une fois;
Mais si ma douce obéissance
Cède à l'arrêt qu'il a dicté,
Je puis du soin de ma vengeance
Charger un jour ma vanité.
Aux champs altérés de carnage,
Dans les mains d'un vaillant soldat,
Si son ennemi qui l'abat
Enlève l'arme du courage,
Le vaincu ne l'est qu'à demi;
Bientôt, plus fier, il se relève,
S'élance, ressaisit le glaive
Et terrasse son ennemi.
Poëtes, voilà votre histoire;
Dans l'art de Mars, dans l'art des vers,
Souvent le chemin des revers
Mène à celui de la victoire.
Et vous, critiques aguerris,
Vous qui vous croyez bien sévères,
Vous valez mieux que mes amis;
Ils trouvent mes fautes légères;
Vous les doublez; je sens le prix
De ce service involontaire;

Votre injustice salutaire,
Chez moi prévenant les erreurs,
Au lieu de me nuire, m'éclaire,
Et, dans le monde littéraire,
Mes guides sont mes détracteurs.
Rendu par eux plus difficile,
A leur censure je devrai
Des plans mieux faits, un meilleur style,
Un goût plus sûr, plus épuré...
Si leurs lamentables ouvrages
Ont tant de fois su m'endormir,
Je chercherai dans leur plaisir
Une réponse à leurs outrages,
Et je veux, forçant leurs suffrages,
Les amuser pour les punir.

1802

ÉPITRE

AUX GOBE-MOUCHES.

Vous qui trouvez que tout est bien,
Qui ne craignez pas la satyre,
Et jamais ne doutez de rien,
C'est à vous que je veux écrire.
Je vais vous dire votre fait.
Mais, de grâce, daignez permettre
Qu'avant de vous donner ma lettre,
Je me donne votre portrait.
Qu'est-ce, en deux mots, qu'un gobe-mouche?
Un homme crédule par goût,
Ouvrant, pour mieux admirer tout,
L'oreille, les yeux et la bouche;

Un sot qui croit aveuglément,
Dans sa simplicité naïve,
Chaque nouvelle qu'il apprend ;
Quoi que l'on dise ou qu'on écrive.
Rien n'étonne son jugement ;
On lui fera croire aisément
Que Contat, dans la comédie,
Duchesnois, dans la tragédie,
N'ont ni mérite ni talent.
Il vous assure bonnement,
Et sans preuves même apparentes,
Que tous les amis sont réels,
Que tous les vins sont naturels
Et toutes les femmes constantes ;
Un vrai gobe-mouche, en un mot,
Tient, dans son humeur trop facile,
Du bonhomme, de l'imbécile,
Du Champenois et du badaud.
Voilà ceux à qui je m'adresse,
Ceux à qui j'écris ; mais hélas !
J'ai grand peur d'être bientôt las
A force de mettre l'adresse.
En tout pays j'en aperçois,
La sottise en grossit les listes,
On n'a que l'embarras du choix :
Commençons par vous, nouvellistes.
Pendant la guerre, les combats
Prêtent aux récits infidèles,

Et depuis quinze ans, les nouvelles,
Par malheur, ne vous manquent pas;
Le méchant n'a pas grande gloire
Dans l'invention d'un récit;
Dès qu'il fait courir un faux bruit,
La sottise est là pour y croire.
En dépit de l'absurdité,
Pour qu'un propos soit adopté,
Et qu'il vole de bouche en bouche,
Il suffit qu'il soit répété
En présence d'un gobe-mouche.
Le parlage leur est si cher,
Que, toujours heureux d'être ensemble,
Pendant les rigueurs de l'hiver,
C'est un café qui les rassemble,
Pendant l'été, c'est le grand air.
Pour la politico-manie,
Qui n'a pas entendu citer
L'arbre antique de Cracovie,
Où les rentiers, à disputer,
Passaient les trois quarts de leur vie?
Que vous devez le regretter,
Gobe-mouches infatigables,
Toujours également portés
A prendre en juges équitables
Des fables pour des vérités,
Et des vérités pour des fables!
C'est sous son dôme révéré,

Que Metra, fécond en miracles,
D'un cercle nombreux entouré,
A long-temps dicté ses oracles.
Le voyez-vous, la canne en main,
Décoré d'un nez respectable,
Et plus fier qu'un consul romain,
Tracer la veille, sur le sable,
La bataille du lendemain?
Roi des badauds, dans sa balance,
Il pèse les droits des Etats,
Et fixe la prééminence
De nos modernes potentats.
De leurs secrets dépositaire,
Rien ne peut arrêter ses pas,
Et son activité guerrière
Fait marcher contre l'Angleterre
Le Grand-Turc, qui n'y pensait pas.
Plein de ses calculs politiques,
Fier de ses plans diplomatiques,
Toujours parlant, il va son train;
Mais avec l'art géographique,
Parfois il se brouille en chemin :
Son esprit, qui bat la campagne,
Transporte Berne en Allemagne,
A Florence passe le Rhin;
Place le Danube en Espagne,
Et Naples sur le Pont-Euxin...
Mais n'importe; la confiance

N'a point de soupçon importun :
Plus il manque de sens commun,
Et moins on manque de croyance ;
Le sot et benin spectateur,
La bouche béante, immobile,
Prend pour paroles d'Évangile
Tous les oracles du menteur,
Et court bientôt, d'un pas agile,
Rendre et colporter par la ville
Les contes bleus du narrateur.
O toi, dont le feuillage antique
Vit tant de fois déraisonner
Nos diplomates en boutique,
Devait-on te déraciner?...
Vieil arbre, si des mains farouches
Déshonorèrent tes rameaux,
Si l'on composa des fagots
De la dernière de tes souches,
Console-toi ; les gobe-mouches
A ton désastre ont survécu ;
Avec toi leur immense empire
Semblait devoir être abattu ;
Mais non : loin qu'on ait pu leur nuire,
Leur nombre encore s'est accru.
Ainsi, le peuple israélite,
Errant et partout dispersé,
A su, de son pays chassé,
En tout pays trouver un gîte.

De ses coutumes, de ses lois,
La terre entière est inondée,
Et l'on rencontre en mille endroits,
Quoiqu'on ait détruit la Judée,
Presqu'autant de juifs qu'autrefois.
Ainsi, vous conservez vos droits,
Gobe-mouches, que l'habitude
Réunit au café Valois,
Et qui vous faites une étude
De déraisonner sur les lois,
Sur nos guerriers, sur leurs exploits !
Vous pouvez en toute assurance
Lire déjà dans l'avenir,
Et sur l'Empire qui commence,
Radoter à n'en pas finir.
Les destins futurs de la France
Bien long-temps vont vous occuper...
Adieu, je vous quitte pour d'autres :
Maris faciles à tromper,
A votre tour soyez des nôtres.
L'amour, qui redoute un lien,
Que la servitude effarouche,
Vous attrape sans examen,
Et grâce à lui, le pauvre hymen
N'est bien souvent qu'un gobe-mouche.
Combien j'en aperçois encor
En littérature, en musique !
Gobe-mouche chamarré d'or,

Gobe-mouche diplomatique...
Mais chut !... Ici parlons tout bas,
Ou plutôt gardons-nous d'écrire ;
On sait fort bien qu'en pareil cas,
Très-souvent ce qu'on ne dit pas
Indique ce qu'on pourrait dire.
Sur ce chapitre assez piquant,
Devinez tout ce que je pense ;
Pour moi, je m'en tiens prudemment
A l'épigramme du silence.

1805.

L'ART DE CAUSER.

—

ÉPITRE

D'UN PÈRE A SON FILS.

Oui, je veux, éclairant votre inexpérience,
Vous apprendre, mon fils, cette aimable science,
Nœud solide et brillant de la société;
Ce commerce du cœur par l'esprit inventé,
Cet art ingénieux qui prête à la parole
Un charme plus utile, un attrait moins frivole,
Et nous offre souvent, en épurant nos mœurs,
La raison embellie et les fruits sous les fleurs.

Quel plaisir, quand l'hiver ramenant la froidure,
Par son aspect lugubre attriste la nature,
De rassembler autour de son ardent foyer
De bons, de vrais amis, qui prompts à s'égayer,
Et d'un fatal ennui préservant nos demeures,
Par des contes joyeux hâtent le vol des heures!

Surtout n'admettez pas au cercle accoutumé
Cet ennuyeux bavard qui, de tout informé,
N'a pas, en répétant ses absurdes nouvelles,
Le bonheur des échos, qui du moins sont fidèles;
Il cite à chaque instant, et cite toujours mal;
Son temple est un café, son oracle un journal :
Evitez avec soin ce conteur lourd et triste.

Plus loin de vous encor repoussez l'égoïste
Qui de son intérêt fait sa suprême loi,
De ses phrases toujours le premier mot est *moi;*
A peine est-il entré que Monsieur, pour la forme,
De toutes les santés très-vaguement s'informe.
Moi, dit-il, Dieu merci, je me porte fort bien;
C'est qu'aussi, *moi*, je prends un excellent moyen :
C'est de vivre pour *moi;* je n'ai ni fils, ni femme,
Et ne tenant à rien, rien ne trouble mon ame.
Je hais ce sot esprit de lui seul amoureux.

Malgré tous ses travers, j'aimerais encor mieux
Ce grossier campagnard, Lansberg de sa commune,

Qui ne parle jamais que du cours de la lune;
Il prédit hardiment que les blés viendront tard;
Pour les biens de la terre, il craint la Saint-Médard;
Il annonce l'orage, et voit à certains signes
Que le vent, cette nuit, fera geler les vignes.
L'Almanach tout entier n'en saurait pas autant.

Défiez-vous aussi du rhéteur assommant,
Qui, ne parlant jamais qu'analyse et synthèse,
Dans un cercle d'amis prétend soutenir thèse,
Disserte gravement sur le nouveau ballet,
Nous cite Mallebranche à propos d'un sonnet,
Et prend, fier de pousser un argument frivole,
Le fauteuil d'un salon pour le banc d'une école.
Qui veut toujours prouver, prouve qu'il est un sot.
Pourquoi faire un discours, quand il suffit d'un mot?
Ce n'était pas ainsi que l'heureux Fontenelle,
Des causeurs de bon goût rare et piquant modèle,
Par le charme attrayant de tous ses entretiens,
Déridait la sagesse, embellissait des riens,
Disait tout sans trop dire, et toujours sûr de plaire,
Vieux, savait rajeunir sa gaîté séculaire.
Ce n'était pas ainsi que le malin Piron,
Pour jamais de Procope illustrant la maison,
Contre l'Académie, et Voltaire et le drame,
Croisait habilement le fer de l'épigramme,
Et, trouvant sans effort plus d'un bon mot cité,
Improvisait gaîment son immortalité.

Voilà, mon fils, voilà les maîtres qu'il faut suivre.
Mais c'est peu de l'esprit, il faut du savoir-vivre;
Dans un cercle brillant, si vous êtes admis,
De tous les invités faites-vous des amis,
En préférant parfois leurs lumières aux vôtres:
C'est prouver son esprit que d'en trouver aux autres.
Dans ce que vous direz soyez bref et précis,
Poli dans la dispute, et clair dans vos récits;
Quand on prend des détours, on peut se perdre en route.

Ecoutez quelquefois, afin qu'on vous écoute:
Ce monde est un échange, et, chacun pour son bien,
Dans ce commerce heureux doit mettre un peu du sien.

N'imitez pas surtout ces jeunes gens futiles,
Qui, nous assourdissant de leurs phrases stériles,
Et prodiguant l'ennui d'un caquet importun,
Effleurent vingt sujets sans en traiter aucun.
Ils n'ont dans leurs propos ni règle ni mesure:
Au savant algébriste ils parlent de peinture,
Au peintre de procès, de danse au général,
Au vieillard, de l'amour, à l'homme en deuil, d'un bal,
Aux procureurs, vertus, et raison aux poëtes;
Fleurette au philosophe, et science aux coquettes;
Evitez avec soin ce désordre insensé,
Et ne parlez jamais qu'après avoir pensé.
Lorsque vous discutez, souffrez qu'on vous réponde;
Qui prétend briller seul, déplaît à tout le monde:

Trop de gens ont ce tort, qu'on ne peut excuser,
Et tel parle fort bien, qui ne sait pas causer.
Cet art a fait long-temps le charme de la France;
L'urbanité, le goût, la grâce, l'élégance
D'un esprit toujours vif animaient la gaîté.
Cet heureux temps n'est plus; la triste gravité
Met partout à la mode, en dépit des critiques,
Les reversis bourgeois, les whist soporifiques,
Et l'avide intérêt fait, doublant ses tributs,
Du temple des plaisirs le comptoir de Plutus.
Mais du jeu cependant je conçois la manie;
Elle peut dispenser de savoir, de génie,
Le jeu met de niveau l'ignorance et le goût;
Il faut peu de talent pour risquer un va-tout.
Ah! que j'aimais bien mieux ces brillantes soirées,
Qui, sans aucun effort, s'écoulaient consacrées
Au noble amusement d'occuper son loisir!
L'instruction semblait éclore du plaisir:
Quel charme d'assister à ces luttes polies,
Où l'éclair de l'esprit, où le feu des saillies,
Animaient, enflammaient les yeux des combattans!
Je regrette aujourd'hui ces entretiens charmans.
On veut trop raisonner; la politique austère
De nos jours est l'effroi de la gaîté légère;
On disserte sans cesse, on bâille, on ne rit plus.
Le goût pourtant visite encor quelques élus;
Parmi les plus fameux, puis-je oublier Delille?
Il cède au doux penchant de son esprit facile,

Et nous dit un bon mot comme il fait un bon vers,
Il fronde un ridicule, il attaque un travers,
Ou, remontant pour nous le fleuve de sa vie,
Fait oublier le temps comme le temps l'oublie;
Ses moindres entretiens valent de longs discours :
Qui l'écoute un moment, profite pour toujours.
En badinant, il pense; en riant, il éclaire;
Et de l'art de causer il a fait l'art de plaire.
On nous dit que bientôt un poëme charmant (1),
De la grâce élégante éternel monument,
Contiendra de cet art l'aimable poétique;
De ce livre, mon fils, si votre esprit s'applique
A pénétrer le sens, vous saurez découvrir
Ce qu'il faut éviter, ce qu'on peut acquérir;
Ce travail veut du soin, et Delille au vulgaire
En peut, sans nul danger, révéler le mystère.
L'esprit ne s'apprend pas; cet heureux indiscret,
Même en le trahissant, gardera son secret;
Vous, toutefois, mon fils, à sa brillante école,
Songez qu'il faut mûrir une tête un peu folle :
De tout ce qu'il dira, faites votre profit,
Son commerce enchanteur polira votre esprit...
Telle on voit en été, sur le tapis de Flore,

---

(1) La *Conversation*. Cette épître a été composée quelque temps avant la publication du poëme de Delille.

Près du lys embaumé, la tulipe inodore
Tromper le connaisseur, et, par d'heureux emprunts,
De la fleur qu'elle approche, exhaler les parfums.

1807.

AU

DÉFENSEUR

DE

LA COQUETTE DE SIX ANS [1].

Panégyriste intéressant
De l'amour et de la morale,
O toi, que d'un ton gémissant
On entend crier au scandale,

---

(1) Voyez, page 232, l'épître à la *Coquette de six ans*. M. de Coupigny ayant pris ce badinage au sérieux, m'adressa une longue épître pour me prouver que je ne savais pas aimer. Je lui répliquai par l'épître qu'on va lire.

Chez moi tu blâmes franchement
Un procédé dont tu t'offenses ;
Tu fais fort bien assurément
De plaider pour le sentiment,
Puisqu'il t'a dicté des romances.
Mais sans raison tu t'es choqué,
Sans raison ta muse trop tendre
Met tout son esprit à défendre
Ce que l'on n'a pas attaqué.
Quel est donc le mot qui te blesse,
Dans mes petits vers innocens?
Tu dis que, sans délicatesse,
J'ai quitté ma folle maîtresse
Pour la reprendre dans huit ans :
Le fait est vrai, je le confesse ;
Mais ce traité spéculateur
Prouve l'excès de ma tendresse,
Au lieu de prouver ma froideur.
Tu sais bien que lorsqu'on s'engage
Dans les chaînes du Dieu malin,
Peine et plaisir, bonheur, chagrin,
Tout se confond, tout se partage.
Quand on aime, on veut du retour ;
Séduit, l'on veut aussi séduire,
Et, dans le livre de l'amour,
C'est à deux qu'il est doux de lire.
Or, tu ne sais pas bien, je crois,
L'âge de ma jeune coquette,

Il faut donc que je le répète :
Elle avait six fois douze mois,
Le jour où je fis sa conquête.
Mais le temps marche, apprends, ami,
Qu'un lustre, un grand lustre et demi,
Aujourd'hui pèse sur sa tête.
Elle est à cet âge charmant
Où sans sujet on rit, on pleure,
Où le jour ne paraît qu'une heure,
L'heure ne paraît qu'un moment;
Cet âge, aurore de la vie,
Où le cœur est naïf et bon,
Que l'on nomme âge de raison,
Que j'appelle âge de folie.
Aurais-tu donc voulu, dis-moi,
Que ma flamme prématurée
L'exposât à trahir la foi
Que par mégarde elle eût jurée?
De mon œil sévère et jaloux
La surveillance eût été vaine;
J'aurais perdu mes soins, ma peine,
Et bientôt l'ingrate en courroux,
D'amour aurait brisé la chaîne,
Comme elle brise ses joujoux.
De riens toujours trop occupée,
Elle eût oublié ses sermens,
Et j'aurais eu peur trop long-temps
De partager ses sentimens

Avec sa bonne et sa poupée.
J'ai donc pu sans avoir blessé
La morale, ni la décence,
Aux feux d'un amant empressé
Abandonner son inconstance,
Livrer à cet amant charmé
Tous les écarts de son enfance,
Et de son cœur inanimé
Lui céder l'active indolence :
Céder ainsi, c'est obtenir,
Et mon rival heureux d'avance,
Obligé de se dessaisir
En faveur de ma survivance,
M'offrira dans sa récompense
Un moyen sûr de le punir.
Je ne crains pas qu'il s'applaudisse
De garder ce jeune trésor ;
A son ame un peu trop novice
Il ne pourra donner l'essor,
Et je n'ai pas peur qu'il jouisse
D'un bien qu'elle n'a pas encor.
Oui, quand je songe à ma conduite,
J'ai peine, je le dis sans fard,
A comprendre qu'elle t'irrite ;
Par calcul arrivant plus tard,
J'aurai du moins eu le mérite
De choisir la meilleure part.
D'ailleurs ce délai volontaire

Prouve assez l'excès de mes feux ;
L'auteur, l'amant pour parler mieux,
Parfois apprennent à se taire.
Parfois on gagne pour attendre :
Différer, c'est savoir jouir ;
Et même je tiens du désir
Que l'art de doubler le plaisir
Est souvent l'art de le suspendre.

1800.

LE TRAVAIL.

Ode [1].

Quelle main féconde en miracles
A suspendu ces tours qui menacent les cieux?
Quel talent vainqueur des obstacles
A jeté sur les eaux ces ponts audacieux?
Quels Dieux, ou quels brillans génies,
Offrent partout à mes regards
Ces fleuves détournés, ces routes aplanies?
La voix du temps répond : Le travail et les arts.

---

(1) La loge des Neuf-Sœurs avait ouvert en 1808 un concours pour deux prix de poésie. J'avais envoyé deux pièces, qui furent couronnées toutes deux. M. Tissot eut le premier accessit pour une ode sur le bombardement de Copenhague par les Anglais. Je lui cédai mon second prix, et l'archi-chancelier, qui présidait la séance, me dit : *Vous voulez donc en avoir trois?*

Tout cède à la persévérance
Du grand homme, qui rêve à la postérité,
Et l'étude amasse en silence
Ses titres glorieux à l'immortalité;
Elle prépare une couronne
Pour les auteurs, pour les guerriers:
C'est le travail qui sème, et la gloire moissonne
Dans les champs où l'honneur fait croître les lauriers.

Voyez Bayard, cet invincible,
Qui n'eut pas de modèle et n'a pas de rivaux,
Il ne tente que l'impossible,
Et pour se reposer, il change de travaux.
Quand il ordonne la victoire,
Il court au péril en soldat;
Le danger n'est pour lui que le fard de la gloire,
Il est sûr du triomphe, en livrant le combat.

Que l'ardeur du travail dévore
Celui qui veut d'avance usurper l'avenir;
Corrigez, corrigez encore
Ces ouvrages heureux, enfans d'un doux loisir.
Ainsi, Boileau, censeur utile,
A poli ses vers immortels;
La lime du travail leur donne un air facile,
Et sait, à force d'art, les rendre naturels.

Poëte, sois le pur organe
Des mœurs, de la justice et de la vérité;
Par l'abus d'un talent profane,
Ne déshonore pas ton immortalité;
Que tes vers, simples ou sublimes,
Rassemblent toujours à la fois
Des fleurs pour les vertus, des foudres pour les crimes,
Des hymnes pour le ciel, et des vœux pour les rois.

C'est au sein d'un champêtre asile,
Que l'ami du travail doit se réfugier;
Dans le tumulte de la ville,
On dissipe le temps qu'on devrait employer.
Le silence de la retraite
Inspire le fils d'Apollon;
Il n'aime que les bois. Je veux, dit un poëte,
Du calme pour ma verve et du bruit pour mon nom.

Ainsi, l'abeille industrieuse,
De son empire ailé réglant l'heureux essor,
Dans sa cellule studieuse
Compose lentement son liquide trésor.
Tandis que ses sujets fidèles
Aux savans offrent des leçons,
Elle place au dehors d'utiles sentinelles
Qui, de la ruche active, écartent les frêlons.

Ce Romain, qu'un sol trop fertile
Jadis fit accuser d'un faux enchantement,
Parut d'un air calme et tranquille,
Et devant le sénat répondit librement :
Mes efforts et mon énergie
Pour moi sont des Dieux protecteurs ;
Un travail sans relâche est ma seule magie,
Et ces bras vigoureux sont mes seuls enchanteurs.

Jeunes beautés, que l'art de plaire
Fit naître tout exprès pour enchaîner nos cœurs,
Le travail vous est nécessaire :
Il peut à vos loisirs épargner des erreurs.
Quand la mollesse vous énerve,
Empruntez son heureux secours :
On a vu dans vos mains l'aiguille de Minerve
Repousser bien souvent les armes des amours.

Vieillards, chefs des tribus nombreuses,
Qui peuplent notre empire et fécondent nos champs,
Vos familles seront heureuses,
Si vous les exercez à des travaux constans.
Par de pénibles sacrifices,
Tous leurs maux seront combattus ;
La molle oisiveté fait naître tous les vices :
Songez que le travail est père des vertus !

1808.

LE

VINGT-UN JANVIER.

Que le trône s'écroule, et que le juste meure,
Avaient dit les méchans... Un martyr glorieux
Tombe, et s'il est frappé par quelques factieux,
C'est la France entière qui pleure.
Dans son amour, le ciel l'avait donné
A des sujets fatigués de combattre;
Il était bon... comme Henri-Quatre,
Comme Henri-Quatre il meurt assassiné.
Son trépas est pour nous le signal des alarmes,
Et ce lâche forfait, source de nos douleurs,
Avant de l'expier par de trop justes larmes,
Nous l'avions expié par de trop longs malheurs.

En vain de hardis novateurs,
Réclamant un silence impie
Pour ce jour qui brise nos cœurs,
Veulent que partout on l'onblie;
De cet oubli profanateur
Le respect garantit la France :
L'oubli mène à l'indifférence,
Le souvenir double l'horreur.
Toutefois, par respect pour le héros sublime
Qui nous dicte en mourant ses ordres paternels,
Oublions, s'il se peut, le nom des criminels,
Mais n'oublions jamais le crime.
Eh! comment retracer les affronts inouïs,
Les mépris insultans dont un sénat rebelle,
Dans sa fureur toujours nouvelle,
Trop long-temps abreuva Louis?
D'un trône sans magie, infortuné fantôme,
Contre lui tout semblait d'accord,
Et ce monarque, sans royaume,
Passa, triste jouet du sort,
D'un palais dans les fers, et des fers à la mort.
De cet épouvantable orage,
De ces combats affreux, creusets de sa vertu,
Qui tous illustraient son courage
Et qui ne l'ont jamais vaincu,
Un seul témoin nous reste, et, dans ce grand naufrage,
Une orpheline a survécu...
Le ciel qui la sauva par un heureux prodige

Voulut, en nous donnant les plus hautes leçons,
Nous conserver la double tige
Et des Césars et des Bourbons.
Tendre fille, ange de la France,
C'est surtout par la bienfaisance
Qu'à ses parens elle veut ressembler;
C'est en calmant des maux, c'est en brisant des chaînes,
Qu'elle sait adoucir des peines
Que rien ne pourra consoler.
De la pitié touchante elle goûte les charmes,
Ses bienfaits prodigués soulagent ses douleurs,
Et plus elle a versé de larmes,
Plus elle veut sécher de pleurs.
De toutes les vertus elle offre le modèle;
Mais si leur germe heureux n'était pas dans son cœur,
Elle l'aurait puisé dans cette œuvre immortelle (1)
Où la sagesse brille, unie à la grandeur.
L'Esprit divin prêtait un rayon de sa flamme
Au saint roi qui dicta cet admirable écrit;
Chaque inspiration nous révèle son ame,
Et chaque mot nous attendrit.
Dans les adieux qu'il fait, dans les avis qu'il donne,
De la vertu suivant toujours la loi,
Il ne peut plus récompenser en roi;
Mais c'est en Bourbon qu'il pardonne.

---

(1) Le testament de Louis XVI.

Tranquille comme aux jours de la prospérité,
De la religion empruntant le langage,
Il pleure en père, il meurt en sage,
Et semble encor plus grand que son adversité :
Enfin, dans ce sublime ouvrage,
Il laisse à la postérité
Le plaidoyer de l'innocence,
Le code de la piété,
Le testament de la bonté,
L'évangile de la clémence.

1815.

INAUGURATION

DE

LA STATUE DE LOUIS XIV.

Les insensés dans leur délire
Avaient dit : « Détrônons les rois ;
» Pour nous c'est créer que détruire :
» Sur des débris fondons nos droits. »
Soudain le marteau des vandales,
Dirigé par l'impiété,
Brise les images royales,
Et déclare la guerre à l'immortalité.

Déjà du piédestal auguste
Que notre amour avait formé,
On voit près de Louis-le-Juste
Tomber Louis-le-Bien-Aimé.

Des monstres que l'enfer anime,
Frappent un roi cher aux Français ;
Et la Seine, étrangère au crime,
Dans ses flots amoureux cache le Béarnais (1).

Enfin l'éclair du bonheur brille ;
Il revient, le roi désiré,
Consoler sa grande famille,
Et nous rendre un sceptre adoré.
Pour multiplier ses hommages,
Notre respect ingénieux,
En remontant le cours des âges,
Fait, par des monumens, revivre ses aïeux.

Du bon Henri, de notre père
Le ciseau reproduit les traits,
Et le royaume solidaire
Est d'accord pour un roi français.
Escorté d'un siècle de gloire,
Louis s'élance, et c'est aux lieux
Parés du nom de la victoire,
Qu'on offre à nos regards le roi victorieux.

Braves guerriers, au bruit des armes

---

(1) On sait que la statue d'Henri IV fut jetée du Pont-Neuf dans la Seine.

Contemplez un prince guerrier ;
De Mars dédaignant les alarmes,
Il sut cueillir plus d'un laurier ;
Grand monarque, grand capitaine,
L'honneur seul l'a toujours guidé ;
Saluez le roi de Turenne,
De Catinat, Villars, Luxembourg et Condé.

Poëtes, saisissez la lyre
Pour un roi qui fut votre appui,
Et qu'un si grand nom vous inspire
Des chants qui soient dignes de lui ;
Des beaux-arts, sa main tutélaire
En France alluma le flambeau ;
Célébrez le roi de Molière,
De Corneille, Pascal, La Fontaine et Boileau.

Nobles vétérans de la gloire,
Dont il honora les travaux,
Rendez hommage à sa mémoire
En inclinant vos vieux drapeaux ;
Votre force était épuisée,
Il vous créa de doux loisirs,
Et fit construire un élysée
Pour ceux dont la victoire avait fait des martyrs.

O France, ô ma chère patrie,
Accomplis tes heureux destins ;

Les beaux-arts, l'active industrie,
Te promettent des jours sereins.
Garde, désormais libre et sage,
Du passé suivant les leçons,
Les biens que le ciel te ménage,
Le bonheur et la paix, la gloire et les Bourbons.

1822.

HOMMAGE A DELILLE [1].

Si la solennité touchante,
Qu'au vrai talent l'amitié vient offrir,
Me plaît, me séduit et m'enchante,
C'est par le charme heureux du souvenir;
Il me ramène à cette aimable époque,
Où par le double attrait d'un plaisir réciproque

---

(1) M. Michaud de Villette, ami de M. Delille, et qui avait imprimé toutes ses œuvres, ayant voulu célébrer à la campagne l'inauguration du buste de ce grand poëte, avait invité à cette fête littéraire M. Michaud, son frère, l'historien des *Croisades*, et M. de Feletz, auquel ses excellens articles de critique ont ouvert les portes de l'Académie. Madame Delille présidait à cette solennité; j'étais aussi du nombre des élus. A peine arrivé, je m'enfermai une heure, et j'écrivis ces vers, que je prononçai au moment de l'inauguration.

L'immortel qu'on fête aujourd'hui,
Nous attirant dans sa simple demeure,
Ne nous laissait penser qu'à lui
Et nous faisait oublier l'heure.
Là, je voyais, ici, j'aime à revoir
Son Antigone, son amie,
Qui par plaisir bien plus que par devoir,
Pour prolonger ses jours, aurait donné sa vie.
Là, je voyais aussi le successeur fameux
Des Etienne et des Baskerville,
Qui, dans un art ingénieux,
De tous ses devanciers fut le rival habile.
Là, je voyais encor ce publiciste aimable
Qui joint la finesse au bon ton,
Et, nous rendant la critique agréable,
Nous fait lire et relire un petit feuilleton.
Là, je voyais enfin cet auteur dont la gloire
A consacré tous les travaux,
Et qui nous prouve à tous ce qu'on a peine à croire,
Que l'on peut à la fois rédiger des journaux
Et très-bien écrire l'histoire.
Nous l'aimions tous, celui que regrettent nos cœurs.
Quand le sort jaloux nous en prive,
De son rare talent, zélés admirateurs,
Que notre amitié lui survive ;
Son buste adoucit nos regrets,
Son nom nous rappelle sa gloire,
Et c'est en contemplant ses traits

Qu'il est plus doux encor d'honorer sa mémoire.
Vainement un sot détracteur,
Dans le bizarre accès de sa fougue indiscrète,
A voulu flétrir ce poëte
Du nom de versificateur.
De la sublime poésie,
Possédant les nombreux secrets,
N'a-t-il pas avec énergie
Chanté l'amour heureux, la sombre jalousie,
Le crime, la vertu, le bonheur, les regrets?
Il sait tout exprimer, tout peindre,
Il joint le tact au goût et la grâce à l'esprit;
On sent ce qu'il éprouve, on voit ce qu'il décrit,
Et, sans viser au but, il parvient à l'atteindre;
Sous ses heureuses mains la plume est un pinceau,
La pensée une image et le vers un tableau.
A ses mânes sacrés notre amour doit un gage;
Pour honorer ce poëte enchanteur,
Songeons qu'il faut que notre hommage
Soit doux comme ses vers et pur comme son cœur.
Delille a chanté le village;
Il a souvent chanté les fleurs;
Il les aimait, et, dans plus d'un ouvrage,
Son style en retraça les brillantes couleurs:
De fleurs entourons son image.
Donnez le myrte des amours,
Donnez des verts lauriers la couronne immortelle,
Donnez surtout des lys, pour celui qui toujours

Au malheur demeura fidèle....
Et nous, de cet homme excellent
Qui conservons la mémoire si chère,
Qui l'avons vu de près et pour qui son talent
S'embellissait encor de son beau caractère;
Promettons bien de venir en ces lieux
Célébrer cet anniversaire,
Et disons en versant des pleurs délicieux :
Honneur au brillant interprète
De l'esprit et de la raison,
Qui, *recevant du ciel l'influence secrète,*
Fut rival de Virgile et vainqueur de Milton.

1822.

POÉSIES LYRIQUES.

—

DINERS

DU VAUDEVILLLE

ET

DU CAVEAU.

DINERS DU VAUDEVILLE [1].

Demande d'Admission.

AIR : *De la Croisée.*

Afin de pouvoir, tous les mois,
Chanter et boire à votre table,
Il faut avoir au moins deux fois
Bravé la critique intraitable :

---

(1) La société des Dîners du Vaudeville a été créée le 1er vendémiaire an V (22 septembre 1796). Elle était composée de MM. Barré, Bourgueil, Deschamps, Demautort, Desfontaines, Despréaux, Després, Piis, Philippon de la Madelaine, Prévôt d'Iray, Radet, Ségur aîné, Ségur cadet. Au mois d'août 1798, j'y fus admis le même jour que M. Emmanuel Dupaty, et plus tard on reçut MM. Armand Gouffé, Dieulafoy, Laujon, Maurice Séguier, Philippe de Ségur et Goulard. On se réunissait tous les mois, et l'on tirait au sort un sujet donné. Cette réunion charmante a cessé au commencement de 1802. Une des conditions d'admission était d'avoir obtenu deux succès au théâtre du Vaudeville.

Du sifflet aigu des censeurs
J'ai déjà sauvé trois bluettes,
Et ma muse, grâce aux prêteurs,
Vous a payé trois dettes.

Collé, Panard, Gallet, Piron,
S'ils n'avaient passé l'onde noire,
Devaient, par plus d'un bon couplet,
Illustrer encor leur mémoire.
Par testament, ces chansonniers
Vous ont tous légué leurs tablettes,
Et c'est comme leurs héritiers,
Que vous payez leurs dettes.

Chez vous, comment puis-je être admis?
Je marche, et vous avez des ailes;
Vous êtes déjà mes amis,
Vous serez encor mes modèles :
Lisant, relisant les chansons
Qu'ici chacun de vous a faites,
Je vous emprunterai des fonds
Pour vous payer mes dettes.

1798.

LA MODE.

Air : *La Comédie est un Miroir.*

Le Dieu du goût parvint, dit-on,
A fixer deux jours l'inconstance,
Et c'est pendant leur union,
Que la *mode* naquit en France.
De l'univers qui la cherchait,
Bientôt elle fit les délices;
Pour sceptre elle prit un hochet,
Et pour ses décrets, des caprices.

Mais la *mode*, reine d'un jour,
Voit bientôt son nom disparaître,
Et je la compare à l'amour
Qui périt lorsqu'il vient de naître.

Son trône est toujours chancelant,
Et la fantaisie indécise,
A Paris, en un seul instant,
L'élève, l'encense et le brise.

Tour à tour, par mode et par ton,
Notre siècle, riche en lumières,
A prôné Janot, Washington,
Les Pointus et les Montgolfières,
Lekain, Jocrisse, Montauciel,
Figaro, le Moine et les Diables,
Le Tartufe et Cadet-Roussel,
Les Pantins et les Incroyables.

De la *mode* prête à passer,
Une autre mode nous délivre;
Le fou prétend la devancer,
De loin le sage sait la suivre.
Dans plus d'un magasin rival,
De ses lois on trouve le code;
La mode a même son journal (1),
Qui n'est pas encore à la *mode*.

De tout temps, cent peuples jaloux
Ont pris nos travers, nos usages,

(1) Le *Répertoire des modes*, né en 1798, et mort dans la même année.

Et lorsqu'ils sont fous comme nous,
Ils s'imaginent être sages.
Joignons le myrte à l'olivier,
De l'équité suivons le code,
Et puis alors, au monde entier,
Si nous pouvons, donnons la *mode*.

1798.

LES QUAND.

AIR : *Du vaudeville de l'Embarras du choix.*

Quand on a de la répugnance,
Pour le vil métier de flatteur;
Quand on ôte, sans indulgence,
Aux fripons leur masque trompeur;
Quand on croit à la conscience,
Quand on craint de voler autrui;
Quand on dit tout haut ce qu'on pense,
On ne parvient pas aujourd'hui.

Quand on veut crayonner l'ébauche
D'un personnage sot et vain;
Quand on veut rendre un air bien gauche,
Un grand orgueil, un esprit nain;
Quand, d'après nature, on veut peindre
Un haut et puissant inconnu,
Sans recourir à l'art de feindre,
Il faut choisir un parvenu.

Quand on veut voir filles précoces,
Avec l'amant qui les séduit,
Sans avoir célébré les noces,
De l'hymen recueillir le fruit;
Quand on veut voir ces demoiselles,
Par le fait démentir leur nom,
Il faut voir les pièces nouvelles,
Palmer, Lisbeth, Anacréon.

Quand on veut un moment suspendre
Le sombre cours des noirs chagrins;
Quand on veut être sûr d'entendre
Couplets piquans, joyeux refrains;
Quand on veut retrouver le style,
La franche gaîté d'autrefois,
Il faut aller au Vaudeville,
On aura l'*Embarras du Choix* (1).

1798.

(1) Jolie pièce de Radet.

LES

MŒURS D'A PRÉSENT.

AIR : *Le Port-Mahon est pris.*

Esclave de la mode,
Paris,
Epris
De sa loi commode,
N'a pas d'autre méthode
Que celle de jouir,
De courir
Du désir
Au plaisir,
Sans dessein
Et sans frein.

La timide pudeur
Passe pour une erreur ;

Sur la triste constance,
Le goût
Partout
A la préférence,
Et le seul vice en France
Que l'on blâme aujourd'hui,
C'est l'ennui :
On le fuit,
Il nous suit ;
C'est un mal
Très-banal.

L'amour n'est chez les femmes
Qu'un jeu,
Qu'un feu,
Le poison des ames ;
La morale est en drames,
Et les beaux sentimens
Des amans
Sont touchans...
Dans les vieux
Contes bleus.

La honte est un péché ;
Cythère est un marché ;
On s'y dispute en foule ;
A tant
L'instant

L'heure qui s'écoule ;
L'argent par flots y roule,
Et le plaisir s'y vend
Bien souvent
Au chaland
Plus offrant ;
Il est pris
A tout prix.

Plus de flamme discrète ;
L'honneur,
D'erreur,
En tous lieux se traite ;
L'Amour bat la retraite,
Et cet enfant changé,
Négligé,
Est jugé
Préjugé ;
C'est un Dieu
Sans aveu.

On suit avec ardeur
Le char du faux bonheur.
Moi, sans regret, je laisse
Aux fous
Leurs goûts,
Leur bruyante ivresse,
Et j'ose à la tendresse

Consacrer tous mes vœux ;
Trop heureux
Si je peux
Pour mes feux
Obtenir...
Un soupir !

1798.

LA GLACE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

En glaces l'univers abonde,
On aime leurs brillans reflets :
On s'en sert beaucoup dans le monde,
Et l'on n'en profite jamais.
De ses goûts l'homme suit la pente,
La vérité qui suit ses pas
Prend la glace, la lui présente,
Mais l'amour-propre n'y voit pas.

Du reste, il est heureux, peut-être,
Que les humains, par vanité,
Ne veuillent pas se reconnaître
Au miroir de la vérité :
Son éclat offusque les hommes,
Et si nos yeux, dans ce miroir,
Pouvaient nous voir tels que nous sommes,
Nous ne voudrions plus nous voir.

Regardez Paul qui fait, pour plaire,
Tant d'efforts, tant de vœux perdus ;
Paul, dont la jambe est si légère,
Dont la tête l'est encor plus ;
Son miroir poli, qui le flatte,
Lui montre tout sous un jour faux :
Il y voit toujours sa cravatte,
Et n'y voit jamais ses défauts.

Si la figure retracée
Trouve des glaces en tous lieux,
L'ame en rencontre, et la pensée
A son miroir comme les yeux.
Pour ne pas craindre la présence
De ce témoin accusateur,
Songeons bien que la conscience
Est toujours le miroir du cœur.

Soyons bons, c'est là le système
Qui fait jouir d'un bonheur sûr ;
Dès qu'on est mal avec soi-même,
Le miroir cesse d'être pur.
Mais rarement le sort nous ôte
L'espoir d'illustrer l'avenir ;
La glace que ternit la faute
S'éclaircit par le repentir.

1799.

L'ÉNIGME.

AIR : *Du Petit Matelot.*

Combien d'énigmes différentes
Chaque jour s'offrent à nos yeux!
Les hommes, les astres, les plantes,
L'émail des prés, l'azur des cieux,
Le jour brillant, la nuit profonde,
Du sort, les faveurs ou les coups;
Tout nous étonne, et dans le monde,
Tout est une *énigme* pour nous.

Séparer, par un choix habile,
Le bien du mal, le vrai du faux;
Être amusant pour être utile;
Punir les vices, les défauts;
A l'aveugle offrir la lumière;
Tenir tous les sots dans l'effroi;
Ce n'était qu'un jeu pour Molière,
Et c'est une *énigme* pour.... moi.

Le gros Mondor, maître novice,
Econome d'esprit, d'argent,
Par disette et par avarice,
Cache son or et son talent :
Pauvre, il accumule sans cesse,
Et tout ensemble, avare et sot,
De son esprit, de sa richesse,
Il fait deux *énigmes* sans mot.

Du plaisir faisant une affaire,
Toujours amis, toujours contens,
Notre bonheur est, sur la terre,
Une *énigme* pour bien des gens :
Plus d'un sot jaloux se propose
De la deviner ; mais il faut,
En riant, jouir de la chose,
Et pour nous seuls garder le mot.

1799.

RONDE A DANSER.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Nargue du misantrope austère,
Et du philosophe chagrin !
Boire, danser, aimer et plaire,
C'est ma devise et mon refrain.
Plus d'un Héraclite
Est triste par goût;
Nouveau Démocrite,
Moi, je ris de tout.

Quand je songe aux maux de la vie,
Au lieu de pleurer, de gémir,
J'éloigne la mélancolie,
Et je danse pour m'étourdir.
Plus d'un Héraclite, etc.

Si j'ai, par hasard, quelqu'envie
De me livrer à la douleur,
Je vais voir une tragédie,
Et, soudain, je ris de bon cœur.
Plus d'un Héraclite, etc.

Plus d'un honnête homme soupire
De voir tant de sots enrichis;
Quand je les vois, ils me font rire
Ou de malice, ou de mépris.
Plus d'un Héraclite, etc.

J'ai pour maîtresse la folie,
Et pour mentor Anacréon :
Aussi, pour moi, dans cette vie,
Rien n'est drame, et tout est chanson.
Plus d'un Héraclite, etc.

Mes bons amis, si mon système,
A vos yeux, paraît le meilleur,
Que votre refrain soit le même,
Avec moi, chantez tous en chœur :
Plus d'un Héraclite
Est triste par goût;
Nouveau Démocrite,
Moi, je ris de tout.

1799.

LA COQUETTE.

AIR : *La Rigueur, le Ton sévère* (d'Honorine).

La coquette
Qui nous guette,
Pour mieux assurer notre défaite,
Nous abuse,
Nous amuse,
Nous séduit,
Nous attire.... et nous fuit.

Son humeur est inégale,
Son plaisir lui tient lieu de morale ;
Le délire
La fait rire
Aux dépens
Des sermens
Des amans.

Parfois on la croit sincère,
On se flatte, on espère

Lui plaire ;
Quel dommage !
Tout hommage
D'elle est pris
Avec l'air du mépris.

A celui qu'elle encourage,
Du bonheur sa main peignant l'image,
Jusqu'au temple
Qu'il contemple
Le conduit....
Et bientôt l'éconduit.

Fuyant la triste constance,
Elle a tous les goûts sans préférence ;
Elle est fière
De nous plaire,
D'enflammer,
De charmer....
Sans aimer.

Légère, adroite et fantasque,
Elle parle toujours sous le masque ;
Des grimaces
Sont ses grâces ;
Son regard
Est un calcul de l'art.

Elle enchante,
Elle tourmente;
Elle tente
Et jamais ne contente.
Trop frivole,
Elle immole
Le bonheur
Au plaisir, à l'erreur.

Est-on femme et non coquette?
Ce point-là ne peut, en chansonnette,
Se débattre,
Et pour quatre
Les paris
Sont ouverts à Paris.

Mais tais-toi, muse indiscrète;
Car, si l'on veut peindre une coquette,
On échoue,
Et Lanoue (1)
Du portrait
A gardé le secret.

1799.

---

(1) Auteur de la *Coquette corrigée*.

LE VOILE.

AIR : *Du Vaudeville du Mur mitoyen.*

Le voile irrite le désir,
Et, protecteur de l'innocence,
Il sert les femmes qu'il dispense
D'être belles ou de rougir :
Sous le voile de la décence,
La prude se cache avec soin,
Et du voile de l'indulgence,
Un auteur a toujours besoin.

Les voiles sont multipliés ;
Jadis, ils couvraient le visage ;
Mais, grâces au moderne usage,
Ils tombent de la tête aux piés ;
Vive cette mode nouvelle !
On se cache pour se parer ;
Aujourd'hui, sans voile, une belle
N'oserait jamais se montrer.

Peintre délicat et touchant,
Favart, si tu sais toujours plaire,
Si ta grâce vive et légère
Nous séduit en nous attachant,
C'est que souvent ta muse aimable,
Joignant le goût à la candeur,
Leva le voile de la fable,
Jamais celui de la pudeur.

Le voile masque maint défaut :
Bien souvent, lorsque je compose,
Pour gazer à propos la chose,
J'emprunte le voile du mot :
Le voile de la modestie
A surtout droit de nous toucher,
Et, par sa vertu, multiplie
Les talens que l'on veut cacher.

Quand je ris, mon but est rempli ;
Le bon vin, la gaîté badine,
Sur le passé qui me chagrine,
Jettent le voile de l'oubli.
Des maux que le présent me cause,
L'espoir, habile à m'affranchir,
Sous un voile couleur de rose,
Me fait entrevoir l'avenir.

1800.

ÉNIGME.

Air : *De la Croisée.*

Tantôt, je console un amant,
Tantôt, aussi, je le désole.
Propice ou sourde au sentiment,
Tour à tour je suis triste et folle :
Noircie en recevant le jour,
Avant d'exister je suis blanche ;
Quelquefois je prends un détour ;
Mais souvent je suis franche.

Par un caprice du destin,
Je change à tout moment de place ;
Je voyage soir et matin,
Pourtant jamais je ne suis lasse.
On me renferme pour raison,
Et, par calcul, on me délaisse ;
Mais bientôt je sors de prison
Grâces à mon adresse.

Vous pourrez deviner bientôt
L'énigme que je vous propose ;
Doit-on balancer sur le mot,
Quand on reçoit souvent la chose ?
Pour me trouver, celui qui lit
Ces vers que je viens vous soumettre,
Doit, au lieu d'en chercher l'esprit,
S'en tenir à la *lettre* (1).

1800.

---

(1) Le mot de l'énigme est le dernier mot de la chanson.

LES SERMENS.

AIR : *Du Petit Matelot.*

Des sermens je crains la formule ;
De nos jours, ce mot est suspect ;
On se dégage sans scrupule,
Quand on s'engage sans respect :
Aux sermens bien fou qui se fie :
Ils sont souvent, malgré l'honneur,
Commandés par la tyrannie,
Et prononcés par la frayeur.

Combien de sermens on voit faire
Par les gascons, par les amans !
En fait d'amour, femme préfère
Une preuve à trente sermens.
La franche amitié n'en fait guère ;
Car les sermens sont de grands mots
Superflus pour les cœurs sincères,
Insuffisans pour les cœurs faux.

Mélise, malgré sa jeunesse,
Maltraitait toujours les amans ;
Mais le fardeau de la sagesse
La fatiguait depuis long-temps :
Un certain soir enfin, la belle
Trouva son époux inconstant,
Fit le serment d'être infidèle,
Et tous les jours tient son serment.

Sexe né pour tromper et plaire,
Quand vous nous jouez quelques tours,
Dans l'excès de notre colère,
Nous jurons de vous fuir toujours ;
Mais, pour ressaisir vos conquêtes,
Vous possédez des traits vainqueurs ;
Le serment n'est que dans nos têtes,
Et le parjure est dans nos cœurs.

Ninon, jeune dans sa vieillesse,
Par l'esprit, par le goût brillait ;
Et pourtant elle eut la faiblesse
De faire un serment par billet :
De La Châtre, cette bévue
Coûta cher à sa vanité ;
Car ce billet, payable à vue,
Par Sévigné fut protesté.

Je jure au Dieu de la tendresse
De lui consacrer tous mes chants ;
Je jure amour à ma maîtresse,
Respect aux mœurs, guerre aux méchans ;
Je jure à l'aimable folie
D'être son disciple constant ;
Chacun de vous, je le parie,
Avec moi va prêter serment.

1800.

PICCINI.

AIR : *Du Chapitre second.*

Sur un ton pur, noble et touchant,
Accordant sa lyre divine,
Piccini parut, et le chant,
Comme les vers, eut son Racine.
Elevant son vol jusqu'aux cieux,
Il charma notre ame attendrie,
Et ses accens mélodieux
Firent pleurer jusqu'à l'envie.

Il nous émeut, nous attendrit
Par un accord tendre ou sublime;
On aperçoit ce qu'il décrit,
On éprouve ce qu'il exprime.
De *Didon* peint-il la fureur?
Il nous agite, il nous alarme;
Mais quand il nous peint sa douleur,
En nous désolant, il nous charme.

Piccini, Gluck, eurent tous deux
Leurs censeurs, leurs panégyristes;
On a vu les combats nombreux
Des gluckistes, des piccinistes :
Sans doute, pour des airs nouveaux,
Se battre ainsi n'était pas sage;
Mais depuis dix ans, pour des mots,
On s'est battu bien davantage.

Ecoutez mes tristes accens,
O vous, qui gouvernez la France :
Piccini meurt, et ses enfans
Restent en proie à l'indigence.
Du destin réparez les torts,
Et calmez leurs douleurs secrètes;
Vous héritez de ses trésors,
C'est à vous de payer ses dettes.

1801.

LE DEUIL.

AIR : *Du Petit Matelot.*

On a dit que nos comédies
Inspiraient terreur ou pitié ;
Et que, de bien des tragédies,
C'était l'ennui parodié :
Pour moi, je ne m'étonne guère
Si Thalie a la larme à l'œil,
Car, depuis la mort de Molière,
Elle n'a pas quitté le *deuil.*

On demande pourquoi Clainville,
Hiver, été, matin et soir,
A pied parcourt toute la ville,
Affublé d'un vieil habit noir.
Le fait est trop clair ; le grand livre,
Pour sa fortune, est un écueil ;
Et comme il n'a plus de quoi vivre,
D'avance il veut porter son *deuil.*

Aujourd'hui, les frais de toilettes
Ne coûtent rien à la beauté ;
Le costume de nos coquettes
Est celui de la vérité.
De moi ces modes saugrenues
N'auront jamais un bon accueil ;
Car, lorsque les grâces sont nues,
La pudeur est toujours en *deuil*.

Chaque peuple a son caractère :
L'Espagnol est grave et prudent,
Par goût l'Allemand ne rit guère,
Et l'Anglais ne rit pas souvent :
Le Français rit, même sans cause,
Le chagrin lui semble un écueil ;
Et ce n'est qu'en couleur de rose
Qu'à Paris on porte le *deuil*.

Apôtres du joyeux délire,
Piron, Gallet, Collé, Favart,
Tous quatre, au ténébreux empire,
Vous deviez arriver plus tard ;
Quand la mort, qui vient tout détruire,
Vous eut fait descendre au cercueil,
Le noir Pluton se mit à rire
Et le gai Momus prit le *deuil*.

1801.

LA COMÉDIE.

AIR : *De la Montferrine.*

Dans tous les états
Ne voit-on pas
La comédie ?
L'usage a fait loi :
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

CHOEUR.

Dans tous les états
Ne voit-on pas
La comédie ?
L'usage a fait loi :
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

Qu'un époux,
Jaloux,
Tourmente une femme asservie,
Bientôt, par calcul,
Elle joûra *le traité nul.*
Jeunes gens
Changeans,
Jouez parfois *l'étourderie;*
Surtout n'allez pas
Jouer jamais *les fils ingrats.*

CHOEUR.

Dans tous les états,
Ne voit-on pas
La comédie?
L'usage a fait loi;
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

Quand Frélon déçu
N'a pas reçu
Bourse remplie,
Ce censeur tranchant,
Dur par penchant,
Fait le *méchant.*
Epoux vieillissant,
Qui joue avec femme jolie,
Reste court souvent:
Son rôle est soufflé par l'amant.

CHOEUR.

Dans tous les états,
Ne voit-on pas
La comédie?
L'usage a fait loi;
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

En France, long-temps
On vit, dans mainte tragédie,
Rôles d'*intrigans*,
Et de *brigands*,
Et de *tyrans*.
Les *brigands* ont fui;
Mais aujourd'hui,
Dans ma patrie,
Je vois des *Frontins*,
Et des *Scapins*,
Et des *Crispins*.

CHOEUR.

Dans tous les états,
Ne voit-on pas
La comédie?
L'usage a fait loi;
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

La prude a souvent
L'air décent,
Plein de modestie.
Voyez-la de près,
Elle a joué la *Fausse Agnès*.
Que fait le rentier
Pour maint créancier
Qui l'ennuie?
Il a le secret
De fort bien jouer le *Distrait*.

CHOEUR.

Dans tous les états,
Ne voit-on pas
La comédie?
L'usage a fait loi;
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

Le fat
Veut l'éclat
Sur le théâtre de la vie;
Le sage, écarté,
Se contente d'un *aparté;*
Et, modestement,
Il borne sa philosophie
A vivre gaîment,
Jusqu'au moment
Du dénoûment...

CHOEUR.

Dans tous les états,
Ne voit-on pas
La comédie ?
L'usage a fait loi ;
Tu ris de moi,
Je ris de toi.

1801.

CONSIGNE

A MON PORTIER.

AIR : *Rendez-moi mon Ecuelle de bois.*

En jockey, mon fidèle Frontin,
Tu m'étais fort utile ;
Mais je te grondais, soir et matin,
De trop courir la ville ;
Or, d'après son état, son emploi,
Comme il ne faut pas qu'un portier sorte,
Pour te faire rester chez moi,
Je t'ai mis à la porte.

Ainsi, dans ton nouveau métier,
Il faut que je te forme :
Le matin, s'il vient un créancier,
Veille, pour que je dorme;
S'il insiste, peins à grands traits,
De ma fièvre, la tragique histoire ;
Dis que depuis mon dernier accès,
Je n'ai plus de mémoire.

Si par hasard quelque malheureux
Vient et me sollicite,
Ah ! loin de le cacher à mes yeux,
Fais-le monter bien vite.
Trop heureux de prêter un appui
A l'honnête indigent qui m'implore,
Je sens bien que m'appauvrir pour lui,
C'est m'enrichir encore.

Accablé du pesant fardeau
De n'avoir rien à faire,
Si quelque *Turcaret* nouveau
Chez moi vient se distraire,
Ne lui réponds que par un *non ;*
Mais à ses dépens veux-tu rire?
Ne lui demande pas son nom,
Et dis-lui de l'écrire.

Mais aussi, quand tu verras, mon cher,
Venir, à la nuit close,
Pied mignon, petit nez en l'air,
Teint de lys et de rose ;
C'est Aglaé ! Sans perdre de temps,
Fais monter cette belle à l'œil tendre,
Et songe que fillette, à quinze ans,
Ne doit jamais attendre.

Change un usage qui me déplaît,
Dont mon orgueil s'irrite;
Dans tes mains, un maudit sifflet
Annonce une visite (1) :
Un jour de chute, siffle moins fort ;
Car cette musique infernale
Vraiment me semblerait encor
Un écho de la salle.

Ta consigne, si tu la suis,
Doit embellir ma vie;
De chez moi bannis les noirs soucis,
Laisse entrer la folie;
Que toujours un verrou protecteur,
Des chagrins, arrête l'escorte ;
Ouvre, pour recevoir le bonheur,
Deux battans de la porte.

1801.

---

(1) On sait que dans beaucoup de maisons le portier avait l'habitude de siffler pour annoncer une visite.

TOUJOURS TOUT DROIT.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Cette vie est un grand dédale
Rempli de sentiers différens,
Suivant une marche inégale,
On nous y voit toujours errans ;
Jeunes, l'amour, qui nous débauche,
Sur nos cœurs use de son droit ;
L'intérêt nous dit : Prends à gauche,
L'honneur nous dit : *Toujours tout droit.*

Sur la route de la fortune,
S'empresse tout le genre humain ;
Mais, par une erreur trop commune,
La moitié s'égare en chemin ;
Comme l'aimable fugitive
Habite un labyrinthe étroit,
Chez elle, jamais on n'arrive,
Lorsque l'on va *toujours tout droit.*

Des arts, à la vive jeunesse,
La carrière offre mille appas ;
L'intrigue, qui rampe sans cesse,
Se flatte d'arrêter ses pas ;
Mais sur les ailes de la gloire,
Le génie à peine la voit,
Et vers le temple de mémoire,
Il s'avance *toujours tout droit*.

De l'aimable mythologie,
Parcourons les sentiers fleuris :
On peut, sans croire à la magie,
Y voir des leçons d'un grand prix.
Des enfers, la route embrasée,
A des détours en maint endroit ;
Pour arriver à l'élysée,
Il faut aller *toujours tout droit*.

1801.

LE PORTRAIT.

AIR : *Du Chapitre seeond.*

Un portrait sait doubler pour nous
L'objet que notre cœur adore ;
Il est déjà bien loin de vous,
Vous le voyez tout près encore.
Sur ce gage de l'amitié,
Mon avis, je crois, tient du vôtre :
D'un ami, c'est une moitié,
Qui nous aide à retrouver l'autre.

Mais, surtout, il ne faut jamais
Suivre l'exemple de ces belles
Que l'on voit donner leurs portraits
Aussi souvent que les modèles.
Eglé, pour pareille faveur,
Doit subir un pareil reproche ;
Nul amant ne l'a dans son cœur,
Et vingt amans l'ont dans leur poche.

Peintres, pour que votre travail
A tous vos modèles convienne,
Ne peignez jamais qu'en émail
Villars, le grand Condé, Turenne.
Pour rendre les traits de l'amour,
Sachez enluminer l'estampe;
Mais, pour les petits grands du jour,
C'est bien assez de la détrempe.

1801.

DINERS DU CAVEAU [1].

Le Rire.

Air : *Mon Père était pot.*

Des purs accens de la gaîté,
Turbulent interprète,
Le rire est bien pour la santé
La plus douce recette.

---

(1) La société des Dîners du Caveau ou du Rocher de Cancale fut fondée par M. Capelle, qui imprimait le Recueil, et qui faisait lui-même des chansons très-agréables. Elle était composée de MM. Désaugiers, Armand Gouffé, Béranger, Antignac, Brazier, Dupaty, Francis, Laujon, Moreau, Philippon de la Madelaine et Piis. J'en étais de droit comme ancien membre des Dîners du Vaudeville. La société fut dissoute en 1815; les opinions politiques étaient si tranchées, que ces réunions gastronomiques seraient devenues des clubs.

C'est un fait : ainsi,
Sans soins, sans souci,
Chantons, chers camarades
Egayons nos jours,
Et rions toujours,
Pour n'être pas malades.

Il faut convenir qu'un rieur
A beau jeu sur la terre,
Et qu'il peut à sa bonne humeur
Donner libre carrière.
D'un rire malin,
Pour doubler soudain
Les éclats sympathiques ;
Les sots, à mes yeux,
Valent cent fois mieux
Que nos auteurs comiques.

Molière connaissait à fond
L'art d'exciter le rire ;
Depuis lui, maint auteur profond
Fit à peine sourire.
Si de la gaîté,
Le fleuve arrêté
Fut gêné dans sa course,
Il est libre, car
Le joyeux Picard
En retrouve la source.

La Grèce était, assure-t-on,
Le pays d'Héraclite;
Moi je conteste, et pour raison,
Ce fait que l'on nous cite :
J'ai vu de fort près
Les tristes Anglais,
Et je puis vous répondre
Qu'Héraclite était,
De droit et de fait,
Un citoyen de Londre.

Toujours le rire d'un bon cœur
Est la marque évidente;
Le rire ami de la candeur
Prouve une ame innocente.
Hommes sans détours,
Du rire toujours
Vous fûtes les apôtres;
J'en fais le pari,
Ceux qui n'ont pas ri
Ont fait pleurer les autres.

La vie est un fort grand banquet
Dont chaque homme est convive :
Il faut, lorsqu'à table il se met,
Que la gaîté le suive.
Rendons, par nos jeux,
Nos propos joyeux,

Le repas agréable ;
Et puis comme ici,
Le dîner fini,
Sortons gaîment de table.

1808.

APOLOGIE

DE LA CHANSON.

Air : *Rien n'était plus joli qu'Adèle* (Saint-Malo).

Vive, vive la chansonnette
Qui doit aux Français
Sa gloire et ses succès !
Amans, buveurs,
Guerriers, rimeurs,
Selon leurs goûts,
Disent chez nous :
Vive la chanson
Qui se retient, qui se répète; } *bis.*
Vive la chanson
Qui se répète à l'unisson !

Près de ce chanteur de guinguette,
Malgré les défauts
De son chant aigre et faux,
Pourquoi voit-on tant de badauds ?

C'est que, songeant
A leur argent,
Il dit la chanson
Que le peuple en tous lieux répète ;
Il dit la chanson
Qui n'a ni rime ni raison.

Soldats français, la chansonnette
Double sans effort
Votre noble transport!
L'ennemi se croit le plus fort :
Vous le battez,
Et vous chantez
Guerrière chanson
Que l'armée en chorus répète ;
Guerrière chanson
Qui couvre le bruit du canon.

D'une morale trop abstraite,
Ennuyeux prêcheurs,
Réformez les erreurs ;
Voulez-vous corriger les mœurs,
Critiquez-les
Dans des couplets :
Morale en chanson
Comme une leçon se répète ;
Morale en chanson
Réveille, et l'on dort au sermon.

Chez nous quand un ami qu'on traite
Vient d'un bon repas
Savourer les appas,
De manger, de boire, est-on las,
Un gai refrain
Remet en train.
Bacchus, ta chanson
Qu'à la ronde chacun répète;
Bacchus, ta chanson
Fait qu'on rappelle l'échanson.

La justice, sourde et muette,
Que souvent on vend,
Que rarement on rend,
D'un grand n'ose atteindre le rang;
Mais par malheur
Pour la grandeur,
Maligne chanson,
Que chacun tout bas se répète,
Maligne chanson,
Se rit et du rang et du nom.

Vive les vers faits en goguette!
Ami rien n'est tel
Pour se rendre immortel.
De Momus desservant l'autel,
Panard, Piron,
Favart, Laujon,

C'est mainte chanson
Par vous faite, et que l'on répète,
C'est mainte chanson
Qui fait répéter votre nom.

1807.

LE

SPECTACLE GRATIS.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Le citadin qui n'est pas riche,
Pour vivre gardant tout son bien,
Ne s'amuse que si l'affiche
Annonce un spectacle pour rien.
Mais le villageois se procure
Plus de plaisirs au même prix ;
Pour lui tous les jours la nature
Donne son spectacle *gratis*.

Dans sa loge voyez Céphise
Arriver avec grand fracas :
Tout est calculé dans sa mise ;
On voit un peu plus que son bras.

N'opposant qu'un léger obstacle
Aux regards de nos étourdis,
Céphise, en payant le spectacle,
Se donne en spectacle *gratis*.

Sur le grand succès de sa pièce,
Didier fait des rêves flatteurs,
Pour remplir à la fois sa caisse
Et la caisse de ses acteurs :
Mais à la porte point d'obstacle ;
Les spectateurs sont cinq ou six ;
Et, grâce à Didier, le spectacle
Tous les deux jours donne *gratis*.

Jaloux de voir la gaîté franche
Des bons habitans de Paris,
Gratis je fus rire dimanche,
En disant : C'est autant de pris.
Quelqu'un écoutant ces paroles,
Me vole une montre de prix,
Et me fait payer cent pistoles
Ma place au spectacle *gratis*.

Si l'on voit quelque grand coupable
De sa mort payer ses forfaits,
Des badauds, la foule innombrable,
Accourt pour le voir de plus près :

La pitié n'est point un obstacle
Qui frappe ces cœurs endurcis.
Pourquoi? C'est que c'est un spectacle,
Et c'est un spectacle *gratis*.

Sur le théâtre de la vie,
Tandis que d'illustres acteurs
Donnent parfois la comédie,
Nous les jugeons comme auditeurs :
Quelquefois criant au miracle,
Quelquefois jetant d'autres cris,
De loin nous voyons le spectacle,
Et certes ce n'est pas *gratis*.

Pour exposer à votre vue
Nos travers, nos folles erreurs,
J'ai voulu passer en revue
Nos jeux, nos plaisirs et nos mœurs ;
Si mes peintures sont vulgaires,
Si mes tableaux sont mal choisis,
Songez que je vous ai, confrères,
Donné mon spectacle *gratis*.

1808.

LA FONTAINE.

AIR : *De l'Ecu de six francs.*

Le destin à chacun dévoile
Le but où l'appellent ses dons :
Arachné sait filer sa toile,
Et les vers filent leurs prisons : (*bis.*)
L'arbre porte des fruits durables,
Le serpent distille du fiel,
L'active abeille fait du miel,
Et La Fontaine fait des fables. (*bis.*)

Au mieux chacun ment sur la terre :
Un Gascon ment pour emprunter;
Une coquette ment pour plaire ;
Un courtisan ment pour flatter ;
Un hypocrite ment pour nuire ;
Bref, quand chacun de son côté
Ment pour cacher la vérité,
La Fontaine ment pour la dire.

Du goût la règle la plus sûre,
C'est qu'un auteur pour chaque écrit
Doit, en consultant la nature,
Suivre la loi qu'elle prescrit.
Bon La Fontaine, un tel système
N'avait rien qui dût te coûter,
Car on sent que la consulter,
C'était te consulter toi-même.

Des animaux, grâce à ton style,
Le langage est rempli d'appas;
L'homme peut, dans ton livre utile,
Voir des bêtes qui n'en sont pas :
L'âne lui-même sait nous plaire,
Et d'orgueil il pourrait s'enfler;
Mais aussi tu l'as fait parler,
Et tes successeurs l'ont fait braire.

Si tu nous parais un peu leste
Dans certains contes trop joyeux;
Si de quelque beauté modeste
Avant l'âge ils ouvrent les yeux,
Tu trouves des ressources promptes
Pour faire excuser tes erreurs;
Par tes fables tu rends aux mœurs
Ce que leur enlèvent tes contes.

Gloire immortelle à tes ouvrages !
On trouve dans tes vers charmans
Et des leçons pour tous les âges,
Et des conseils pour tous les temps :
Enfans, dans nos loisirs frivoles,
C'est déjà toi qui nous instruis ;
Hommes, c'est toi qui nous conduis ;
Vieillards, c'est toi qui nous consoles.

1809.

LA

COMÉDIE BOURGEOISE.

AIR : *De la Cinquième édition.*

De tous nos spectacles bourgeois,
J'en conviens, le nombre m'étonne ;
Car de tous les côtés j'en vois,
Et souvent je n'y vois personne :
Le *Déserteur* est déserté,
Chacun fuit la *Métromanie*,
Et jouer en société
N'est pas jouer en compagnie.

Avec son rôle, maint acteur
Forme un contraste assez bizarre :
Ducornet, ce fameux joueur,
Y joue assez souvent l'*Avare;*
Puis Forlis, qui doit au tailleur
Son éclat, sa magnificence,
En jouant le *Dissipateur*,
A part regrette la dépense.

Molière, on voit trop fréquemment
Nos acteurs, dans tes comédies,
Par leur jeu rendre moins piquant
Le sel de tes plaisanteries :
Les acteurs bourgeois, en tous lieux,
Sur ce point bravent la critique,
Et Molière, grâce à leur jeu,
Nous paraît encor plus comique.

Un petit savant de quinze ans
Pour être souffleur se présente ;
Il réunit tous les talens,
Et pour la gavote on le vante :
Il sait chanter, il sait siffler,
Il sait jouer, il sait médire ;
Mais par malheur, pour bien souffler,
Il faudrait savoir un peu lire.

Au physique assortir l'emploi,
C'est la règle, et chacun s'y prête :
L'autre jour, d'après cette loi,
Un boiteux jouait Philoctète ;
Dans OEdipe un borgne brillait,
Et parut d'abord un peu drôle ;
Mais ensuite on dit qu'il était
Au moins à moitié dans son rôle.

Vous que le théâtre rend fous,
Acteurs bourgeois, puisqu'on vous fronde,
Renoncez-y, contentez-vous
De la vaste scène du monde :
Pour amuser bien des témoins,
Vous avez plus d'une manie;
Mais dans la comédie au moins
Ne donnez plus la comédie.

1809.

AVIS AUX DEMOISELLES.

Air : *L'Amour est un Dieu volage* (Haine aux Femmes).

Sexe aimable, que pour plaire
Le ciel forma tout exprès,
Apprenez quelques secrets ;
Un ami de vos attraits,
Qui vous chérit, vous révère,
Traça pour vous ces avis ;
Puissent-ils être suivis !
Au lieu d'hommages frivoles,
Je vous offre des leçons ;
Daignez croire à mes paroles,
Quoique ce soient des chansons.

Une beauté régulière
Vainement charme et séduit ;
Il lui faut un peu d'esprit ;
L'éclat passe et se flétrit ;
La fraîcheur ne dure guère.

Ainsi donc retenez bien
Ce conseil pour votre bien :
Les attraits tournent les têtes,
Et chacun doit leur céder ;
La beauté fait les conquêtes ;
L'esprit seul sait les garder.

Par l'esprit, que veux-je dire ?
Est-ce écrire ou composer ?
Non, ce serait trop oser,
Ce serait vous exposer
Aux armes de la satyre.
D'hymen, en suivant la loi,
Jeunes filles, croyez-moi,
Prenez toujours vos ménages
Pour votre sacré vallon,
Vos enfans pour vos ouvrages,
Un mari pour Apollon.

Surtout d'un orgueil extrême,
Songez à vous garantir,
Je dois vous en avertir;
On ne se fait pas chérir,
Quand on s'aime trop soi-même :
Le mieux serait de pouvoir
Captiver sans le savoir.
Une modestie aimable
Offre un charme qui séduit,

Et, sous son voile agréable,
Ce qu'on cache s'embellit.

D'une molle afféterie,
Evitez les faux dehors,
Le travail et les efforts ;
Le jeu de tous ces ressorts
Sent par trop la comédie.
Pour nous plaire, rien n'est tel
Qu'un aimable naturel ;
Les petits airs, les grimaces,
Coûtent toujours trop de soins :
Ce que l'art ajoute aux grâces
Est une grâce de moins.

Jamais de coquetterie :
L'alouette au cœur léger,
Dans les champs veut voltiger ;
Le chasseur, pour l'engager,
Sous une glace polie,
Cache un piége qu'il lui tend ;
Elle se mire, on la prend :
Méfiez-vous donc, fillettes,
Du doux plaisir de vous voir ;
Car, si vous étiez coquettes,
On vous prendrait au miroir.

Mon imprudence est extrême,
Trop tard je m'en aperçoi :
Moi, vous réformer !... pourquoi ?
Je ferais bien mieux, je croi,
De me réformer moi-même.
De nos jours plus d'un savant
A ce tort-là trop souvent ;
Maint docteur qui n'y voit goutte
Veut guider le genre humain ;
On montre aux autres la route,
Et l'on se perd en chemin.

1810.

MOLIÈRE.

AIR : *Un Magistrat irréprochable.*

Molière !... Ma muse redoute
De traiter un pareil sujet ;
Du plus grand des peintres, sans doute,
C'est entreprendre le portrait (*bis*).
Le théâtre était dans l'enfance,
Rien n'était vrai, rien n'était beau ;
Tout-à-coup Molière s'élance :
Un trône remplace un berceau.

Des belles dévoilant les ames,
Les offrant à nos yeux surpris,
Tu fis à l'*Ecole des Femmes*
Succéder celle des *Maris*.
De ce titre quand tu les nommes,
Un autre aussi peut s'employer ;
Et, pour moi, l'école des hommes
Se trouve dans ton livre entier.

Par toi la nature est saisie,
Sur le fait tu la prends toujours;
Tu fuis la molle afféterie,
Et tu n'as pas besoin d'atours.
Thalie, osant fronder en face
Et nos erreurs et nos défauts,
Chez toi nous présente la glace,
Et se mire chez Marivaux.

Tartufe dans l'ombre s'agite,
Ton art démasque l'imposteur;
Poursuivi par toi, l'hypocrite
Ne peut plus déguiser sa peur;
Tu combats le sot sans scrupule;
Tu ne lui laisses nul espoir;
Et le vice craint ta férule
Comme la laideur le miroir.

Du Louvre la troupe savante,
Vivant, n'osa pas t'accueillir;
Mais Cotin fut l'un des quarante:
On eut raison de te bannir.
D'ailleurs, de cette Académie,
D'un seul mot j'excuse l'erreur:
Si Molière eût quitté la vie,
Quel eût été son successeur?

D'un aussi brillant héritage,
Jaloux de recueillir les fruits,
Dufresny, Destouche et Lesage
En ont sauvé quelques débris.
Mais quoiqu'à bon droit on les aime,
Le public, juge sans appel,
N'a jamais vu, dans Regnard même,
Ton *Légataire universel.*

Oui, ce grand homme, avec emphase,
En tous les temps sera cité;
Chaque siècle affermit la base
De sa juste célébrité.
Molière, qui n'eut pas d'émule,
Doit, toujours simple et naturel,
Vivre autant que le ridicule:
Il est bien sûr d'être immortel.

1811.

LE CHANGEMENT.

AIR : *De Colalto.*

Changer au terrestre séjour,
Voilà toutes nos destinées,
Et l'on voit changer tour à tour
Les jours, les nuits, les mois, les saisons, les années,
Changer, c'est suivre constamment
Du destin la règle éternelle,
Et la nature en tout temps n'est fidèle
Qu'à son goût pour le changement.

Changer est le mot d'aujourd'hui;
De nos jours, on sait, par système,
Tout varier jusqu'à l'ennui.
Le bonheur perd son nom, s'il est toujours le même.
Les jeux n'osent former des pas
Autour d'un cercle monotone;
Et des plaisirs, pour former la couronne,
Une fleur ne suffirait pas.

Luc donne un ouvrage nouveau,
Car le public aime qu'on change :
Force sifflets, point de bravos,
Et Luc, le lendemain, enlève, ajoute, arrange.
Tous ses efforts sont impuissans ;
Le lendemain, nouvel orage ;
Et les malins disent que de l'ouvrage,
Il faut changer... les changemens.

Lise change, depuis vingt ans,
De goût, de caprice et de flamme ;
Et la liste de ses amans
Est presque un alphabet, soit dit sans épigramme.
Par malheur, ce goût si léger
Se fixe, quoiqu'elle en murmure,
Et le temps change à tel point sa figure,
Que Lise ne peut plus changer.

Les anciens étaient plus constans,
On nous les cite pour modèles ;
Quand les siéges duraient dix ans,
Les flammes, je le crois, pouvaient être éternelles.
Mais Dieu, qui voulait, pour nos sens,
Créer des voluptés nouvelles,
Eut ses raisons, quand il donna des ailes
A l'amour, au plaisir, au temps.

Ici-bas, puisque les destins
Nous forcent de changer sans cesse,
Camarades, changeons de vins ;
Changeons souvent de jeux, et parfois de maîtresses ;
Mais les bons amis, les bons mets
Etant toujours sûrs de nous plaire,
De rendez-vous, d'amis, de caractère,
Jurons de ne changer jamais.

1811.

EN ATTENDANT.

AIR : *Du Premier pas.*

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure,
Vous savez tous ce vers trop innocent :
Mes chers amis, puisqu'il faut que l'on meure,
De ce bas monde égayons la demeure
En attendant.

Du vrai bonheur nous ignorons la route,
Du ciel peut-être est-ce un calcul prudent :
Nous réservant plus d'un plaisir sans doute,
Il nous envoie et la fièvre et la goutte
En attendant.

En attendant ! combien ce mot me blesse !
A nos auteurs il est fatal souvent :
On nous annonce (en attendant) leur pièce ;
Mais sur l'affiche elle meurt de vieillesse
En attendant.

En attendant ! ce mot aussi retrace
De nos désirs l'essor trop imprudent ;
Sans se fixer, on caresse, on embrasse
Mille projets, et la vie ainsi passe,
En attendant.

Pour réussir, eût-on un grand mérite,
Le mieux, je crois, est de guetter l'instant ;
L'ambitieux court et se précipite ;
Mais l'homme adroit souvent parvient plus vite,
En attendant.

En attendant l'influence secrète,
Martin le sot se tait fort prudemment ;
Il compte bien un jour être poëte ;
Mais, par malheur, Martin n'est qu'une bête,
En attendant.

D'être immortels, que l'espoir vous enivre,
Gais chansonniers, je le crois aisément :
Il est flatteur de pouvoir se survivre ;
Mais, chez Baleine, amis, songeons à vivre,
En attendant.

1811.

L'ÉTALAGE.

AIR : *Bouton de Rose.*

A l'étalage,
Aujourd'hui chacun a recours :
Cette mode est presque une rage ;
Point de grands succès de nos jours,
Sans l'étalage.

Par l'étalage,
Les marchands nous tendent leurs lacs ;
On va les voir, mais quel dommage !
Ce qu'ils vendent ne répond pas
A l'étalage.

Cet étalage
Avant peu les fait chanceler :
Nous leur voyons plier bagage.
Qui les force de détaler ?...
Leur étalage.

Trop d'étalage
Fait qu'un pédant est redouté :
Le savoir plaît bien davantage,
Sitôt qu'il nous est présenté
Sans étalage.

Que d'étalage
La prude fait de son devoir !
On sait, malgré ce beau langage,
Ce que devient dans le boudoir
Son étalage?

De l'étalage,
Tout nous démontre le danger ;
En mœurs, en boutique, en ouvrage,
Le fonds ne doit pas se juger
Sur l'étalage.

Sans étalage,
Chez la gaîté vivons heureux :
Son enseigne porte : Au vrai sage ;
C'est une auberge qui plaît mieux
Sans étalage.

1811.

L'OR.

AIR : *Du Vaudeville de l'opéra-comique.*

Muse, abaisse un peu ton essor,
Aujourd'hui je change d'idole :
Je chante le pouvoir de l'or ;
Mon Hippocrène est le Pactole.
De nos jours, l'or est à Paris
L'Apollon des faiseurs de drames,
Le rival de bien des maris,
L'ami de bien des femmes.

Les pommes d'or ont un moment
D'Atalante arrêté la fuite ;
A présent, c'est bien différent,
C'est par l'or qu'on parvient plus vite ;
Il tient lieu d'esprit, de travaux ;
Voit-il un obstacle, il le lève ;
Quoique le plus lourd des métaux,
C'est par lui qu'on s'élève.

Il fut un âge de papier
Où l'indigence était complette,
Et, pour nous le faire oublier,
Il a suffi d'une allumette;
Dans l'âge de fer, aujourd'hui,
A tout c'est l'or que l'on préfère;
Et l'âge d'or était celui
Où l'on n'en avait guère.

Orphise n'a plus d'agrémens,
Son or est là qui les remplace;
Paul a des scrupules naissans,
Aussitôt l'or l'en débarrasse;
Il fait faire bien des faux pas,
Il brouille plus d'une famille :
Bien des vertus ne brillent pas,
Aussitôt que l'or brille.

Jupin, sachant que pour l'amour
L'or souvent applanit les routes,
En pluie arriva dans la tour,
Et Danaé comptait les gouttes.
De son amant, qui n'est pas Dieu,
Eglé, mettant à prix l'hommage,
Trouve que la pluie est trop peu,
Et demande un orage.

L'or emprunte de son éclat
Des facultés toujours nouvelles ;
Il livre des secrets d'État ;
Il fait tomber les citadelles ;
Mais, par des moyens si honteux,
Tant de gens trouvent l'opulence,
Que l'honneur doit être, auprès d'eux,
Fier de son indigence.

1811.

LES ABRÉGÉS.

AIR : *Du Premier pas.*

Des abrégés on a partout la rage ;
Pour des couplets, à ce mot j'ai songé ;
Au ton du jour adaptant mon langage,
Des abrégés je vais chanter l'usage
En abrégé.

Des abrégés le succès est immense :
S'instruire à fond n'est plus qu'un préjugé.
En moins d'un an, l'écolier qui commence,
Apprenant tout, connaît chaque science
En abrégé.

Pour abréger une fièvre contraire,
Un grand docteur, pauvre Paul, t'a purgé ;

Le lendemain, Paul, on te met en terre ;
C'est un peu prompt, mais le docteur opère
En abrégé.

D'un long extrait des plus fameux voyages,
Mons Desciseaux hardiment s'est chargé ;
Mais le public, qui craint de tels ouvrages,
Abrège encore, en passant bien des pages,
Son abrégé.

Une autre fois, bornant son entreprise,
Le même auteur tant soit peu corrigé,
En un seul tome a mis ses analyses ;
Rendons-lui grâce, il n'a dit des sottises
Qu'en abrégé.

Lâche coquin, que partout on harcèle,
Et qui jamais ne se croit outragé,
Certain pied plat, à la honte fidèle,
Se nomme *Jean*... C'est ainsi qu'on l'appelle
Par abrégé.

En abrégé, je peux vanter nos drames,
Où l'intérêt est par trop ménagé ;
De nos amans je peux louer les flammes,
Et célébrer les vertus de nos dames,
En abrégé.

Point d'abrégés, croyez-moi, chers confrères,
Pour vos repas, où je suis agrégé,
Et, sans quitter nos refrains ni nos verres,
Que le temps seul, par nos chansons légères,
Soit abrégé.

1811.

SUR

LES QUERELLES

DES

Gens de Lettres.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Faiseurs de vers de tous les mètres,
Pour l'Athénée ou l'Institut,
Pamphlétaires et gens de-lettres,
Auteurs et chansonniers.... salut!
Ardens à vous livrer la guerre,
Habiles à vous décrier,
Vous avez le talent de faire
D'un art sublime un sot métier.

Vous que l'enthousiasme excite,
Et qu'un noble motif absout,
Jeunes auteurs que le mérite
Fait courir au temple du goût,

Calmez l'ardeur qui vous emporte ;
C'est à tort que vous vous pressez ;
Tant de gens restent à la porte,
Que vous serez toujours placés.

Vous que la moindre gloire irrite,
Zoïles, je vous concevrais
Si des autres la réussite
Etait l'écueil de vos succès :
Mais Apollon veut mille offrandes,
Le peintre a plus d'une couleur,
Et, pour composer des guirlandes,
Ne faut-il pas plus d'une fleur?

Sur le Pinde quelle anarchie !
Partout quel désordre complet !
On s'attaque, on se calomnie,
La plume devient un stylet :
On est content pourvu qu'on morde ;
Plus de bonne foi, plus d'égards,
Et la torche de la discorde
Chez nous est le flambeau des arts.

Mais c'est en vain que je déplore
Des abus, hélas! trop constans ;
On s'en plaindra long-temps encore :
On s'en est plaint dans tous les temps.

En réfléchissant, je m'explique
Tant de débats, tant de procès :
Les lettres sont en république ;
Ce mot dit tout pour des Français.

1812.

LES TROIS MOTS.

AIR : *Chantons Lætamini.*

Trois mots forment mon thème
Et toutes mes leçons :
Or ces trois mots que j'aime
Sont (jugez s'ils sont bons),

Aimons,
Buvons,
Chantons. } 4 *fois.*

Ici nous pouvons dire
Tout ce que nous pensons ;
La gaîté nous inspire,
Disons et répétons :

Aimons,
Buvons,
Chantons.

Dans cette courte vie
Momus vaut bien Caton;
La raison est folie,
La folie est raison.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Un roi, cher à l'histoire,
Fit plus d'une chanson;
Il sut aimer et boire;
L'avis est trois fois bon.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Phébus par l'harmonie,
L'Amour par ses leçons,
Bacchus par l'ambroisie,
Enivrent nos raisons.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Lorsqu'en trois mots je trace
Mon système en chansons,
Changez les mots de place,
Ils seront toujours bons.

Aimons, buvons, chantons,
Buvons, chantons, aimons,
Chantons, aimons, buvons;
Aimons, buvons, chantons.

1812.

LE MIROIR.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

En naissant, la coquetterie
De toute femme est l'attribut ;
Se parer pour sembler jolie,
C'est là son vœu, c'est là son but. (*bis*).
Fille, à six ans, de plaire est occupée ;
Et cédant à ce doux espoir,
Quoiqu'elle soit encore une poupée,
Elle aime déjà son *miroir*.

Dans *Turcaret*, jadis Lesage
Retraça des portraits parlans :
Les financiers, pour son ouvrage,
Lui proposaient cent mille francs.
Ce don, offert par cette compagnie,
Ne peut pas trop se concevoir :
En aucun temps on n'a vu, je parie,
Payer aussi cher un *miroir*.

Les *frères* aimaient à détruire
Les glaces de tous nos salons ;
On sent bien que pour les proscrire,
Ils avaient de bonnes raisons.
Ces citoyens, prônant le brigandage
Comme le plus saint des devoirs,
Epouvantés en voyant leur image,
Devaient craindre tous les miroirs.

Chez Isabey, quelle affluence !...
De tous les côtés, chaque jour,
On vient, pour obtenir séance,
Se faire inscrire tour à tour.
Pourquoi sa vogue est-elle donc si grande ?
Vous allez tous le concevoir :
Ce n'est jamais qu'un portrait qu'on demande ;
Isabey vous donne un *miroir*.

Chloé, jadis au rang des belles,
Dit, lorsqu'on la fuit en tout lieu,
Que les glaces sont trop fidèles,
Que les hommes le sont trop peu.
Je m'en souviens, dit-elle, en mon jeune âge,
J'avais des succès tous les soirs;
Mais de nos jours, et la mode et l'usage,
Tout est changé... jusqu'aux *miroirs*.

Puisqu'on a versé l'ambroisie,
Messieurs, contemplons, s'il vous plaît,
De notre face rebondie,
Dans nos verres l'heureux portrait :
Complaisamment admirons notre image,
Cédons au plaisir de nous voir ;
Puis à Bacchus rapportant notre hommage,
Avalons gaîment le *miroir*.

1812.

LE BON COTÉ.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Amis, la raison nous crie,
D'accord avec la gaîté,
Pour être heureux dans la vie,
Il faut tout voir du bon côté.

Par les intrigues de sa femme,
Monsieur Robert, qui s'est poussé,
Croit bien, dans le fond de son ame,
Que son mérite l'a placé.

Amis, la raison nous crie, etc.

Aux pièces de mon camarade,
Quand on rit par malignité,
Le brave homme se persuade
Que l'on rit toujours par gaîté.

Amis, la raison nous crie, etc.

Quand le sort devient infidèle,
N'allons pas jeter les hauts cris,
Car la fortune sur son aile
Emporte aussi les faux amis.

Amis, la raison nous crie, etc.

Avec ma lunette d'approche,
Eglé ne me plaît pas du tout;
Mais, pour la trouver sans reproche,
Je regarde de l'autre bout.

Amis, la raison nous crie, etc.

Je ne puis, pour ma chansonnette,
Redouter le censeur malin;
Car de la critique indiscrète,
Je suis sauvé par mon refrain.

Amis, la raison nous crie,
D'accord avec la gaîté,
Pour être heureux dans la vie,
Il faut tout voir du bon côté.

1813.

IL FAUT RÊVER.

Air : *Verse encore.*

Il faut rêver, rêver, rêver,
Pour mieux se préserver
Des chagrins de la vie.
Il faut rêver, rêver, rêver.
C'est ma philosophie
Et je vais la prouver.

J'ai fait cette nuit
Plus d'un aimable songe ;
Mon esprit séduit
Souvent les reproduit ;
Que c'était joli !
Je voudrais, quand j'y songe,

Tant j'étais ravi,
Être encore endormi.

Il faut rêver, etc.

J'ai rêvé d'abord
Qu'un homme tout en larmes,
Me croyant à tort
Maltraité par le sort,
Etait accouru
Pour calmer mes alarmes,
M'avait secouru,
Puis avait disparu.

Il faut rêver, etc.

J'ai rêvé qu'un soir
Je donnais un ouvrage.
J'avais peu d'espoir,
Et je craignais de choir;
Mais tous mes rivaux,
M'accordant leur suffrage,
Ont, par leurs bravos,
Assuré mon repos.

Il faut rêver, etc.

J'ai rêvé de plus,
Que des grands pleins de zèle

S'étaient souvenus
De services rendus,
Et qu'obéissant
A l'amitié fidèle,
Ils guettaient l'instant
De m'en offrir autant.

Il faut rêver, etc.

Le réveil, hélas!
Détrompant mon ivresse,
J'ai vu des ingrats
Fuyant partout mes pas;
Rivaux pleins d'aigreur,
Egoïsme et bassesse,
Des hommes sans cœur;
Répétez donc en chœur :

Il faut rêver, rêver, rêver,
Pour mieux se préserver
Des chagrins de la vie.
Il faut rêver, rêver, rêver,
C'est ma philosophie
Et l'on doit l'approuver.

1813.

LES FOUS.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Fous, fous, fous, archifous,
Pauvres hommes
Que nous sommes ;
Fous, fous, fous, archifous,
C'est ce que nous sommes tous.

Ces harpagons sans vertu
Qui mettent sommes sur sommes,
Et, pleurant pour un écu,
Meurent sans avoir vécu.

Fous, fous, etc.

Tous ces savans orgueilleux,
Ces habiles astronomes,
Voyant très-bien dans les cieux
Très-mal ce qu'on fait chez eux.

Fous, fous, etc.

L'enfant prodigue à Memphis,
Diogène
Dans Athène,
Sur le mont Ida Pâris
Et Reicrem (1) dans Paris.

Fous, fous, etc.

Fous gais, fous ambitieux,
Fous sauvages
Et fous sages,
On en rencontre en tous lieux,
Chantons donc à qui mieux mieux :

Fous, fous, fous, archifous,
Pauvres hommes
Que nous sommes ;
Fous, fous, fous, archifous,
C'est ce que nous sommes tous.

1813.

---

(1) Reicrem est l'anagramme de Mercier.

ÉLOGE

DES

FEMMES DE TRENTE ANS.

AIR : *De la Dansomanie.*

Aime qui voudra les fillettes ;
Moi, j'aime une femme à trente ans :
Un bon fruit vaut bien des fleurettes,
Et l'été vaut bien le printemps.

A quinze ans, pour jeune bergère,
La nature a plus d'un secret :
Prenez, messieurs, une écolière,
Une maîtresse est mieux mon fait.

Aime qui voudra les fillettes, etc.

A quinze ans on ne sait rien dire,
A trente on sait nous inspirer;
A quinze ans toujours on admire,
A trente on se fait admirer.

Aime qui voudra les fillettes, etc.

Les censeurs malins nous le disent,
En romans le siècle est fécond :
A quinze ans les filles en lisent,
A trente ans les femmes en font.

Aime qui voudra les fillettes, etc.

Des roses ma vue est charmée,
Mais j'en fais juge un connaisseur :
La fleur éclose est parfumée,
Et les boutons n'ont pas d'odeur.

Aime qui voudra les fillettes ;
Moi, j'aime une femme à trente ans :
Un bon fruit vaut bien des fleurettes,
Et l'été vaut bien le printemps.

1813.

LES

RÉCLAMATIONS [1].

AIR : *Qu'un poëte* (de Bancelin).

Je réclame,
Je réclame
Couplets, drame, mélodrame;
Je réclame,
Je réclame,
Dit en chœur
Le peuple auteur.

Oui, c'est là le cri commun :
On voit sur la même liste
Et l'artisan et l'artiste,
Qui, bien souvent, ne font qu'un.

---

(1) A l'époque où je fis ces couplets, les gazettes étaient remplies de réclamations. Le nombre en était si grand, qu'on établit un journal consacré à cet objet, sous le titre du *Réclamateur*.

Craignant qu'on ne le copie,
L'un réclame sans effet
Pour un plan de comédie,
L'autre pour un faux toupet.

Je réclame, etc.

Plus d'un écrivain connu
Par des succès à la course,
Réclame comme ressource
L'honneur du premier venu.
Ces messieurs, fort à leur aise,
Traitent le même sujet :
L'un pour la scène française,
Et l'autre pour Nicolet.

Je réclame, etc.

Les morts seuls vivant en paix,
Exempts du péché d'envie,
Ne réclament point la vie,
Que le sort ne rend jamais ;
Sans quoi nous verrions, j'espère,
Réclamer avec raison
Hésiode contre Homère,
Homère contre Maron.

Je réclame, etc.

C'est à qui réclamera :
On réclame, on se dispute,
Les uns pour un parachute,
D'autres pour un opéra.
Cette foule intéressée
Réclamera quelque jour
Le projet d'une pensée
Ou le plan d'un calembour.

Je réclame, etc.

Mais les réclamans, je croi,
Contre lesquels je réclame,
Etonnés que je les blâme,
Vont réclamer contre moi.
Morbleu ! je les en défie !
Et si quelque chansonnier
Fronde après moi leur manie,
J'aurai soin de m'écrier :

Je réclame,
Je réclame
Priorité d'épigramme ;
Je réclame,
Je réclame
Le dessein
D'être malin.

1814.

LE LENDEMAIN.

AIR : *Du Lendemain.*

Sans crainte et sans scrupule,
Collé, Panard et Piron,
Aux champs du ridicule,
Ont fait une ample moisson :
Plus elle fut abondante,
Moins il reste de butin
Au glaneur qui se présente
Le lendemain.

Tout le monde étudie
L'art de ne pas s'ennuyer :
L'homme passe sa vie
A tâcher de l'employer.

Il réfléchit, il médite;
Mais, hélas ! c'est bien en vain :
La veille devient trop vite
Le lendemain.

Edmond, qui cherche à nuire,
Croyant prouver son esprit,
Me met dans sa satire;
Moi, je le mets dans son lit;
Et, grâce au mal qu'il endure,
Lui seul, le fait est certain,
Se souvient de sa brochure
Le lendemain.

Boissy, que mainte esquisse
Fit rechercher à la cour,
Fut long-temps, par malice,
Appelé l'*homme du jour* (1);
Mais Molière, que je nomme
Le peintre du cœur humain,
D'âge en âge sera l'homme
Du lendemain.

Le ciel veut qu'un coupable
De rien ne puisse jouir,

(1) Comédie en cinq actes, de Boissy.

Et d'avance il l'accable
Des tourmens du souvenir.
Privé de sa propre estime,
Son front n'est jamais serein :
Quel est le vengeur du crime ?...
Le lendemain.

Luc, dont Melcourt se moque,
Dit en élevant la voix :
Monsieur, ce ton me choque ;
Demain trouvez-vous au bois.
Ce rendez-vous qu'il publie,
Annonce un noble dessein ;
Quel dommage qu'il l'oublie
Le lendemain!

Amis, dans ces demeures,
Prolongeant nos doux loisirs,
Mettons au char des heures
L'attelage des plaisirs ;
En chantant qu'ici l'on veille,
Et sachons, le verre en main,
Rejoindre gaîment la veille
Au lendemain.

1813.

POÉSIES DIVERSES.

—

PIÈCES DÉTACHÉES.

MESDEMOISELLES B***.

A leur Mère

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Charmant Ruisseau.*

Mère chérie, en célébrant ta fête,
Je suis bien loin de vouloir être auteur :
Tous ces messieurs ont l'esprit dans la tête ;
De tes enfans l'esprit est dans le cœur.

Toujours veiller sur notre destinée,
C'est ton seul but, c'est ton plus doux projet ;
Et quand le temps recommence l'année,
Notre bonheur est ton premier bouquet.

Bonne sans art, et franche sans rudesse,
Pour t'égaler nos vœux sont superflus ;
Mais nous savons imiter ta tendresse,
Ne pouvant pas imiter tes vertus.

De t'élever au rang des immortelles
Que n'avons-nous le pouvoir en ce jour?
Du temps jaloux nous couperions les ailes ;
Il deviendrait semblable à notre amour.

Bien faiblement ce bouquet te retrace
Notre amitié par ses vives couleurs ;
Mais sur ton cœur si ta bonté le place ,
Nous deviendrons jalouses de nos fleurs.

1799.

LA RESTITUTION.

A Madame Juliette R***.

AIR : *Du petit Matelot*

Je vous rapporte pour vous plaire
Vos gants que je vous avais pris;
De cette conduite exemplaire
Nos jeunes gens seront surpris ; (*bis.*)
Mais je brave les épigrammes
De tous ces pantins élégans,
Qui, n'ayant pas le cœur des femmes,
Prétendent s'en donner les *gants*.

J'aurais bien pu sans conséquence
Être honnête homme un peu plus tard,
Et conserver, par convenance,
Un trésor acquis par hasard :
Mais j'ai su d'un vieillard très-probe
Ces vers dont mon cœur se souvient :
« Jamais le bien que l'on dérobe
» Ne vaut celui que l'on obtient.

Chacun de ces gants me présente
Le souvenir de vos attraits ;
J'y retrouve une main charmante
Que j'aime encor mieux voir de près :
De vos appas j'y suis la trace,
Et dans tous les plis j'aperçois,
Que Juliette, en fait de grâce,
En a jusques au bout des doigts.

1800.

LE RÊVE.

AIR : *Cinquième Edition.*

Le ciel qui voulut à nos maux
Accorder une utile trêve,
Du sommeil versant les pavots,
Y joignit la faveur du rêve.
Son prestige consolateur
Adoucit toujours la souffrance :
Il est le soutien du malheur ;
Il est le fils de l'espérance.

En vain la triste gravité,
Qui ne rit jamais, rit des songes ;
Une ennuyeuse vérité
Plaît moins que d'aimables mensonges.
Pour l'homme en butte à la douleur,
Soit qu'il la craigne ou qu'il l'affronte,
Sur le plaisir ou le bonheur,
Un rêve est toujours un à-compte.

Un rêve heureux du mal présent
Eloigne l'atteinte ennemie,
Et dans un vague enchantement,
Il plonge notre ame endormie.
Si le passé nous fait gémir,
Ecartant ses tableaux austères,
Il nous conduit dans l'avenir
Portés sur l'aile des chimères.

A des temps éloignés de nous,
Si de beaux rêves nous font croire,
Parfois d'un souvenir bien doux,
Ils amusent notre mémoire.
D'un ami chéri tendrement
Pleurons-nous la perte cruelle,
Un rêve est un peintre charmant
Qui nous retrace le modèle.

Des songes les faibles mortels
Empruntent l'appui salutaire;
C'est que faute des biens réels,
On veut un bien imaginaire.
Toujours de ces rêves charmans
On suivra la pente illusoire,
De même qu'on lit des romans
Pour se consoler de l'histoire.

1801.

A

MESDAMES DE ***,

QUI M'AVAIENT PRIÉ DE DÉFINIR LE

Je ne sais Quoi.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

La divinité de Cythère,
Ayant usé depuis long-temps
Tous les moyens connus de plaire :
Esprit, attraits, grâce, talens,
Voulut augmenter son empire ;
Et, pour mieux nous faire la loi,
Un jour fit naître d'un sourire
L'agréable *je ne sais quoi.*

Ce berger, connu dans la Fable
Comme juge de la beauté,
Trouva Minerve respectable
Et Junon pleine de fierté.

Si Vénus des deux immortelles
Triompha, savez-vous pourquoi?
C'est que Vénus avait plus qu'elles
Le séduisant *je ne sais quoi.*

Vous que par un hasard aimable
Le sort vient offrir à mes yeux,
Qui de la sagesse intraitable
Evitez les tons ennuyeux,
Par grâce au moins daignez m'apprendre
Le secret du *je ne sais quoi;*
Alors, si vous voulez m'entendre,
Je vous dirai : *Je sais bien quoï.*

1802.

HYMNE A L'AMITIÉ.

Musique de Mademoiselle Bonne D'Alpy.

Amour, amour, cruel vainqueur,
Fuis, puisqu'il faut que je te craigne,
Et ne règne plus sur un cœur
Qu'on méprise et que l'on dédaigne;
C'est bien assez de m'enlever
L'espoir de plaire et de séduire;
Ah! permets-moi de n'éprouver
Que les sentimens que j'inspire. } *bis.*

Tendre amitié, présent des cieux,
Viens rendre la paix à mon ame;
L'amour m'embrasa de ses feux:
Reviens m'éclairer de ta flamme.
L'amour fait payer ses faveurs;
Plus douce sans être moins tendre,
Tu viens pour essuyer les pleurs,
Et l'amour nous en fait répandre.

L'amitié vit sous un ciel pur
Que troublent de légers nuages,
Et l'amour, sous un ciel obscur,
Que désolent de longs orages;
Par le temps il est affaibli,
En un jour il est infidèle;
Tandis que plus elle a vieilli,
Plus l'amitié paraît nouvelle.

Lorsque l'amour nous a soumis,
Bien souvent sa chaîne nous blesse :
On peut chérir quelques amis,
Il faut n'aimer qu'une maîtresse.
Servans d'amour peuvent changer;
Ceux de l'amitié sont fidèles;
Et ce n'est que pour obliger,
Qu'à l'amour ils volent ses ailes.

Mais l'amour rit de ma leçon;
Tendre amitié, je t'en supplie,
Conserve, sous un autre nom,
Son feu, sa brûlante énergie;
Embrase, électrise mon cœur,
Et que l'objet qui m'a su plaire,
Sensible aux charmes de la sœur,
La prenne souvent pour son frère.

1804.

A

MADAME SOPHIE GAY,

AUTEUR DE LAURE D'ESTELL.

J'ai lu cet ouvrage charmant,
Fruit délicat de votre aimable plume,
Où l'on rencontre à chaque instant
La critique sans amertume
Et la grâce sans ornement,
Les hochets et la politique,
La morale et le sentiment,
Et les armes de la logique
Sans l'ennui du raisonnement;
Je l'ai lu, je veux le relire.
Près de votre pupître amour s'était placé :
Vous pouviez sans effort le peindre et le décrire;
On n'est jamais embarrassé
Pour exprimer ce qu'on inspire;

Pourquoi prétendre vous cacher
Sous le voile de l'anonyme (1)?
La modestie en vain voudrait chercher
A l'épaissir : d'accord avec l'estime,
Le plaisir vient le détacher.
D'ailleurs, pour rester inconnue,
C'était trop peu de taire votre nom :
Il fallait déguiser la grâce méconnue
Qu'on prend pour la folie ou bien pour la raison;
Tantôt coquette, et tantôt ingénue,
Qui joint le feu de l'abandon
A l'attrait de la retenue.
Il fallait ne pas nous charmer,
Forcer le naturel à ne jamais paraître;
Qui vous connaît, devait vous reconnaître.
Ecrire, c'était vous nommer.
Vous vouliez, par un goût fantasque,
Cacher votre talent? Votre talent vous perd :
Les traits s'éclipsent sous le masque,
Mais l'esprit reste à découvert.
De l'amour fidèle interprète,
De Caylus et de Lafayette,
Suivez, suivez long-temps les pas.
Empruntez leurs traits délicats,

---

(1) *Laure D'Estell* parut d'abord sans nom d'auteur.

Leur plume qui séduit, leur langage qu'on aime.
Que dis-je? Ne l'empruntez pas;
Pour être toujours mieux, soyez toujours vous-même.
Vous avez su les égaler,
Vous ne devez qu'à vous votre couronne;
Vous ne ressemblez à personne,
Heureux qui peut vous ressembler!
Mais tais-toi, muse trop sincère,
Finis cet éloge indiscret :
Vanter Sophie et dire qu'elle plaît,
C'est le moyen de lui déplaire.
Chacun le sait, le peintre de Ninon (1)
Et le chantre brillant d'Aline (2)
Ont su faire agréer une louange fine,
Qu'ils relevaient encor par l'éclat de leur nom.
C'était le droit des maîtres du Parnasse.
En son honneur, ils ont tous deux écrit :
Qui n'eût pas écrit à leur place!
Toujours le goût, le bon ton et l'esprit
On fait l'éloge de la grâce.

1804.

---

(1) Le vicomte de Ségur.
(2) Le chevalier de Boufflers.

A

MADAME DE ***,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ LA DIFFÉRENCE

D'un Sot et d'une Bête.

Vous l'ordonnez, ma muse est prête,
Je vais, du *sot* et de la *bête*,
Vous offrir le double portrait :
Nous vivons dans un siècle en modèles fertile,
Et sans compter tous ceux que l'on connaît,
On en trouve à la cour, on en trouve à la ville :
Qui voit de près ces deux originaux,
Distingue dans leurs traits des nuances légères,
Et si l'on peut les nommer frères,
Ils ne sont pas frères jumeaux ;
La bête suit, victime infortunée,
L'astre honteux sous lequel elle est née,
Mais pour briller, du moins ne fait aucun effort,
Elle cède à sa destinée,
C'est un malheur, et ce n'est pas un tort ;

Le sot, plus orgueilleux, est aussi plus coupable,
Il est enchanté de son lot,
Et, se croyant aimé parce qu'il est aimable,
Se croit aimable et fin, parce qu'il est un sot.
Pour être ridicule, il a voulu s'instruire.
Voyez un sot entrer dans un salon,
Comme il se plaît, et comme il se fait rire!
C'est la bête à prétention :
Sa malencontreuse mémoire,
Qu'il appelle au secours de ses succès brillans,
Tronque, en faisant un cours d'histoire,
Les auteurs, les pays, les dates et les temps.
Un vers est-il d'Horace, il le prête à Virgile;
Il citerait l'Arétin pour Chaulieu,
Roberspierre pour Montesquieu,
Et l'Alcoran pour l'Evangile.
Bête il était, bête il serait,
S'il n'eût eu le désir de forcer la nature;
C'est en se bourrant de lecture,
Qu'il est devenu sot parfait.
Tel on voit le gourmand avide,
Dans son estomac faible entassant mets sur mets,
Dupe du faux instinct d'un appétit perfide,
Manger, manger toujours sans digérer jamais;
Un sot rempli de suffisance,
Se déclare avec arrogance
Le prôneur d'un être accompli,
Auquel personne, excepté lui, ne pense,

Et cet être divin, c'est lui.
Une bête est modeste, un sot lève la tête,
Et ricane d'un air malin :
Jamais, pour peu qu'on ait un cœur honnête,
On ne se plaît à railler une bête ;
Mystifier un sot est un plaisir divin.
Le sot, en grande compagnie,
Parle et ne nous dit rien ; la bête ne dit mot :
On plaint la bête, on fuit le sot.
L'un quelquefois amuse, et toujours l'autre ennuie ;
Enfin, s'il faut, d'un trait, les personnifier,
La bête, c'est *Brunet*, et le sot est *Potier*.

1809.

A

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

AIR : *Du Chapitre second.*

De Joséphine en ce moment
La fête en ces lieux nous appelle :
Dirai-je que du vrai talent
Elle nous offre le modèle?
Dirai-je qu'elle charme et plaît,
Que pour la voir la foule abonde?
Je le dirais, mais ce serait
Etre l'écho de tout le monde.

Comme un fleuve majestueux,
Pur et limpide dès sa source,
Duchesnois fit à tous les yeux
Admirer l'essor de sa course :
Des arts illustrant le séjour,
Son début, dont Paris s'honore,
Nous a prouvé que le grand jour
Vient quelquefois avant l'aurore.

Eriphile, *Sémiramis*,
Clytemnestre, *Hermione*, *Alzire*,
Savent sur nos cœurs attendris
Exercer leur aimable empire.
Ariane peint son tourment ;
Vers elle la foule entraînée,
Pour la venger de son amant,
Ne l'a jamais abandonnée.

Phèdre paraît, Dieux! quels transports
Dans nos cœurs son amour excite!
Son feu, son crime, ses remords,
Nous sentons tout ce qui l'agite!
O Racine, chantre divin,
Renais, et prouvant ta justice,
Pour ton peintre choisis Guérin,
Et Duchesnois pour ton actrice.

La palme des arts, à nos cœurs,
Plaît mieux que celle de la gloire ;
Mars, tes lauriers coûtent des pleurs,
Tu nous fais payer la victoire :
Mais Duchesnois sait à propos
A nos douleurs mêler des charmes,
Et, si ses lauriers semblent beaux,
C'est qu'ils sont arrosés de larmes.

Garde le sceptre que tu tiens;
Duchesnois, que rien ne t'arrête;
Les amis du goût sont les tiens,
Ils sont réunis pour ta fête :
La gloire a gagné son procès (1),
Buvons au talent, au mérite;
Je propose un coup par succès,
Afin de nous griser plus vite.

1811.

---

(1) Mademoiselle Duchesnois avait obtenu de l'autorité la réparation d'une grande injustice qu'on lui avait faite pendant le voyage d'Erfurth.

A

MADAME LA COMTESSE ***,

QUI AVAIT LAISSÉ DEUX DE MES LETTRES SANS RÉPONSE.

Je vous ai vue, et je connais les grâces,
Je connais leur douce bonté,
Leur noble sensibilité,
Au récit des moindres disgrâces ;
Je connais leur ton, leur maintien,
Leur causerie aimable et sûre....
Mais, franchement, je voudrais bien
Connaître un peu leur écriture.

1812.

VIVE LE ROI.

AIR : *Du Premier pas.*

Vive le roi ! c'est le cri qu'à toute heure
Jette un Français qui veut prouver sa foi ;
Vive le roi qui ne veut pas qu'on pleure ;
Vive le roi qui ne veut pas qu'on meure....
Vive le roi !

Vive le roi ! ce cri qui nous rallie ,
Aux méchants seuls inspire de l'effroi.
Ce cri charmant partout se multiplie ,
Si bien qu'en chœur toute la France crie :
Vive le roi !

Vive le roi ! Dans les champs de Marsailles ,
De Landrecy, de Mons , de Fontenoy,
Quel est le cri qui forçait les murailles ?
Quel est le cri qui gagnait les batailles ?
Vive le roi !

Vive le roi ! dit avec énergie
A ses geôliers le noble Durosoi ;
Il meurt le jour d'une fête chérie,
Et crie encor, près de quitter la vie (1) :
Vive le roi !

Vive le roi, qui, bornant sa puissance,
Rend chacun libre et s'enchaîne à la loi :
Vive le roi, modèle de clémence ;
Vive le roi, le père de la France ;
Vive le roi !

Vive le roi dont la vaste science
Des souvenirs fait un heureux emploi :
Tout est présent à sa mémoire immense ;
Il n'a jamais oublié... que l'offense.
Vive le roi !

Vive le roi ! de sa blanche bannière
L'éclat sans tache a calmé notre effroi :
Après vingt ans l'Europe tout entière
Nous dit, au lieu du cri : Vive la guerre,
Vive le roi !

---

(1) On sait que Durosoi qui a péri pour la cause du trône le 25 août 1792 a dit en montant sur l'échafaud : « Un royaliste comme moi devait mourir le jour de la Saint-Louis. Vive le roi ! »

Vive le roi! Si le ciel que je prie
D'un héritier un jour me fait l'envoi,
Dans mon amour je veux qu'il me copie,
Et qu'à six mois mon enfant balbutie :
Vive le roi!

Vive le roi! ce refrain-là m'inspire,
Et mes couplets sont trop nombreux, je croi;
Non, sur ce point je brave la satire,
Un bon Français ne peut jamais trop dire :
Vive le roi!

1815.

SUR

LA NAISSANCE

D'Henri de France.

Air : (De Boyeldieu).

Dieu l'a donné, cet ange tutélaire
De tout un peuple à ses lois destiné :
Pour embellir les destins de sa mère,
Pour qu'à nos fils il serve un jour de père,
Dieu l'a donné.

Dieu l'a donné pour enrichir la France
D'un avenir brillant et fortuné;
Gage de paix et trésor d'espérance,
A la nature, aux arts, à l'indigence,
Dieu l'a donné.

Dieu l'a donné, notre amour l'environne;
Nous disons tous : Un enfant nous est né;
Son noble front doit porter la couronne,
Ne craignons pas que le ciel l'abandonne,
Dieu l'a donné.

1820.

A

MADEMOISELLE CLÉMENTINE L...

Sur la Peur

QU'ELLE ÉPROUVE EN CHANTANT.

Peut-on trembler, lorsque de la nature
On a reçu mille dons enchanteurs?
Peut-on trembler, lorsque par la culture
On sait joindre les fruits aux fleurs?
Peut-on trembler quand d'un clavier docile
On tire sans effort des sons purs et touchans?
Peut-on trembler quand, pour guider ses chants,
On a l'heureux secret d'une méthode habile?
De la peur qui vient vous troubler,
Je ne conçois pas l'origine;
Lorsqu'on connaît bien Clémentine,
C'est de ne pas assez lui ressembler
Qu'on doit trembler.

1817.

POUR

MON ANNIVERSAIRE.

AIR : *Des Amazones.*

Triste Héraclite, en pleurant ta naissance,
Tu maudissais souvent le créateur,
Et tu disais : Ah ! de mon existence,
Le premier jour fut mon premier malheur.
Heureusement je n'ai pas ta folie ;
Moi, je bénis le jour qu'on m'a donné,
J'y tiens très-fort, et gaîment je m'écrie :
Ah ! quel malheur si je n'étais pas né !

Je m'en souviens, la noble bienfaisance,
Mère adorée, était ton seul désir,
Et tu cherchais en tous lieux l'indigence
Comme en tous lieux on cherche le plaisir.
Quoiqu'entre nous grande soit la distance,
J'ai soulagé plus d'un infortuné,
Et quand un seul me devrait l'existence ;
Ah ! quel malheur si je n'étais pas né !

Le siècle marche, et, depuis ma naissance,
On a bien fait un million de lois :
Au lieu d'un roi, j'en ai vu mille en France ;
J'ai vu proscrire et rétablir les croix.
Saisissant tout par le côté comique,
Riant toujours et jamais étonné,
J'ai vu trente ans la lanterne magique,
Ah ! quel malheur si je n'étais pas né.

On le conçoit, l'existence m'est chère,
Par tant de nœuds je m'y trouve enlacé !
Oncle, mari, frère, père et grand-père,
Fut-on jamais si doucement placé !
De plus en plus, chaque jour, je m'enivre
Des plaisirs purs d'un hymen fortuné ;
Je dis, sentant tout le bonheur de vivre,
Ah ! quel malheur si je n'étais pas né.

Sachez, messieurs, que notre ménagère,
Dont, par bonheur, je ne suis point haï,
Veut aujourd'hui, pour mon anniversaire,
Nous faire à tous goûter son vin d'Aï.
En savourant, en buvant à plein verre
Ce jus divin qui vous est destiné,
Regardez-la ; vous me direz, j'espère,
Ah ! quel malheur si tu n'étais pas né.

1828.

A

MES AMIS DE BERENS

LE JOUR DE MON DÉPART (1).

Adieu famille intéressante et chère
Dont l'amitié ne fut jamais un jeu,
Chez qui l'on trouve art d'aimer, art de plaire,
Gaîté, bonté, franchise hospitalière...
Adieu!

Adieu Berens, doux séjour, île heureuse,
Riant asile, où j'ai vécu trop peu!
Toi que l'Adour, dans sa course amoureuse,
Semble embrasser d'une onde sinueuse...
Adieu!

---

(1) On trouvera au commencement du volume la vue de Berens.

Adieu ! ce mot n'est pas fait pour séduire ;
Le seul qu'on doit prononcer en ce lieu,
C'est à revoir, l'amitié nous l'inspire,
Et l'amitié ne devrait jamais dire...
Adieu !

Je reviendrai, c'est mon cœur qui m'en presse,
Et je saurai remplir un si doux vœu :
Je reviendrai, je m'en fais la promesse ;
Aussi je dis avec moins de tristesse...
Adieu !

1828.

POUR

L'ALBUM DE MA FILLE.

De ce livre appelé *la Vie*,
Si fatal à notre repos,
Tu ne connais, fille chérie,
Qu'un assez triste avant-propos :
En dépit de mes espérances,
Si tu n'as lu jusqu'à ce jour
Que le chapitre des souffrances,
Tu liras, j'espère, à ton tour,
Le chapitre des récompenses.
Dans ce livre triste ou badin,
Dont bien rarement on profite,
Jeté sans ordre, écrit sans suite,
Et composé par le destin,

Tu verras des héros sublimes,
Des fous, des illustres ingrats,
De grandes vertus, de grands crimes,
Et d'ignobles assassinats;
De franches amitiés trompées,
Les nœuds les plus sacrés rompus,
Des trônes noblement rendus,
Et des couronnes usurpées.
Ce gigantesque in-folio
Pour toi déroulera la trame
De son immense imbroglio,
Parfois gai comme une épigramme,
Et parfois chaud comme un volcan;
Tantôt tragique comme un drame,
Tantôt bouffon comme un roman.
Ris, attendris-toi, prends courage,
Selon les divers incidens
Que la lecture de l'ouvrage
Peut amener avec le temps.
Mais je dois à tes jeunes ans
Eviter une inconséquence,
Ecoute mes avis prudens :
Des conseils de l'expérience
L'hiver peut doter le printemps;
Veux-tu que les cruels ravages
De l'inflexible adversité,
Te laissent une fermeté
Qui résiste à tous les orages;

Imitant des exemples sages,
Garde, dans ce livre vanté,
Pour les vertus et la bonté,
Une place à toutes les pages.

1832.

A

MADAME DE BAWR

APRÈS AVOIR LU

RAOUL OU L'ÉNÉIDE.

Vous avez donc voulu savoir,
En publiant votre *Enéide*,
Si l'auteur, qui prendrait la vérité pour guide,
Pourrait encor nous émouvoir...
Sans fantômes, sans rapt et sans coupables flammes,
Sans les points de rigueur... et sans mal-entendu,
Quand vous interrogiez nos ames,
Nos larmes vous ont répondu.
D'autres nous assommant de leurs rêves pénibles,
D'un sublime hideux nous vantant les attraits,
Suant à froid pour paraître sensibles,
Prétendent nous charmer en peignant des forfaits
Qui, par bonheur, sont impossibles,
Ou des événemens que l'on ne voit jamais...

Cette méthode-là par vous n'est pas suivie :
Maniant avec art un habile pinceau,
Vous rassemblez les scènes de la vie
Pour nous en offrir le tableau.
Ce que vous écrivez, sans peine on peut le croire;
Tout est naturel, simple et vrai
Dans ce roman, que vous nommez *Essai;*
Un tel roman est une histoire.
Un oncle, à son neveu par le sort maltraité,
Faisant du bien comme l'on fait l'aumône,
Et dans son avare bonté,
Lui vendant le pain qu'il lui donne;
Un intrigant qui n'a pour lois
Que son orgueil et son caprice,
Et qui couronne ses exploits,
En ruinant sa bienfaitrice;
Un intéressant orphelin,
Qui, triste jouet du destin,
Pour secourir celui qu'il aime,
Change contre de l'or son livre favori,
Et fait ainsi pour un ami
Ce qu'il n'eût pas fait pour lui-même;
Puis tout-à-coup devenu possesseur
De sa chère *Énéide* et d'un vaste héritage,
Pour doubler sa fortune, à l'instant la partage
Avec l'objet de sa première ardeur :
Voilà, dans une vie en incidens féconde,
Où le bien doit au mal s'unir et s'enchaîner,

Ce qui, sans trop nous étonner,
Peut arriver à tout le monde ;
Mais nous dévoiler le secret
D'une ame délicate et tendre,
Et, pour prolonger l'intérêt,
Savoir avec art le suspendre ;
Faire valoir des riens charmans,
Eviter avec soin les phrases compassées ;
Sans jamais chercher des pensées,
Trouver toujours des sentimens ;
Du cœur connaître bien la route,
Charmer tous les esprits et plaire à tous les goûts,
Voilà ce qui, sans aucun doute,
N'arrivera jamais qu'à vous.

1834.

A

MADAME DE ***,

QUI M'AVAIT ENVOYÉ SES ŒUVRES.

Que j'aime ce joli recueil,
Où tout ensemble l'on admire
La plaintive élégie en longs habits de deuil,
La vive et piquante satire,
Le poëme majestueux,
La stance à la marche légère,
L'ode aux éclats impétueux,
L'épître noble ou familière,
Et jusques aux contes joyeux !
Vous voir, c'est vous aimer; vous lire, c'est vous croire.
Vos plaintes ou vos traits malins
Se gravent dans notre mémoire;
Votre malheur est de la gloire,
Et vos crayons sont des burins.

Lorsque des passions vous peignez les tempêtes,
A votre voix on s'attendrit;
Vos fables nous offrent des bêtes
Qui feraient honte à bien des gens d'esprit;
Je vous admire encor, quand vous savez en prose
Rendre Shekspir, par vous ressuscité,
Ou lorsque vous plaidez la cause
De l'infortune et de l'humanité :
A chaque ligne, on reconnaît votre ame.
Vos accens m'ont touché, votre style m'a plu;
Vous avez (c'est un don qui vous est dévolu)
Un talent d'homme, un cœur de femme...
Vous voyez bien que j'ai tout lu.

1835.

AU COMTE

FLORIAN DE KERGORLAY,

A SA SORTIE DE PRISON.

Nous venons, avertis par le plus doux signal,
Pour revoir un ami cher à la renommée :
Nous fêtons son retour, joyeux comme une armée
Qui retrouve son général.

D'un pouvoir avili, les cohortes peureuses,
En vain l'ont traîné sur leur banc ;
Elles n'ont jamais pu de ses mains vigoureuses
Faire tomber le drapeau blanc.

Il triomphe d'un mot de plus d'un subterfuge,
Et le public, électrisé,
Prend, quand il comparaît, l'accusé pour le juge ;
Le juge a l'air de l'accusé.

Sous les verroux, dans un juste équilibre,
Sans frayeur, sans jactance, il garde sa raison,
Pour lui la paix de l'ame embellit la prison ;
Son corps est dans les fers, mais son esprit est libre.

Gloire au noble appui du malheur,
De la fidélité le modèle et le type,
Inflexible comme un principe,
Calme comme la force, et pur comme l'honneur.

5 mars 1836.

AU

BARON ALIBERT,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Baron sans morgue et sans fierté,
Savant joyeux, docteur vanté,
Qu'avec orgueil la Faculté
Nomme à ses plus jeunes apôtres ;
Modèle de fidélité,
Fait bien digne d'être cité,
Dans des climats comme les nôtres ;
Je forme, avec sincérité,
Des vœux pour qu'un Dieu de bonté
Vous rende heureux, vous et les vôtres !
Oui, puisse-t-il, par équité,
Conserver long-temps la santé
De celui qui la rend aux autres.

1er janvier 1837.

A

MADAME GEORGETTE DUCREST

QUI VENAIT DE CHANTER UN DUO AVEC MADAME DAMOREAU.

Deux noms que tout Paris honore,
Par le plus doux appel nous avaient réunis ;
De nos plaisirs trop tôt finis
Le souvenir nous charme encore.
Lorsqu'à la voix de Damoreau
S'unissait la voix de Georgette,
On croyait entendre en duo
Le rossignol et la fauvette.

Avril 1837.

LES DEUX SALONS.

A Madame Le Brun.

Laissons les honnêtes badauds,
Fidèles à l'antique usage,
A l'aide de leurs mains, de leurs bras, de leur dos,
Au Louvre aborder à la nage.
Tous ces flots d'amateurs, heurtés, pressés, serrés,
Par leurs voisins poussés de porte en porte,
Sortent ainsi qu'ils sont entrés :
Le flux les apporta... le reflux les remporte...
J'attendrai donc pour aller au salon
Que l'on puisse échapper à l'immense cohue
Qui s'extasie ou bien qui hue
Souvent sans goût et sans raison.
D'ailleurs, cette année est, dit-on,
Par malheur stérile en chefs-d'œuvres,
Et des journaux si l'on en croit l'arrêt,

Peu d'artistes fameux, et beaucoup de manœuvres,
Ont mis leur nom dans le livret.
On voit force caricatures,
Et le jury devrait se reprocher
D'avoir admis trop de figures
Que l'on eût mieux fait de cacher.
O vous, l'orgueil d'un temps comme le nôtre,
Chère Le Brun! au lieu d'entrer
Dans ce temple des arts, n'y pouvant rencontrer
Un seul talent vainqueur du vôtre,
Chez vous je préfère admirer
Un salon qui vaut mieux que l'autre.
Là je vois, à travers mes pleurs,
De l'héroïsme un sublime modèle,
La fille des Césars à la fois noble et belle,
Plus grande encor que ses malheurs :
De son luth énergique et tendre
Tirant plus d'un accord divin,
Là s'offre à nos regards le Gluck napolitain ;
On croit le voir, que dis-je? on croit l'entendre.
Ici, de la maternité,
Je reconnais le doux emblème,
Et sous vos traits j'aperçois la bonté,
Si bien peinte... par elle-même;
Plus loin, avec ravissement,
Je revois ce brillant poëte,
De Virgile noble interprète,
Qui joint l'esprit au sentiment,

Et dont l'image retracée
A votre pinceau vint s'offrir
Par le charme de la pensée
Et la force du souvenir (1).
Dans votre riche galerie,
On voit figurer des Anglais,
Des fils de la belle Italie,
Des Germains et des Polonais,
Et des Russes et des Français,
Car le monde est votre patrie.
Vos portraits cités en tous lieux
Font plus pour vous, que vous pour eux ;
Si de votre art la céleste magie
Les a rendus brillans de vérité,
Ces enfans de votre génie,
Lorsque vous leur donnez la vie,
Vous donnent l'immortalité.

19 avril 1837.

---

(1) Après la mort de Delille, madame Le Brun, désolée de ne pas avoir peint son meilleur ami, a fait, de mémoire et d'inspiration, son portrait parfaitement ressemblant.

FIN DES ŒUVRES POÉTIQUES.

TABLE.

—

MÉMOIRES ET SOUVENIRS.

Pages.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — LA RÉVOLUTION DE 1789. — L'orateur de collége. 3
Le jardin sans arbres. 5
Le voyage de Varennes. *ib.*
Le retour de Varennes. 6
On peut mourir de joie. *ib.*
Épitaphe de Mirabeau. 7
Vous moquez-vous de la nation? 8
Généalogie de l'agiotage. 9
Un serment refusé. 10
Les deux Bailly. 11
Louis XVI et Pétion. *ib.*
Procès de Louis XVI. 13
Les trois lettres. 14
Louis XVI et Voltaire. 16
Massacre des prisons. — Trait de dévouement héroïque. *ib.*
Distraction. 19
Courage et faiblesse. *ib.*
Mirabeau dépanthéonisé. 20
Le fiacre et ses chevaux. 22
Définition anglaise de la révolution française. *ib.*
Le remords. 23
Le capitaine Canon. 24
La Terreur. *ib.*

Pages.

Madame Élisabeth. 25
Mort de Roberspierre. — Son caractère. 28
Després et André Chénier. 31
Ingratitude des républiques. 33
La monnaie de cuivre. *ib.*

SECONDE ÉPOQUE. — LE DIRECTOIRE. — Pensions à vie à des auteurs morts. 34
Derniers momens de l'impératrice Catherine. 35
Le Petit-Caporal. 38
Bonaparte et le Directoire. *ib.*
Nul n'est prophète en son pays. 39
Bonaparte et madame de Staël 40
Bonaparte et madame Tallien. 41
M. de La Harpe, Despaze et moi. 42
Ma première pièce. 44
Le 18 fructidor. 45
L'Institut en pleine mer. 49
Le riche ignorant. 50

TROISIÈME ÉPOQUE. — LE CONSULAT. — Le 18 brumaire. 52
La petite pierre. 53
L'honnête criminel. 54
Un *u* pour un *a*. 55
Madame de Bombelles. 56
Le Premier Consul aux Tuileries. 58
Quatre mots de moins en trois mois. 59
Molé, homme de lettres. 60
L'antichambre. 61
Bonaparte et Carnot. 63
Un salon de la Chaussée-d'Antin. *ib.*
Phèdre et l'indigent. 67
La machine infernale. 70
Apologie des émigrés par Bonaparte. 71
Le secrétaire de Napoléon. *ib.*
Mot de M. de Talleyrand. 72
Madame Bonaparte et un diplomate. 73
George Cadoudal. 74
Kotzbue ingrat. 76

Pages.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — L'EMPIRE. — La cape et l'épée. 78
Lacretelle et La Harpe. 79
Garat. 80
Le convoi d'un satirique. 84
Histoire d'un vers. 85
L'enfant au Père-Lachaise. *ib.*
Les Marionnettes. 86
Les prix décennaux. 87
Le dogue et la pierre. *ib.*
Pensées d'une femme. 89
Le théâtre en plein vent. 90
Le mystificateur. 92
Une destitution pour un bon mot. 93
Rivarol et M. de P***. 94
Les Russes à Wilna. 95
Conspiration Mallet. 97
Réponse du pape. 98
Trop tôt et trop tard. 99
Désaugiers chez un ministre. 101

CINQUIEME ÉPOQUE. — LA RESTAURATION. — Palerme, Marseille, Paris et Londres. 102
Lettre comique. 104
Les deux fils de régicide. 105

SIXIÈME ÉPOQUE. — LES CENT-JOURS. — Les volontaires royaux et les fédérés. 106
Benjamin Constant et madame de Staël. 107
La *Quotidienne* et le duc d'Otrante. 109
Lettre grave à propos d'une chanson. 111

SEPTIÈME ÉPOQUE. — LA SECONDE RESTAURATION. — Le Muséum dépouillé. 115
Derniers momens du maréchal Ney. 116
Le général Cambronne. 119
Le cynisme. 122
Marmontel et Louis XVIII. *ib.*
Noble refus. 125
Les péripéties. 124

Pages.

Définitions par un sourd-muet. 125
Puissance de l'imagination. 127
Ingénuité du crime. 128
Vive le roi! vive la république! *ib.*
Mort de Louis XVIII. 130
Dissolution de la garde nationale parisienne. 131
Une visite de princesse. 132
HUITIÈME ÉPOQUE. — LA RÉVOLUTION DE JUILLET. — Le peuple souverain. 134
Le guet-apens. 135
Une infamie. 137
La cocarde tricolore. 138
Un grand-seigneur chez Louis-Philippe. 139
Madame de Souza. *ib.*
Noble désaveu. 140
Il n'y a pas de Dieu. 142
Mademoiselle Félicie de Fauveau. 145
Un salon à l'Abbaye-aux-Bois. 144

ŒUVRES POÉTIQUES.

Le doute résolu. — Imitation de Claudien. 209
Sedaine. 212
Sedaine aux Champs-Élisées. 215
Épître à mademoiselle Contat sur sa rentrée. 226
Épître à une coquette de six ans 232
Le rêve d'un amant. — A madame de C... 237
Lettre autographe de La Harpe. 243
Étrennes à Geoffroy. *ib.*
Notes. 251
Épître à Collin d'Harleville sur son silence. 260
A messieurs les censeurs dramatiques sous le Directoire. 265
A un ami sur ma chute. 275
Épître aux gobe-mouches. 280
L'art de causer. — Épître d'un père à son fils. 287
Au défenseur de la coquette de six ans. 294
Le travail. — Ode. 299
Le vingt-un janvier. 305

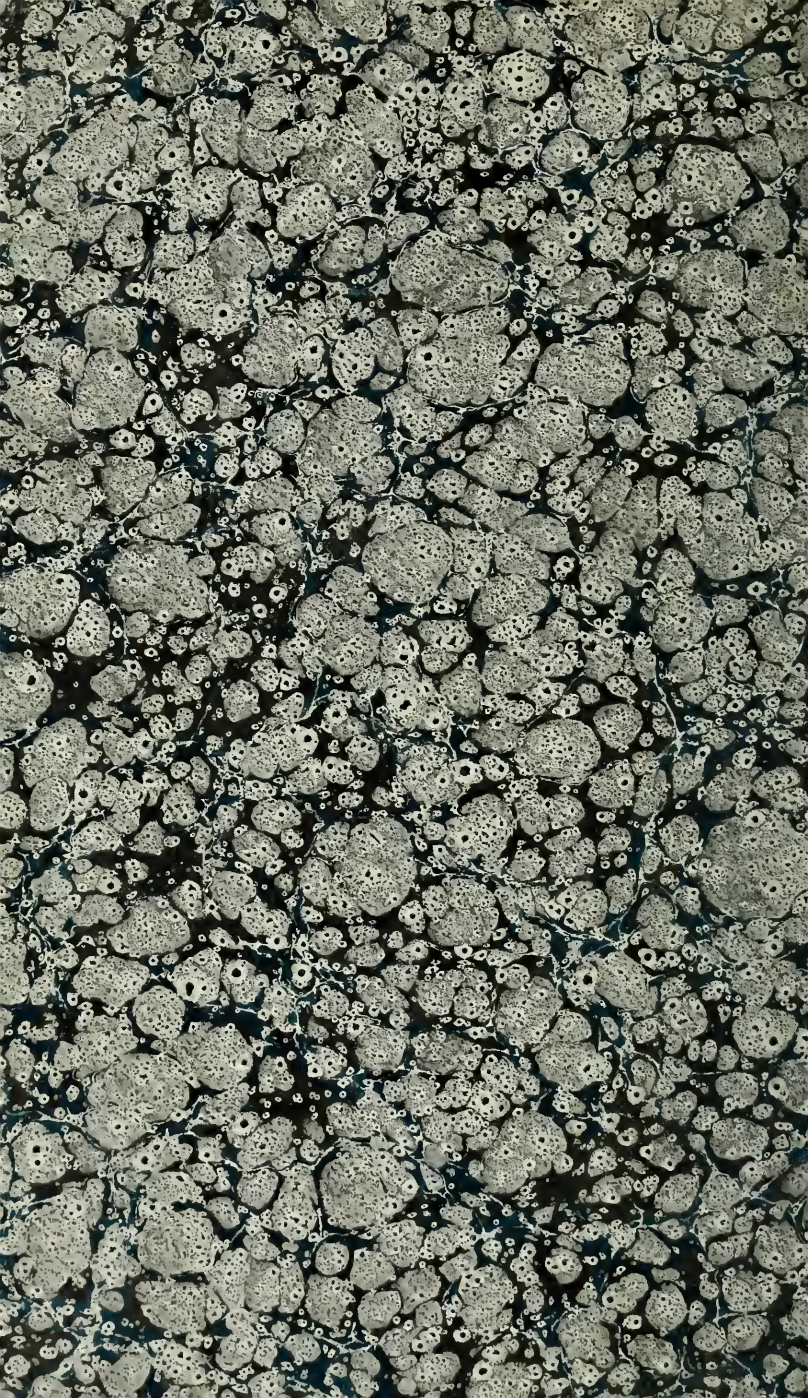
Pages.

Inauguration de la statue de Louis XIV. 307
Hommage à Delille. 311
Poésies lyriques. — Dîners du Vaudeville et du Caveau. 315
Dîners du Vaudeville. — Demande d'admission. 317
La mode. 319
Les quand. 321
Les mœurs d'à présent. 324
La glace. 328
L'énigme. 330
Ronde à danser. 332
La coquette. 334
Le voile. 337
Énigme. 339
Les sermens. 341
Piccini. 344
Le deuil. 346
La comédie. 348
Consigne à mon portier. 353
Toujours tout droit. 356
Le portrait. 358
Dîners du Caveau. — Le rire. 360
Apologie de la chanson. 364
Le spectacle gratis. 368
La Fontaine. 371
La comédie bourgeoise. 374
Avis aux demoiselles. 377
Molière. 381
Le changement. 384
En attendant. 387
L'étalage. 389
L'or. 391
Les abrégés. 394
Sur les querelles des gens de lettres. 397
Les trois mots. 400
Le miroir. 403
Le bon côté. 406
Il faut rêver. 408

Pages.

Les fous. 411
Éloge des femmes de trente ans. 413
Les réclamations. 415
Le lendemain. 418

Poésies diverses. — Pièces détachées. 421
Mesdemoiselles B***. — A leur mère le jour de sa fête. 423
La restitution. — A madame Juliette R*** 425
Le rêve. 427
A mesdames de ***, qui m'avaient prié de définir le je ne sais quoi. 429
Hymne à l'amitié. 431
A madame Sophie Gay, auteur de *Laure d'Estell*. 433
A madame de ***, qui m'avait demandé la différence d'un sot et d'une bête. 436
A mademoiselle Duchesnois. 439
A madame la comtesse ***, qui avait laissé deux de mes lettres sans réponse. 442
Vive le roi ! 445
Sur la naissance de Henri de France. 446
A mademoiselle Clémentine L... sur la peur qu'elle éprouve en chantant. 447
Pour mon anniversaire. 448
A mes amis de Berens le jour de mon départ. 450
Pour l'album de ma fille. 452
A madame de Bawr après avoir lu *Raoul* ou *l'Énéide*. 455
A madame de ***, qui m'avait envoyé ses œuvres. 458
Au comte Florian de Kergorlay à sa sortie de prison. 460
Au baron Alibert, docteur en médecine. 462
A madame Georgette Ducrest, qui venait de chanter un duo avec madame Damoreau. 463
Les deux salons. — A madame Le Brun. 464

ERRATUM ESSENTIEL.

Il s'est glissé dans l'impression de ce volume une erreur de pagination dont nous devons avertir le lecteur, pour qu'il ne croie pas qu'il y ait lacune dans l'ouvrage. De la page 146 on passe tout de suite à la page 209. Mais, nous le répétons, cette interruption est la faute de l'imprimeur.